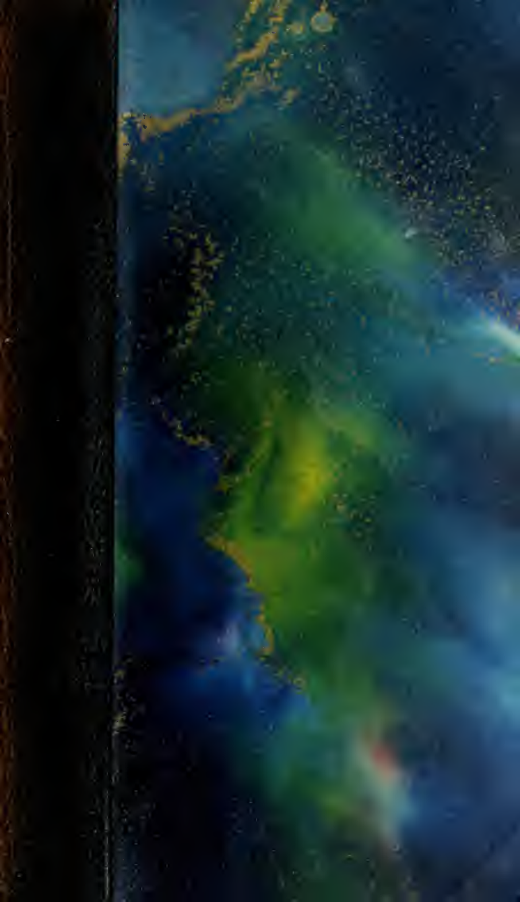
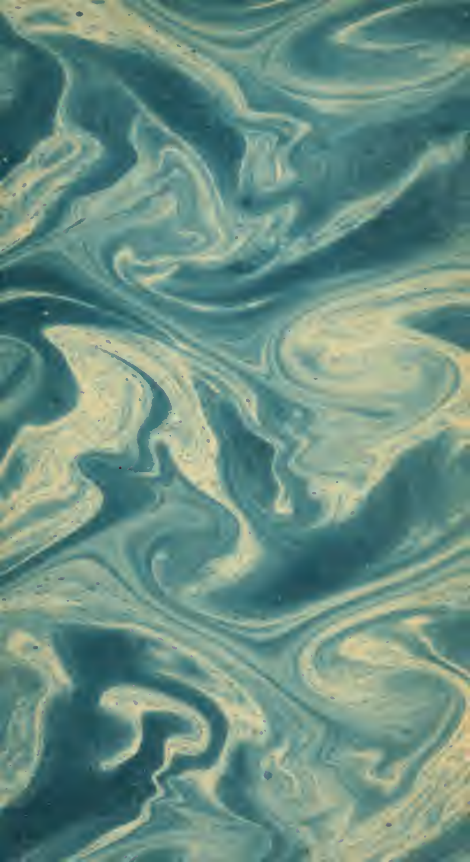



Ex Libris
PROFESSOR J. S. WILL



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Hégésippe Moreau

*

CORRESPONDANCE — CONTES

Introduction de R. Vallery-Radot



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XC

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

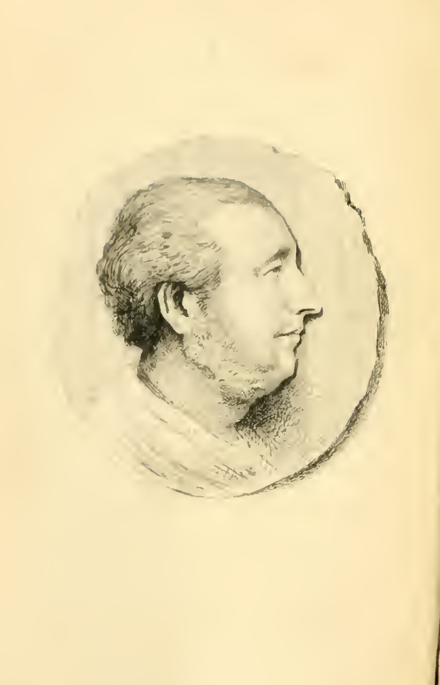
Hégésippe Moreau

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

20 exemplaires sur papier de Hollande.

15 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Hégésippe Moreau

*

CORRESPONDANCE — CONTES

Introduction de R. Vallery-Radot



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCC XC

INTRODUCTION



INTRODUCTION



Ne suffit-il pas de prononcer le nom d'Hégésippe Moreau pour que la Voulzie,

Un tout petit ruisseau coulant visible à peine,

passe devant nos yeux, ou pour que nous disions :

Amour à la fermière ! elle est
Si gentille et si douce !

« Tout Moreau n'est pas dans ces vers

d'anthologie, me dit, il y a cinq ou six ans, un Provinois, M. Beurdeley. Un jour que vous serez libre, venez à Provins. Vous y trouverez non seulement des lettres complètes d'Hégésippe Moreau, sans les suppressions qu'un de ses biographes, Armand Lebailly, avait dû faire par égard pour beaucoup de personnes encore vivantes, mais vous y découvrirez encore un certain nombre de lettres inédites. Vous pourrez reconstituer ainsi la vie entière de ce poète mort à vingt-huit ans. »

L'idée d'avoir l'explication définitive d'une existence qui s'est débattue dans la misère et s'est terminée sur un lit d'hôpital ; le souvenir de pages intimes écrites par mon père qui avait été un ami très fidèle de Moreau ; le désir de connaître Provins, une des plus charmantes villes de France, dit Balzac, qui en a donné une jolie description dans son roman de *Pierrette ;* c'étaient autant de motifs différents pour me faire entreprendre ce voyage facile, à quelques heures de Paris.

J'arrivai un jour de printemps. J'allai droit au premier but de mon pèlerinage,

à la petite imprimerie « proprette » où Hégésippe Moreau avait gagné son premier salaire, où il avait composé — dans les deux sens du mot — ses premières poésies, où il avait connu celle qui devait être sa Laure et sa Béatrix de Provins, la très douce et très bonne Louise Lebeau. Sur la façade de la maison est encastree une plaque commémorative de marbre blanc, avec ces mots en lettres d'or : « Hégésippe Moreau, le poète du *Myosotis*, a été élevé et a travaillé dans cette imprimerie. » Un ouvrier typographe, qui se tenait debout à la place même occupée jadis par Moreau, me montra avec fierté une interligne pieusement conservée qui portait, écrits à l'encre, les essais de quelques vers d'adieu cherchés par Hégésippe Moreau le jour de son départ pour Paris. Etait-ce la ressemblance de leur occupation matérielle dans cette imprimerie? Etait-ce plutôt l'habitude qu'avait prise tout enfant cet ancien apprenti de rechercher avec passion ce qui touchait à la destinée de son prédécesseur? Dès les premiers mots, je compris que j'avais devant moi l'homme de Provins et de

France qui connaissait le mieux la vie d'Hégésippe Moreau.

Pendant vingt ans, M. Rogeron avait rassemblé les matériaux destinés à servir au petit monument littéraire qu'on ne pouvait manquer, disait-il, d'élever un jour à la mémoire de Moreau. Rêvant de me voir commencer cet ouvrage, M. Rogeron m'offrit toutes ses notes, me donna les noms et les adresses de ceux qui avaient entre leurs mains le moindre document. Revenu à Paris, je reçus une série de lettres de M. Rogeron. C'était à chaque instant une nouvelle remarque sur les erreurs de dates et de faits qui s'étaient glissées dans les nombreuses éditions du *Myosotis*. Il découvrait tout avec une patience infatigable. Mais un jour le ton de sa correspondance s'éleva. M. Rogeron m'annonçait que la bibliothèque de Provins avait reçu un don des plus précieux. Un Provinois, ancien camarade d'enfance d'Hégésippe Moreau, M. Alphonse Fourtier, caissier payeur central du Trésor public, était mort en 1875, laissant entre les mains d'un autre Provinois, M. Jules Moret, un ensemble de notes destinées à une édi-

tion définitive du *Myosotis* avec poésies inédites et variantes. — Or, M. Jules Moret venait de mourir à son tour et sa veuve avait fait déposer dans les archives de la bibliothèque de Provins cette collection très complète. « Revenez et vous verrez, » m'écrivait M. Rogeron.

Me voilà de nouveau installé dans la bibliothèque de cette ville, les fenêtres ouvertes sur un jardin plein de fleurs, à coté d'un lac minuscule où l'on voit neiger des plumes de cygnes, — hôtes solennels de cet endroit de paix et de travail. Sur la table sont des feuillets étalés; des éditions interfoliées; les dernières recherches publiées dans le petit livre : *Hégésippe Moreau et son Diogène*, par Lhuillier; des autographes apportés par le bibliothécaire, M. Bourquelot; des lettres inédites mises à ma disposition par M. Jules Michelin, le fils d'un admirateur d'Hégésippe Moreau; toute une partie du *Diogène* en édition originale qui m'est offerte par M. Dodillon. Je puis ainsi poursuivre, jusque dans ses recoins les plus obscurs, la vie fuyante d'Hégésippe Moreau.

Si l'on se fiait à lui pour connaître ses

origines et sa famille, on risquerait de se perdre dans des indications inutiles. Le frère mort en Russie, dont il parle quelque part, l'aïeule bretonne dont il invoque le souvenir n'ont jamais existé. Le prénom même d'Hégésippe, c'est lui qui se l'est offert, un jour d'imagination. Mais ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que, sur un point où habituellement on convient de l'exactitude des registres de l'état civil, il semble avoir voulu détourner les recherches. Dans une de ses poésies autobiographiques, il se représente par ce vers, tant de fois cité :

Bluet éclos parmi les roses de Provins.

Or, il est né tout simplement à Paris, rue Saint-Placide, 9, le 8 avril 1810. Il fut inscrit sous les noms de Pierre-Jacques Roulliot, fils de Marie-Philiberte Roulliot, née à Cluny, âgée de trente-six ans. Il était enfant naturel. La déclaration de cette naissance fut faite par une sage-femme, la femme Devaux qui demeurait rue de Sèvres, 34. Ceux qui voudraient compléter jusque dans leurs plus petits détails les renseignements sur les pre-

mières heures de cette vie d'enfant trouveraient dans le registre des actes de baptême de l'église Saint-François-Xavier des Missions, rue du Bac, que, le lundi 9 avril 1810, fut baptisé *Pierre-Jacques*, né d'hier, fils de Marie-Philiberte Roulliot. Le parrain s'appelait Pierre-Jacques Gouelle, joaillier, demeurant rue de Harlay, 4; la marraine était Claire Tillay, femme Schmit, demeurant rue Saint-Placide, 9. C'était sans doute la concierge ou quelque voisine de palier compatissante.

Le père inconnu s'appelait Moreau. Il était professeur de quatrième au collège de Provins. Marie Roulliot, à peine rétablie, vint le rejoindre et habiter avec lui. On les crut mariés, et tous deux, pleins de tendresse pour leur enfant, se proposèrent de l'élever de leur mieux. Dans ce temps-là le traitement d'un professeur était si peu de chose que ce budget restreint était un budget de gêne et presque de misère. Un collègue de M. Moreau, M. Cénégal, a laissé un manuscrit qui a la valeur inappréciable des choses vues. « Maintes fois, dit M. Cénégal, je vis couler les

larmes de M. Moreau sur sa malheureuse position, sur l'insuffisance de sa place au collège qui ne lui permettait pas de pourvoir convenablement aux besoins de sa femme et de son enfant. » Un détail curieux sur le caractère de ce pauvre professeur apparaît dans ces pages. Les chercheurs des lois d'hérédité reconnaîtront le fils tout entier dans cette note sur le père : « Les sentiments de fierté et d'orgueil de M. Moreau étaient tels, dit M. Cénégal, qu'il préférait la faim à certaines invitations à dîner qui l'humiliaient. » Atteint de phtisie, M. Moreau succomba le 15 mai 1814, alors que de la fenêtre de l'appartement qu'il occupait *dans la vieille maison du grenier à sel*, au bas de la rampe des degrés de Saint-Pierre, il regardait le soleil descendre derrière la côte de Paris et le printemps refleurir les arbres des pentes du collège. » Ainsi tombe la légende de ce père d'Hégésippe Moreau mort à l'hôpital et traçant la route à son fils, légende tant de fois redite, réimprimée partout. Restée veuve et sans ressources, Mme Moreau dut entrer au service de Mme Favier, qui avait épousé en premières noces

M. Guérard dont elle avait eu deux fils : Emile et Camille Guérard. Veuve pour la seconde fois, Mme Favier s'attacha, avec des sentiments de marraine, à l'enfance de Moreau. Il était fort docile et travaillait avec ardeur, si j'en juge par ce certificat de bonne conduite que je retrouve au milieu de tant de papiers jaunis. C'est un billet écrit à la mère de Moreau par la maîtresse d'école : « Madame, je suis on ne peut plus contente de votre fils, je lui ai fait faire une dictée où il a fait peu de fautes : il raisonne très bien, il a beaucoup de jugement et annonce beaucoup d'esprit. Je vous engage à ne point le négliger et à le récompenser aujourd'hui. Je suis convenue avec lui de lui faire faire une dictée tous les jeudis et, pour lui donner de l'émulation, il me dictera aussi : cela l'engagera à étudier. — Aglaé Souclier. » Mme Favier, frappée des bonnes dispositions que montrait cet enfant, se chargea de payer la première année de pension à Provins. Il travailla si bien que, le 9 août 1820, il adressait à M. Émile Guérard (le fils aîné de Mme Favier) cette lettre qui a été pieusement conservée, et qui, enca-

drée aujourd'hui, est accrochée à un des murs de la bibliothèque.

« Monsieur, excusez-moi si je prends la liberté de vous écrire. Je ne suis pas un Démosthène ou un Cicéron pour pouvoir écrire avec éloquence ou avec sagesse; mais j'espère que vous excuserez la naïveté de mon enfance, car le simple but de ma lettre est de vous faire savoir que, si vous avez l'intention de venir à Provins pour la distribution des prix, elle est fixée au 17 août. J'ai fait tous mes efforts pour mériter votre estime et votre bienveillance, et pour me rendre digne des bontés dont vous m'avez comblé jusqu'aujourd'hui.

« Agréez, monsieur, l'assurance du respect et de la soumission avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et respectueux serviteur.

« MOREAU. »

Sous les fleurs de rhétorique de cette lettre, qui sont comme ces fleurs coloriées mises en tête des lettres de jour de l'an vendues dans les petites pensions populaires, on découvre un sentiment de vanité satisfaite et de reconnaissance éprouvée,

de vanité surtout. Il se croit déjà un petit personnage : il est à la recherche d'effets littéraires.

Durant ses vacances de « pauvre écolier rêveur, » Moreau promena ses premières ambitions sur les rives vertes de la Voulzie, heures délicieusement attendries dont le souvenir fut tel qu'aux jours sombres et désespérés, il voulait refaire « à ces bords un saint pèlerinage, » et « dormir encore au bruit de ces roseaux chanteurs. »

Cette période d'espérance dans l'avenir dura peu. En 1823, sa mère mourait. Il était tout à fait orphelin. Mme Favier l'aima plus encore. Fort pieuse, elle souhaitait que l'éducation du petit Moreau fût confiée à des prêtres et que plus tard il devînt prêtre à son tour. Elle le plaça d'abord au séminaire de Meaux, puis au petit séminaire d'Avon, près de Fontainebleau. Il y remporta un premier succès de littérature, qui se traduisit par une punition. Une élégie sur l'assassinat du duc de Berry courut dans le séminaire. Les vers, qui n'ont pas été retrouvés, n'étaient pas signés. Mais comme ils étaient écrits de la main de Moreau, le supérieur le fit appeler et l'inter-

rogea sur l'origine de cette poésie. Moreau avoua avec une pointe de fierté qu'il en était l'auteur. L'abbé ne le crut pas. Était-il possible, en effet, qu'un enfant de cet âge fût capable de faire de tels vers? L'enfant renouvela son aveu. Le supérieur irrité le punit sévèrement.

« On ne veut pas que ces vers soient de moi, dit Moreau presque joyeux, il faut donc qu'on les trouve bien bons. »

De telles épreuves ne font que fortifier une vocation littéraire, mais la vocation religieuse, tout encouragée qu'elle fût, ne venait pas. S'il trouvait dans les observances de piété une profonde douceur qu'il traduisit plus tard par ces vers :

Autrefois, pour prier, mes lèvres enfantines
D'elles-mêmes s'ouvraient aux syllabes latines,
Et j'allais, aux grands jours, blanc lévite du chœur,
Répandre devant Dieu ma corbeille et mon cœur,

ce sentiment n'était qu'un sentiment de surface. Aussi, lorsqu'il eut fini sa rhétorique, entra-t-il très laïquement en apprentissage dans l'imprimerie de M. Théodore Lebeau père, à Provins. Traité comme un enfant de la maison, intimement lié avec

le fils de M. Lebeau, qui était à peu près de son âge, il éprouva pour la fille de son patron, pour Louise Lebeau, déjà mariée à M. Jeunet (qui fut imprimeur à Abbeville et à Amiens), un amour si pur et si profond qu'il écrivait ces vers :

Mon cœur, ivre, à seize ans, de volupté céleste,
S'emplit d'un chaste amour dont le parfum lui reste.

Quand du fond de sa misère, à Paris, il composait, avec la transposition visible de ses sentiments, le petit poème qui s'appelle *La Sœur du Tasse*, il mettait en épigraphe ces vers de Brizeux, qui sont comme l'écho fidèle des vers précédents :

Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de seize ans refleuriront toujours.

Cette jeune femme était-elle jolie ? Non, disent les personnes qui l'ont connue, — elle est morte en 1857, — mais elle avait dans sa jeunesse une grâce souriante, un regard bleu plein de douceur et des cheveux blonds admirables. Elle était surtout bonne, d'une bonté telle qu'elle n'a jamais, — me racontait une de ses nièces,

Mme Jules Michelin, — refusé à qui que ce fût une aide, un secours, une aumône. Il est un trait de sa vie que l'on croirait emprunté à quelque récit de la vie d'une sainte. Un jour, rencontrant dans un chemin écarté, à la nuit tombante, un enfant pauvre qui n'avait pas de souliers, elle se déchaussa et rentra chez elle pieds nus. Aussi Hégésippe Moreau, dans un de ses délicieux contes, un de ces « Contes à ma sœur » que Sainte-Beuve aurait voulu voir entre les mains de tous les enfants, pensait-il à elle, quand il peignait, dans *La Souris blanche*, la Fée des Pleurs, cette fée pleine de pitié vigilante pour toutes les infortunes. C'était bien sa sœur transfigurée et divinisée que cette petite fée. Écoutez Moreau :

« L'organe de l'ouïe, chez la Fée des Pleurs, plus délicat encore que chez ce fameux géant Fine-Oreille qui entendait lever le blé, lui faisait distinguer de loin les plus timides palpitations des cœurs souffrants, et jamais un appel de cette nature ne l'avait jusqu'alors trouvée sourde ou négligente... Vêtue d'une robe flottante or et azur, tenant à la main la baguette

d'ivoire, marque de sa puissance, la Fée des Pleurs voltigeait plutôt qu'elle ne marchait sur la pointe des gazons et des fleurs. Elle avait adopté cette allure, de peur, disait-elle à ceux qui s'en étonnaient, de mouiller ses brodequins dans la rosée, mais, en effet, parce qu'elle craignait d'écraser ou de blesser par mégarde la cigale qui chante dans le sillon et le lézard qui frétille au soleil; car elle était si prodigue de soins et d'amour, la bonne fée! qu'elle en répandait sur les plus humbles créatures de Dieu. »

Hégésippe Moreau en eut sa large part. Louise Lebeau, devinant qu'il y avait dans cet apprenti une âme de vrai poète, eut pour lui une affection ambitieuse. Puis, comprenant bien vite qu'il y avait dans ce poète un enfant mobile, ombrageux, facilement découragé, elle sentit le désir, elle éprouva le besoin d'être comme une bonne fée pleine de douces remontrances, de sages reproches, de gronderies câlines. Dans ce sentiment très particulier, très nuancé, qui flottait entre l'amour et l'amitié, elle était reconnaissante d'être aimée par ce cœur simple et naïf, elle était aussi

attendrie par ce caractère faible, inquiet, toujours tourmenté, qui se confiait à elle, qui n'espérait qu'en elle. Elle connut ainsi ce qui peut remplir l'âme de certaines femmes : la joie d'être aimée, la joie d'admirer et la joie de protéger.

Dans la première pièce citée en tête de tous les recueils, pièce intitulée *Dix-huit ans*, Hégésippe Moreau disait :

J'aime Provins, j'aime ces vieilles tombes
Où les amours vont chercher des abris;
Ces murs déserts qu'habitent les colombes,
Et dont mes pas font trembler les débris.
Là je m'assieds, rêveur, et dans l'espace
Je suis des yeux les nuages flottants,
L'oiseau qui vole et la femme qui passe :
J'ai dix-huit ans!

Bercez-moi donc, ô rêves pleins de charmes,
Rêves d'amour...

Bien que ces vers ne fussent pas au-dessus de ce que peut écrire tout lauréat de rhétorique, il devait y avoir pour Louise Lebeau un sentiment plein de charme à sentir que cette pièce était composée près d'elle. Elle devait se laisser bercer par des

rêves de gloire en pensant à lui, comme il se laissait bercer par des rêves d'amour en pensant à elle.

Exprimés par la voix de Louise Lebeau, une voix douce, d'une exquise et pénétrante harmonie, ces vers gagnaient au point de ne plus paraître les mêmes quand on les relisait sans elle. Elle avait, en effet, une façon chantante de réciter toute poésie. C'était, paraît-il, une sorte de mélopée, moitié diction, moitié chant, qui venait à l'appui de ce précepte :

Les vers sônt enfants de la lyre :
On doit les chanter, non les lire.

Mais elle dut laisser le tour de mélancolie amoureuse de sa voix d'or et lancer avec une pointe de gaieté ce fragment d'une chanson de Moreau faite, lors du passage de la dauphine à Provins, en septembre 1828 :

Comme à la messe,
Le sous-préfet marchait devant.
Il vient haranguer la princesse,
Les yeux baissés, le cœur fervent,
Comme à la messe.

Comme à la messe,
Autour du pieux sous-préfet
Chacun des employés s'empresse;
Ils bâillaient tous, mais en secret,
Comme à la messe.

Madame la dauphine, touchée de ce culte, avait assuré que le roi Charles X viendrait à Provins.

« Messieurs, écrivait aux maires du département le sous-préfet de Provins, Dupré, dans cette phraséologie enthousiaste que l'administration française n'a cessé de prodiguer aux gouvernements qui se sont succédé, Messieurs, tous nos vœux vont être comblés. Madame la Dauphine n'a pas en vain promis que le roi viendrait à Provins. Sa Majesté y arrivera dans l'après-midi du jeudi 18 de ce mois, pour n'en repartir que le lendemain 19, après déjeuner. Tous les inconvénients d'une résidence si peu en harmonie avec les habitations royales, Sa Majesté les brave pour se rapprocher d'un peuple qui l'aime.

« Accourez donc avec vos populations, pour faire entendre au meilleur des princes vos cris de bonheur et d'amour; ces cris par lesquels vous avez salué la Fille de

saint Louis; ces cris auxquels son noble cœur a paru si sensible, et que vous répéterez tous avec transport: Vive le roi! Vive Madame la Dauphine! Vivent les Bourbons *toujours!* »

Toujours était souligné et les vivats se détachaient en lettres démesurées. Comme cela ne suffisait pas à éteindre les ardeurs de son âme de fonctionnaire, le sous-préfet fit plus : il commanda à l'imprimerie Lebeau des transparents pour les accrocher aux fenêtres de la ville. Moreau dut composer plusieurs de ces affiches blanches : *Vive le Roi! Vive Madame!*

Il fallut quelque chose de mieux, et Lebeau lui demanda des vers de circonstance. Ne voulant pas déplaire à son patron, qui eût été suspect, s'il n'eût pas été enthousiaste, Moreau fit ces vers de papillotes :

Par l'aspect d'un bon roi dont la France s'honore,
Déjà Provins s'est ennobli;
Aujourd'hui, plus heureux encore,
Il voit en même temps Henri quatre et Sully.

Mais irrité à la fois comme typographe d'avoir fabriqué de pareilles affiches et

comme rimeur d'avoir écrit un tel quatrain, il se vengea, en imprimant sur de toutes petites feuilles volantes ces couplets, les vrais couplets qui étaient au fond de son âme. Après le cri officiel de Vive le roi! ils se terminaient par ce refrain : Vive la liberté!

Vive le roi!... Comme les faux prophètes
L'ont enivré de ce souhait trompeur!
Comme on a vu grimacer à ses fêtes
La Vanité, l'Intérêt et la Peur!
Au bruit de l'or et des croix qu'on ramasse,
Devant le char tout s'est précipité;
Et seul, debout, je murmure à voix basse :
Vive la liberté!

Très touché de l'accueil qu'il avait reçu, Charles X avait envoyé au maire de Provins, M. Gervais, une tabatière d'or et la croix d'honneur. Moreau, dans un moment d'impatience, qu'il se reprocha plus tard, composa une chanson qui commençait ainsi :

Quelle profusion rare
La cour étale à présent!
Henri n'était qu'un avare
Près d'un roi si bienfaisant.

Sur des provinces entières
A grands flots on voit tomber
Des croix et des tabatières...
Il suffit de se courber.

Dans cette première période de libéralisme en chambre, Moreau eut pour Béranger une admiration se confondant avec l'enthousiasme immense, sans bornes, qui de toutes parts éclatait à l'honneur du chansonnier, poursuivi pour outrage à la religion, offense au roi, excitation à la haine et au mépris du gouvernement. Béranger fut condamné à neuf mois de prison et à dix mille francs d'amende. Une souscription fut ouverte pour payer cette somme. Hégésippe Moreau, après avoir répété dans un refrain : « Tout bas, tout bas, amis, chantons ses vers, » disait :

On l'a frappé dans sa noble misère;
Il faut de l'or, et je n'ai que des pleurs :
Jeune soldat, quêtant pour Bélisaire,
Ma voix du moins attendrira les cœurs.

Louise Lebeau se prenait de plus en plus de tendresse pour ce « frère. » — « Il était à ce moment, disait-elle elle-même,

en évoquant plus tard le souvenir de ces années lointaines, il était d'une sensibilité exquise, ayant des larmes pour toutes les émotions pieuses et pures. » Si grand et si consolant que fût cet appui, Moreau en trouva d'autres. Pierre Lebrun, l'auteur de *Marie Stuart*, habitait Provins. Sa réputation de poète est bien amoindrie aujourd'hui, mais sa réputation d'homme d'une parfaite bonté, ne cherchant qu'à être utile aux autres, dure encore. C'était un protecteur aux aguets d'un service à rendre. Attiré par la première pièce ironique de *Vive le Roi!* qui avait fait le tour de la ville, Lebrun s'intéressa à Moreau. Peut-être même, dès 1829, lui conseilla-t-il de tenter la chance d'un prix de poésie à l'Académie française. Mais j'ai vainement cherché dans les archives de l'Institut la pièce de Moreau. Elle n'est point dans le carton des poésies qui ont concouru. Il aura sans doute laissé passer les délais réglementaires. Le sujet était l'invention de l'imprimerie. Parmi le nombre des concurrents figuraient Bignan, le lauréat perpétuel de l'Académie française; Mme Tastu, presque célèbre; Saintine, qui

avait résumé le sujet par cette heureuse comparaison :

Voilà donc le levier
Qu'Archimede implorait pour soulever le monde!

et celui que j'aurais pu nommer le premier, car il remporta le prix, M. Legouvé, qui avait alors vingt-deux ans. Moreau eût été un concurrent redoutable. Outre l'habileté de main qu'il avait mise à dépeindre, avec des périphrases à rendre jaloux tous les élèves de Delille, le mécanisme du métier d'imprimeur, il avait montré — ce qui valait mieux que le triomphe puéril de ces difficultés vaincues — combien il avait saisi le sens large et complet du sujet, depuis l'idée hautaine de revendication faite par un peuple qui, désormais, grâce à la découverte de l'imprimerie, peut tout connaître et tout dire, jusqu'à la douceur pour les isolés et les affligés de trouver dans la lecture un « oubli consolant. » Enfin, et par un retour sur sa situation d'ouvrier, retour qui donnait à ses vers un charme attendrissant, Moreau disait :

Les chefs-d'œuvre du goût, par mes soins reproduits,
Ont occupé mes jours, ont enchanté mes nuits,
Et souvent, insensé! j'ai répandu des larmes :
Semblable au forgeron qui, préparant des armes,
Avide des exploits qu'il ne partage pas,
Siffle un air belliqueux et rêve les combats...

M. Lebrun conseilla à Moreau de transformer cette poésie en épître et de la dédier au célèbre imprimeur de la rue Jacob, M. Didot. L'avis était d'autant meilleur que, dans son ambition inquiète de la dix-neuvième année, Moreau avait le désir d'aller à Paris. La gloire, pensait-il, ne tarderait guère à venir quand il serait là-bas. Et comme il lui fallait gagner sa vie par un salaire, la dédicace de cette épître était un moyen de solliciter un emploi dans la maison Didot, moyen à la fois très ingénieux et très digne.

Le départ fut fixé au commencement de 1830. Bien des petites causes s'ajoutaient au motif principal qui déterminait cet éloignement. La vie commune avec deux ouvriers de la maison Lebeau, l'un apprenti, l'autre relieur, M. Alphonse et M. Dorand, devenait difficile. Plus d'une

fois s'élevèrent entre Moreau et eux de vives altercations. Dorand surtout, peu touché du talent d'un homme qu'il regardait comme son égal, sinon comme son inférieur, ne se gênait pas pour faire tomber Moreau du haut de ses rêves et le ramener brutalement à la réalité d'un conflit vulgaire. Au-dessus de ces ennuis journaliers et de ces blessures d'amour-propre, dominait le souci de ne point porter atteinte à la réputation de celle qu'il aimait. Mme Jeunet le comprit. L'absence de M. Jeunet ne rendait-elle pas plus nécessaire encore le départ de Moreau ? Amour de l'âme, amour de tête, il ne fallait pas que cet amour changeât de nom. Le sacrifice fait, Louise Lebeau, avec cet empire extraordinaire qui permet à une femme aimante de conserver devant tout le monde une assurance paisible, s'arma si bien de courage que Moreau en fut quelque peu dupe. Comment ne voyait-il pas que les vœux les plus tendres étaient encore sur ces lèvres muettes? Si touchant que fût le mot du fils de M. Lebeau disant avec expansion : « J'aurais tant de plaisir à entendre le nom de Moreau

retentir publiquement jusqu'à nous ! » si maternelle que fût la sollicitude de Mme Favier, ouvrant à Moreau un crédit de trois cents francs par an ; si remplis de regrets et de bons souhaits que fussent les derniers serrements de main des fils de Mme Favier, Émile et Camille Guérard, qu'était-ce que tout cela à côté de ce qu'il y avait d'émotion et de tendresse dans le regard volontairement impassible de Louise Lebeau ?

Mais comment, à la minute du départ, aucun « ancien » ne s'est-il trouvé pour dire à Moreau : « Reste. A vingt ans, tu as la rare fortune d'être un peu prophète dans ton pays. Tu comprends non seulement le patriotisme, mais encore la poésie du clocher. T'imagines-tu, parce que tu sais tourner un couplet et trouver un refrain, que l'on va te saluer à Paris comme un émule de Béranger? Tu ne te rends donc pas compte que ce qui fait la force et la gloire de Béranger, c'est qu'il a le don d'interpréter l'âme du peuple. Il est le très habile metteur en œuvre des sentiments généraux. Tu n'as rien de cette adresse politique et narquoise de l'homme

qui, la main dans la poche, se confond dans la foule et ne songe qu'à trouver la formule des pensées de tout le monde. Toi, tu as, si petite qu'elle puisse être, une personnalité qui te jette en avant. Dans tes vers : *Vive le Roi!* dans tes vers sur *Béranger*, dans ta composition de concours sur l'*Invention de l'Imprimerie*, quand la forme didactique semblait exclure tout retour sur toi-même, partout, tu éprouves le besoin d'affirmer des sentiments qui te sont propres. Tu te crois un poète de place publique et tu es un poète de foyer, d'intimité, tu es de ceux qu'on lit à mi-voix et non pas que l'on chante en pleine rue. Reste, et nous te ferons parmi nous une place à part. »

Cet « ancien » aurait pu ajouter bien d'autres choses encore et se lancer dans des considérations générales sur le romantisme à la veille de triompher. Moreau ne semblait pas s'en douter : il était, comme Armand Carrel, libéral en politique et classique en littérature. Mais à peine à Paris il sentit, avec sa nature vive, impressionnable, toute de reflets, son isolement moral. Voici un premier paquet

de lettres qui nous font connaître sa vie désorientée :

A madame Jeunet.

« *1830.*

« Vous souffrez beaucoup de mon absence, ma sœur, et cependant, à la lecture de votre lettre, je n'ai pu me défendre d'un certain plaisir. Lorsque mon départ fut décidé, je tremblais en pensant aux larmes qu'il vous coûterait peut-être. Je souhaitais sincèrement que vous vous armiez de résignation contre un coup inévitable, et pourtant, quand vint le moment fatal, et que je crus lire sur votre front ce calme que je désirais chez vous, sans l'espérer, par une contradiction bizarre, je fus piqué de ce courage qui surpassait le mien et j'osais presque, tout bas, vous accuser d'indifférence... Pardonnez-moi, mon amie ; votre lettre m'a bien désabusé, mais dois-je me féliciter d'un amour dont je trouve la preuve dans vos douleurs ? Ah ! si vous m'aviez dit ce que vous savez si bien écrire, votre voix, plus forte que celle de la raison, m'aurait enchaîné près de vous pour toujours.

« Je suis heureux de l'amitié dont votre jeune sœur vous donne les marques; mais, sans la connaître, je l'estime trop pour en être surpris. J'applaudis autant que vous au succès de votre fils que j'aimerais beaucoup même quand il n'aurait pas de mère. — Dites-lui donc qu'il se hâte d'apprendre, car alors qui sait ?

« Je n'ai pas le courage de vous dire adieu. »

(A la même.)

« Vous devez être bien étonnée et bien inquiète, ma sœur, du long silence que j'ai gardé! Un mot d'explication, et vous ne m'en voudrez plus. Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé. J'ai été livré pendant quinze jours aux rêves extravagants du désespoir. Je ne pouvais vous en rendre confidente et je n'avais pas le courage de vous tromper. J'attendais, pour vous écrire, au moins une espérance, et, grâce à Dieu, j'ai quelque chose de mieux à vous apprendre. Je suis chez Didot. Mme Lebrun a dans le caractère plus d'une ressemblance avec vous. Ceci doit être d'un bon augure. Me voilà presque tout seul. Il est vrai que mes occupations me dispensent de société,

elles se succèdent presque sans interruption; mais toutes les fois qu'il m'est permis d'avoir une pensée, ma chère amie, elle est à vous. Je me couche de bonne heure, et j'ai votre image devant les yeux jusqu'au moment où ils se ferment. Je pense un peu à l'avenir, car tout me le fait craindre; beaucoup au passé, c'est là seulement qu'est notre bonheur. Oh! si, comme autrefois, après une journée pénible, j'avais l'espérance d'un bonsoir et d'un baiser, comme je bénirais mon sort! »

A monsieur Lebeau fils,

Chez monsieur son père,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE A PROVINS.

« *Paris, février 1830.*

« Monsieur, j'use peut-être trop tôt de la permission que vous m'avez donnée de vous écrire : je n'ai rien encore d'intéressant à vous communiquer. Enseveli dans l'atelier de M. Didot trois jours après mon arrivée, et le soir n'osant faire un pas dans cette grande ville où je suis isolé, je n'en connais encore que le bruit et la boue. Je comptais m'ennuyer beaucoup à Paris, et j'ai le plaisir, si c'en

est un, de voir mon attente surpassée. Il me semble qu'on m'a fait voir en passant les Tuileries, le Palais-Royal, etc..., toutes choses superbes, comme vous savez, mais auxquelles je préfère encore le Dôme et la tour de Saint-Quiriace. Paris, de tous les attraits qu'on lui prête, n'en a qu'un pour moi, c'est celui du spectacle. Mais encore aurais-je besoin d'avoir à côté de moi un ami, ne fût-ce que pour lui dire que Mlle Georges m'ennuie et que Léontine Fay m'enchante.

« J'ai vu jouer à l'Odéon *Roméo et Juliette, Une Fête de Néron, Jeanne d'Arc,* et plusieurs comédies, bons ouvrages que je donnerais volontiers pour un vaudeville joué par la charmante actrice du Gymnase. A la représentation de *Rodolphe,* j'ai attiré sur moi l'attention et les railleries de mes voisins par des sanglots et des exclamations involontaires. Mais Thérèse était si jolie, si passionnée que, s'ils ne comprennent pas mon enthousiasme, moi je ne conçois rien à leur froideur. A propos de jolie femme, il me souvient d'une circonstance de mon voyage, assez plaisante, mais non pas pour moi : je me trouvais placé dans la voiture vis-à-vis d'une dame fort respectable et d'une autre que ma tristesse ne m'empêcha pas

de trouver jeune et belle. Je ne sais pas comment une jambe étrangère s'embarrassa plusieurs fois dans les miennes, mais j'entendis tout à coup une voix nasillarde s'écrier : « Faites « donc attention, monsieur ; voilà la troisième « fois que vous me réveillez... » Malédiction ! il y avait quiproquo.

« M. Lebrun m'a fort bien reçu et m'a conduit sur-le-champ à l'imprimerie, où mon premier jour fut orageux. Ne connaissant personne, tremblant d'agir et n'osant interroger, je fus un moment en butte aux sarcasmes de mes confrères qui sont presque tous, s'il faut en croire leurs discours, de francs vauriens. Mais il arriva, je ne sais comment, que celui qui fait d'ordinaire le plus de tapage se déclara mon guide et mon défenseur. Ses jurons eurent la puissance du fameux *quos ego* de Neptune et la tempête fut dissipée. Du reste, le métier, fort peu lucratif, est assez doux, et les ouvriers jouissent de la plus grande liberté. Il m'eût été bien dur d'être rudoyé, comme je l'avais craint d'abord : Ce n'est pas à cela qu'on m'avait habitué chez vous. Présentez, s'il vous plaît, à M. et Mme Lebeau et à Mme Jeunet mes respects et mes souhaits pour leur bonheur. Embrassez votre neveu pour moi. Dites

de ma part à MM. Alphonse et Dorand ce que vous jugerez convenable.

« H. MOREAU.

« *Erratum.* — On vient de m'avertir que Mlle Fay n'est pas jolie! Quand je vous disais que je ne m'y connais pas!... Si vous communiquez ma lettre à quelqu'un, je n'ai pas besoin de vous indiquer les passages que vous pourriez supprimer. »

M. Lebeau répondit par une lettre dont le brouillon a été retrouvé. Sachant le caractère de Moreau, il ne lui écrivait jamais de premier jet : il pesait la moindre expression. La lettre est intéressante : elle montre en germe la susceptibilité de Moreau et comment, par son éloignement volontaire, il finissait par décourager ses protecteurs les mieux disposés. Le passage sur M. Lebrun en est la preuve. Et, pour le dire en passant, ce mot de protecteurs avait le don d'irriter Moreau. M. Lebeau commence ainsi :

« Votre lettre m'a fait le plus grand plaisir et j'y aurais répondu plus tôt si vous m'aviez donné votre adresse.

« Mme Favier est venue samedi dernier à la maison et c'est elle qui me l'a laissée. Elle nous a appris que vous étiez malade. Le changement d'air et d'habitudes a peut-être beaucoup contribué à votre indisposition ; je désire qu'elle n'ait pas de suites.

« Depuis huit jours, il y a bal tous les soirs à Provins ; pourtant le carnaval a été on ne peut plus triste. M. Gervais a donné, mardi dernier, une soirée des plus brillantes. J'ai été y passer une heure ; j'y ai trouvé M. Delachapelle, qui m'a demandé de vos nouvelles. M. Lebrun lui avait écrit qu'il était étonné de ne vous avoir pas vu depuis longtemps. Il devait vous faire voir Béranger et vous conduire chez La Fayette. Il lui disait aussi que si vous n'alliez pas chez lui il irait vous chercher à l'imprimerie.

« Les contrariétés que vous avez éprouvées les premiers jours de votre arrivée chez M. Didot ne m'ont pas beaucoup étonné, elles sont presque inévitables. Je souhaite qu'elles soient entièrement terminées.

« Si j'en crois votre lettre, Mlle Léontine Fay a produit sur vous une forte impres-

sion. Vous en parlez avec une chaleur qui tient presque de l'amour. Mais prenez garde, vous auriez un rival dangereux. Si un méchant vaudeville joué par elle a pour vous tant de charme, quel plaisir n'éprouveriez-vous pas en voyant jouer une bonne pièce dont vous seriez l'auteur! Il y en a tant de mauvaises qu'une bonne (et vous pourriez facilement en faire une) serait accueillie favorablement; ce serait peut-être un moyen sûr pour vous lancer sur un théâtre plus digne de votre ambition. Je raisonne là comme un âne juge des couleurs, mais j'aurais tant de plaisir à entendre votre nom retentir publiquement jusqu'à nous que je voudrais pouvoir vous décider à tenter la fortune. »

Le temps passe, l'avenir s'assombrit de plus en plus. Moreau écrit à M. Lebeau cette lettre découragée, qui marque comme la première étape de sa misère :

A monsieur Lebeau.

« Monsieur, je profite du départ et de la complaisance d'un compatriote pour vous écrire et vous rappeler le souvenir de quelqu'un que

vous avez connu jadis. En ce temps-là mes espérances me portaient au troisième ciel, et me voilà retombé dans la vie réelle. On sent bien son néant quand on est jeté dans la foule d'une grande ville où l'on ne peut faire un pas sans heurter un homme d'esprit. Je n'ai pas fait un vers depuis mon arrivée. En revanche, j'ai voulu suivre votre conseil et faire des vaudevilles; et j'ai commencé d'abord par lire tout le répertoire du Gymnase, puis, quand je crus avoir une provision raisonnable d'esprit et de gaieté, je me mis à l'ouvrage. Mais, par malheur, mon drame prit peu à peu une forme si bizarre que je reculais d'horreur, à peu près comme Faust en voyant grossir son diable sous la forme d'un chien. Quel dommage! Nous avions déjà choisi les acteurs et les actrices, après de longs débats... Je dis *nous* parce que nous étions deux, suivant l'usage, pour faire ce beau chef-d'œuvre.

« Mon associé est le même jeune homme dont je vous ai déjà vanté les dispositions pour le théâtre. En attendant qu'il puisse y monter, il se contente de déclamer, debout sur les banquettes du parterre, contre la sottise et le mauvais goût, et même il remporta de glorieuses cicatrices de la grande bataille d'*Hernani*.

« J'ai eu le plaisir de voir cette pièce, mais non de la siffler, attendu que je me trouvais dans une loge avec M. Lebrun et des comédiens français. Ceci me rappelle qu'un soir, en revenant du spectacle, j'ai trouvé la porte fermée, ce qui m'obligea de passer la nuit à la belle étoile. Je fus toute la nuit poursuivi, comme dans un cauchemar, par des ivrognes, des filles et des patrouilles. Mais j'échappai par miracle à tous ces dangers, et j'en fus quitte pour la fatigue et la fièvre. Je ne puis pas m'habituer à reconnaître mon chemin. Un soir, entre autres, à deux pas de ma demeure, je fus obligé d'interroger le premier venu, qui se trouva par bonheur être un jeune homme fort poli et fort aimable..., il se nommait Eudoxe Dusautoy.

« Je ne suis pas amoureux de Léontine Fay, comme vous paraissez le croire, mais seulement des rôles charmants auxquels elle prête son talent et sa figure. On peut aimer une comédienne tant que dure son talent et sa beauté..., une heure tous les soirs. D'ailleurs j'en ai vu bien d'autres depuis : Fenny Vertpré, Albert, Déjazet, Moreau, Brocard, Pradher,... etc..., etc. Oh ! si j'étais roi !

« Mais j'en suis bien loin, car, dans ce moment-ci, me voilà sorti de l'atelier de M. Didot

par des circonstances indépendantes de ma volonté et de la sienne, et qu'il serait ennuyeux de vous détailler. Après avoir longtemps cherché, je suis sur le point d'entrer dans une autre maison.

« Mes respects, s'il vous plaît, à M. et Mme Lebeau, à Mme Jeunet et à M. Marniau*.

« H. MOREAU. »

A la lecture de cette lettre, Mme Jeunet s'empressa de venir en aide à Moreau. Il en éprouva une vive reconnaissance. Puis, après une explosion de tendresse, il faisait un retour sur un éloignement qui lui rendait la solitude si pesante.

A madame Jeunet.

« Ce sera donc toujours de mieux en mieux, ma chère sœur. Vous vous dépouillerez toujours pour moi de tout ce que vous posséderez. Pauvre petite, vous êtes peut-être bien gênée vous-même, et vous ne pensez qu'à moi. Et pour tant de soins, je ne puis vous rendre que

* Marniau était un horloger de Provins.

de l'amour. Sur la fin de ma lettre, écrite dans un moment de désespoir, vous vous êtes sans doute exagéré un peu ma situation. Elle se débrouille par degrés, et j'espère me tirer encore de là, puisque Dieu et votre amour me prêtent du courage. »

(A la même.)

« Ma chère sœur, je n'ai pas bien compris une des phrases de votre lettre. Quel est donc cet heureux malheur qui pourrait vous rapprocher de moi? Je ne vous ai pas répondu de suite, parce que j'attendais *la longue lettre* que vous m'aviez promise. Mais il paraît que je me suis trompé, et que, dans votre intention, elle ne devait arriver qu'après ma réponse. Je vous embrasse bien tendrement et vous souhaite tous les bonheurs qui doivent vous échoir pour que je puisse croire à la justice de Dieu. »

(A la même.)

« Quoique je ne sois pas heureux, ma bonne Louise, je commence à me plaire ici, et il ne me manque que ma sœur pour m'y trouver bien, et je ne m'exilerais qu'avec peine de cette

nouvelle patrie, à moins que ce ne fût pour retourner près de vous. Pardon, ma sœur, si j'entre dans tous ces détails qui vous paraîtront sans doute fastidieux, mais je vous écris comme si je causais avec vous, en vous faisant subir tout ce qui me passe par la tête. Vous dites que vous êtes malade, ma bonne amie, et vous semblez dire cela avec indifférence. Serait-ce pour vous venger des inquiétudes que vous prétendez que je vous ai causées? Si j'étais près de vous!... Vous souvient-il d'une indisposition qui vous a retenue au lit, il y a déjà bien longtemps, quand je n'osais encore vous aimer, et de la visite que je vous fis en tremblant pour vous balbutier : *Madame, comment vous portez-vous?*... Vous m'aviez parlé d'un voyage, et depuis longtemps vous ne m'en dites plus rien. Si tout est changé, ne me le cachez pas et ne me laissez pas embrasser plus longtemps une espérance qu'il me serait si cruel de voir détruire à l'instant même si elle devait être remplie.

« Si vous lisez quelque chose, dites-le-moi; donnez-moi des détails sur vos occupations, vos peines et vos plaisirs, si vous en avez. Vous voyez que je vous donne l'exemple. Je voudrais vous voir, à chaque heure de la journée,

à la place que vous occupez. Adieu! pardonnez-moi et pensez à moi. »

A madame Favier,

PROPRIÉTAIRE A CHAMBENOIST*.

« *Paris, 30 juin 1830.*

« Madame,

« J'espère que vous avez compris les motifs du silence auquel je me suis condamné depuis longtemps..., depuis la lettre où vous me faisiez de justes reproches en me menaçant de votre abandon; je n'ai pas été fort heureux, mais, ne voulant pas appeler d'une sentence que je méritais, j'ai dû vous épargner des aveux et des plaintes qui auraient paru des demandes; après tant de bienfaits, je serais honteux de vous en faire. J'attendais donc, pour vous écrire, le moment où j'aurais quelque chose d'heureux à vous apprendre, et je crois qu'il est arrivé. J'ai composé plusieurs petites pièces dont l'une est en répétition : si les autres ont le même

* Moreau a orthographié ainsi. On écrit d'ordinaire Champbenoist. C'est une ferme située à côté de Provins.

sort, comme je l'espère, il me sera facile de pourvoir à tous mes besoins ; ce qui m'est impossible dans un état où l'on meurt d'ennui et de faim. On gagne moins encore chez M. Decourchant que chez Didot, mais du moins il y a presque toujours de l'ouvrage. J'ai été plusieurs fois sur le point d'obtenir des places assez avantageuses dans une pension, par l'entremise, non pas de mes illustres protecteurs, mais de quelques jeunes gens pauvres et obscurs comme moi. Seulement j'ai été prévenu trop tard ; elles étaient déjà prises, et les chefs d'institution, en m'en témoignant leurs regrets, m'ont fait des promesses que je leur rappellerai à la première occasion. — Je puis attendre, je n'ai besoin de rien pour le moment, que de vous exprimer le respect et la reconnaissance avec lesquels je suis toujours, Madame et chère bienfaitrice, votre très humble et très obéissant serviteur.

« H. Moreau.

« Je ne puis voir souvent Mme Daubonneau ni M. Gerdy. Vous comprenez sans peine que je dois être avare de mes moments de loisir. Si vous pouviez parler un peu de moi à M. et Mme Guérard... Un souvenir à Mlle Victoire. »

(A la même.)

« 1er août 1830.

« Madame, l'interruption du service des postes m'a empêché de vous écrire plus tôt. Il est sans doute inutile, maintenant, de vous parler des événements qui se sont accumulés sous mes yeux depuis huit jours. Les journaux m'ont prévenu. J'ai pris les armes avec tous les jeunes gens de mon quartier. La petite troupe dont je faisais partie est celle qui a enlevé la caserne des Suisses après une fusillade de deux heures. Nous avons eu beaucoup de morts. Plus heureux que la plupart de mes jeunes camarades, je n'ai pas reçu la moindre égratignure. Je n'étais pas le seul qui ne sût pas encore tenir un fusil; mais quelques vétérans et des élèves de l'École polytechnique nous aidaient de leur courage et de leur expérience. Enfin tout est terminé..., à moins que des ambitieux ne veuillent recueillir le fruit de cette révolution toute populaire. D'après l'esprit qui règne autour de moi, je puis affirmer qu'en ce cas le despotisme ne serait pas plus fort au Palais-Royal qu'aux Tuileries.

« En faveur des graves circonstances qui

absorbent l'attention publique, pardonnez-moi, Madame, de n'avoir pas commencé ma lettre par vous remercier de vos dispositions généreuses à mon égard. J'en suis pénétré de reconnaissance et mon plus vif désir serait de pouvoir vous l'exprimer de vive voix le plus tôt possible... Tous les carreaux de Mme Daubonneau sont brisés, mais elle en a été quitte pour la peur et se porte fort bien. M. Gerdy a beaucoup d'ouvrage à l'hôpital Saint-Louis, M. Lebeau père et fils m'ont fait beaucoup d'amitiés.

« Je présente mes respects à M. et à Mme Guérard, ils doivent être bien contents de voir leur illustre voisin*. . . . .
Permettez-moi de vous embrasser de tout mon cœur.

« Pardon pour l'écriture, le style et le manque de forme de ma lettre. »

A monsieur et madame Guérard.

« Paris, 3 septembre 1830.

« Monsieur,

« Pardon si je n'ai pas profité plus tôt de la

* Il s'agit de La Fayette. La suite de la lettre est déchirée

permission que vous m'avez donnée de vous écrire. Je ne connais pas votre nouvelle adresse, ce qui m'a forcé jusqu'ici de reléguer votre nom, comme celui de Mme Guérard, dans le *post-scriptum* des lettres que j'adressais à Mme Favier. Je n'ai pas oublié que vous m'avez invité vous-même à recourir à vous, quand il s'élèverait quelques nuages entre elle et moi. Ce moment est arrivé, et je vous écris, à tout hasard, à l'adresse de M. Vaché*. Mme Favier n'ignorait pas, en m'envoyant à Paris, que mon peu d'habileté dans mon état m'obligerait plusieurs fois *à subir* des secours étrangers pour subvenir à mes besoins. Aussi elle m'avait autorisé, avec une bonté dont je garde la plus vive reconnaissance, à toucher entre les mains de Mme Daubonneau, son amie, jusqu'à trois cents francs par an. Le manque d'ouvrage dont j'ai souffert plusieurs fois, les derniers événements qui ont bouleversé tous les ateliers, les séditions qui éclatent encore aujourd'hui dans les imprimeries où les insurgés maltraitent tous ceux qui acceptent des travaux, tout cela m'a forcé de faire à Mme Daubonneau plusieurs visites aussi pénibles pour moi que pour elle. Enfin,

* M. Vaché était le frère de Mme Guérard.

j'ai l'espoir de quitter un métier qui ne me convient sous aucun rapport. M. Delachapelle m'a fait des promesses positives de la part de M. La Fayette. Mais il faudrait que je pusse me présenter d'une manière décente. Le reste de la somme que l'on avait daigné me consacrer cette année aurait suffi sans doute pour cela. Mme Daubonneau, dont la rudesse de mes manières m'a attiré l'aversion, a refusé tout net et, sur ses rapports, Mme Favier a confirmé le refus de la façon la plus désespérante, et pourtant c'était la dernière fois que j'avais à l'importuner de pareilles demandes. Mais je n'accuse de sa rigueur qu'une influence étrangère, et j'ai l'espoir que vous pourriez contribuer à la détruire. Si vous aviez l'occasion et la bonté de l'essayer, il serait très important, à ce qu'il me semble, qu'elle ignorât que je me suis plaint directement à vous; pour peu que le retour de son amitié et que l'emploi que l'on m'a promis se fassent attendre, je me trouverais dans une situation très pénible. Il suffirait d'une vingtaine de francs pour m'en tirer provisoirement. J'attends votre réponse. J'ai cru que je pouvais user, à l'égard de mes premiers bienfaiteurs, de la franchise à laquelle ils m'ont accoutumé.... Dans une autre circonstance,

cette lettre aurait été consacrée tout entière à leur exprimer combien je les aime.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur et Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

« H. MOREAU.

« J'envoie mille baisers à Charles et Alexandre, en attendant mieux. »

Le crédit de Mme Favier ainsi fermé, Moreau commença à sentir la rude étreinte de la misère. Un ancien ouvrier de l'imprimerie Lebeau écrivait cette lettre que je trouve dans les papiers que m'a confiés Mme Michelin :

« *Paris, 22 septembre 1830.*

« Mon cher Lebeau, j'ai rencontré ce matin notre ami commun Moreau. Il est gêné, il faut qu'il soit bien réduit ; parce qu'il m'a emprunté de l'argent. Je n'ai pu lui en donner beaucoup. Mme Favier, m'a-t-il dit, l'oublie, il ne reçoit plus de ses nouvelles. Si vous pouviez réaliser quelques fonds, vous me les enverriez et je les lui donnerais comme venant de moi ;

il se fâcherait bien sûr s'il savait que je vous ai fait part de sa position. Je compte sur votre obligeance et sur le secret.

« Fèvre. »

M. Lebeau, en envoyant une petite somme, se hâta de répondre :

« J'apprends avec la peine la plus vive la position dans laquelle tu me marques que Moreau se trouve. Je voudrais de tout mon cœur pouvoir y remédier et je regrette maintenant plus que jamais qu'il ait quitté Provins... Je suis étonné que les personnes qui paraissaient prendre un si vif intérêt à ce pauvre Moreau l'aient ainsi abandonné. Peut-être a-t-il eu tort de les négliger. Je conçois pourtant qu'avec son caractère il lui eût été difficile de faire le courtisan, il n'en est que plus estimable. Mais je crains que le chagrin qu'il doit ressentir de sa détresse ne le pousse à faire quelques extravagances. C'est pourquoi, mon cher ami, je te prie de le voir le plus souvent qu'il te sera possible, et de l'exhorter à ne pas

perdre entièrement courage. Les grands événements qui viennent de se passer sous ses yeux ont dû produire une forte émotion sur son âme de poète et lui inspirer quelques pièces de vers. Fais tout ce qu'il dépendra de toi pour l'engager à réunir tous les vers qu'il a pu faire à cette occasion. Prie-le de me les adresser en les accompagnant de notes. Je me charge de les imprimer; je suis certain, avec son nom, d'en placer un assez bon nombre. Ce moyen pourrait lui rapporter une somme un peu forte et réveillerait peut-être l'intérêt des personnes qui lui veulent du bien. Si, par une délicatesse mal entendue, il refusait de prendre le peu que je te prie de lui remettre, dis-lui que je le lui prête et qu'il te le rendra quand il pourra. »

A madame Jeunet.

« Encore une fois pardon, ma bien-aimée, de vous avoir laissée si longtemps sans réponse... Mais après vous avoir dit que je vous aime, ce qui ne doit rien vous apprendre, assurément, il me reste si peu de choses à vous écrire qu'en vérité j'ai honte de vous envoyer des lettres

aussi insignifiantes. J'espérais vous envoyer, avec celle-ci, des vers que je n'ai pu finir encore. La maladie de votre fils m'a beaucoup affligé; sa mère doit bien souffrir. *Vous avez eu beaucoup de tourments depuis huit jours,* dites-vous; en existerait-il encore d'autres que ceux dont vous me parlez? Pourquoi me cacher quelque chose? Cela fait du bien d'épancher des chagrins, surtout dans le cœur d'un frère. Votre superstition d'amour m'a paru fort touchante, et Dieu sait si je la partage. Vous désiriez me revoir, dites-vous; et moi donc! Mais il ne faut pas nous flatter. Je viens de faire preuve de courage et de patience; j'ai sollicité, et j'ai remporté de mes visites la conviction qu'il faut se défier de ce qu'on nomme des protecteurs. Je ne sais pas si je vous ai dit que je travaillais à un drame que j'espère remplir de douleur et de passion. Je vous rends à usure le baiser que vous me donnez... J'avais oublié de vous gronder, dans ma dernière lettre, de la peine que vous vous êtes donnée à copier, pour moi, ce joli poème. (Je ne le connaissais pas et je désirais le connaître; ce qui n'est pas aussi facile ici qu'on le pense.) Le plaisir que j'éprouve diminuerait beaucoup, si je savais qu'il eût pu vous coûter de la fatigue et des veilles. Votre

chocolat était excellent, et je l'aurais trouvé tel, même venant d'une autre main. »

(A la même.)

« Grand merci, bonne Louise, de l'intérêt que vous prenez à ma santé ; elle se rétablira sans doute ; mais j'aurais besoin de patience, car il m'est impossible de suivre le régime. J'ai fort peu de besoins, mais ma bourse est tout à fait vide, et comme je ne touche pas très exactement, si vous pouvez m'envoyer quelque chose, je le recevrai avec plaisir.

« Mais songez bien que c'est du superflu que je demande, et que vous auriez grand tort de le prélever sur le nécessaire. J'ai écrit à votre frère ; je ne sais pas si on vous l'a dit. J'attends sa réponse.

« Je puis aller très souvent au spectacle et m'abonner à la lecture, mais je n'ai rien fait encore. Je crois que je vais dire adieu au roman et aux frivolités pour me livrer à des études plus sérieuses. Je suis très ignorant et jamais l'instruction ne fut plus estimée. Ceux mêmes qui n'en ont pas ont l'art de paraître en avoir, et je crois qu'il me sera plus facile d'en acquérir que d'en afficher. Vous allez m'accuser d'avoir

des goûts bien changeants, mais soyez bien sûre, ma bonne sœur, il y a quelque chose en moi qui ne changera jamais.

« Adieu! Une réponse bien longue, si c'est possible. Toutes vos lettres n'ont que le tort de ne l'être pas assez. »

(A la même.)

« Vous m'avez prié de vous répondre de suite, pardonnez-moi, j'ai eu depuis de cruelles souffrances. Pourquoi vous ai-je quittée? Pourquoi m'avez-vous laissé venir? Pourquoi m'avez-vous caché vos larmes, quand vous deviez me donner des ordres? Vous n'aviez qu'à dire : *Je le veux,* vous n'aviez qu'à étendre la main pour me retenir, et vous ne l'avez pas fait. Quand j'y réfléchis maintenant, je ne conçois pas comment j'ai pu vous quitter, pour me jeter presque les yeux ouverts dans un abîme sans fond de misère et de honte.

« Maintenant je n'ai plus d'espérance, vous devez vous apercevoir du désordre de mes idées. Pardonnez-moi donc si je m'exprime d'une manière inconvenante. Oui, en relisant mes premières phrases, je m'aperçois qu'elles

renferment presque des imprécations contre vous.

« Pauvre Louise, vous avez cru sacrifier vos affections à mon intérêt et je ne devrais me rappeler cela que comme un philtre de plus à mon amour. Oui, je vous aime, bonne Louise, et j'ai besoin de vous le répéter, car dans la position où je suis toutes les suppositions sont permises, et cette lettre est peut-être un adieu.

« Je vous aime, car vous m'avez entouré de soins que je ne méritais pas et d'une tendresse que la mienne ne peut payer. Je vous aime, car je vous dois les seuls jours de bonheur, et, quoi qu'il arrive, jusqu'au dernier soupir je vous aimerai et vous bénirai. J'éprouve quelque embarras pour vous donner mon adresse. Qui peut savoir où je coucherai demain? »

Il n'en savait rien, en effet. Où habita-t-il pendant cet hiver? On perd sa trace. On ne la retrouve qu'au mois d'avril 1831. Il entra comme maître d'étude dans la pension Labbé, rue de la Pépinière, 63. Cette pension était un vivier d'élèves que l'on versait aux heures de classe dans le lycée voisin, qui s'appela successivement Bourbon, Bonaparte, Fontanes et Condor-

cet. Après avoir passé entre les mains de neveux qui avaient dû rendre à leur oncle ce présent trop lourd, la pension Labbé était, depuis le mois de mars 1830, confiée à M. Rivaud, chef d'institution, rue du Val-de-Grâce, célibataire, âgé de vingt-huit ans, et détenteur de vingt-cinq élèves qu'il transporta du quartier Latin à la rue de la Pépinière; il était suivi d'un maître de quatrième, d'une infirmière, d'un portier et d'un cuisinier, toute une smala. Outre cette petite troupe universitaire, M. Rivaud amenait avec lui, pour l'aider dans les difficultés matérielles d'organisation, son père, ancien commissaire de guerre, remarié à une femme de trente ans, et un ami de la maison, un tout jeune abbé qui avait le titre d'économe. Les élèves s'amusèrent les premiers jours de voir dans la cuisine une soutane passer au milieu des costumes blancs des marmitons. C'était un exercice inattendu de pouvoir temporel. Père, fils, belle-mère, abbé, tout ce monde s'entendait à merveille, et M. Rivaud, en passant dans l'étude, gratifiait volontiers les meilleurs élèves d'un petit soufflet, comme faisait l'empereur

à ses vétérans. Mais les conscrits et même les soldats de cette pension étaient parfois plus difficiles à commander qu'un régiment de la grande armée. La première lettre d'Hégésippe Moreau indique cette terreur que tant de maîtres d'étude ont connue. Voici la lettre de Moreau :

A monsieur Lebeau fils,

Chez monsieur son père,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

« *Paris, 13 avril 1831.*

« Monsieur, je n'ai pu vous écrire plus tôt : étourdi de mon changement de position, je ne savais encore qu'en penser et qu'en dire. Figurez-vous une vingtaine d'écoliers, de quinze à seize ans, les plus turbulents et les plus insolents du monde, et moi, jeté sans expérience au milieu d'eux pour leur enseigner le latin, le grec et le repos. Ils ont assez de raison pour savoir qu'un chef d'institution tient plus à ses élèves qu'à ses maîtres, et trop peu pour sentir la nécessité de l'ordre et de l'étude. Ainsi, leurs caprices sont tout puissants, et un profes-

seur, à son apparition, est là comme un nouveau ministre devant les Chambres : il faut qu'il se retire s'il n'est pas sûr de la majorité. Pour ne s'être pas résignés à ce parti, deux ou trois de mes prédécesseurs ont été chassés à coups de poing. Et cependant, ce n'est pas de cette classe que me vinrent les premiers dégoûts du métier. Dès les premiers jours de mon arrivée, une bande de gamins, qu'une maladie de leur mentor avait placés provisoirement sous ma férule, me firent essuyer toutes les humiliations d'une bonne d'enfant. J'étais prêt à sortir de la maison, lorsque les boute-feux de ma classe vinrent me promettre, si je consentais à rester, de rosser d'importance tous les coupables. Je cédai à leurs prières sans accepter la condition, qui cependant fut exécutée en conscience.

« J'ai beaucoup de liberté : outre les quatre heures dont je puis disposer presque tous les jours, je rencontre de temps en temps des journées entières qui m'appartiennent. Je puis aller au spectacle toutes les fois que je le désire, mais j'use peu de cette licence. Une indisposition légère dont je souffrais à Provins s'est beaucoup augmentée et ne me laisse que tout juste assez de force pour remplir mes devoirs.

Je ne sors pas de ma chaire ; j'y passe le temps des classes et des récréations, lisant, écrivant ou dormant : c'est ma *carapace*. On vient de m'inscrire pour la garde mobile ainsi que mes collègues. Ce sont tous d'assez bons enfants, qui ne manquent ni d'instruction, ni d'esprit. Plusieurs d'entre eux se sont réfugiés dans cette profession pour faire leur droit à moins de frais. Celui qui répétait la seconde et la rhétorique vient d'expirer d'une fièvre cérébrale. Il paraît que ce jeune homme avait du mérite, mais il se trouvait seul à Paris, sans amis, sans protection ; rejeté, à l'heure de l'agonie, de la maison qu'il embarrassait, il n'a trouvé de place pour mourir que dans les bras d'une jeune femme qui se dit sa sœur.

« Cette lettre va peut-être vous surprendre au milieu des préparatifs d'un voyage. En ce cas, c'est par la petite poste que j'attends de vous une réponse. Voici mon adresse : Professeur, pension Labbé, rue de la Pépinière, nº 63. Je me rappelle au souvenir de toute *votre* famille (j'ai presque hésité sur le pronom). Elle est sans cesse présente au mien.

« H. MOREAU. »

A madame Jeunet.

« Chère sœur, je suis à peine installé dans la maison, et j'ignore si je dois m'y plaire et même si je *pourrai remplir* les fonctions qui me sont destinées. Aussi, j'aurais peut-être mieux fait d'attendre pour vous donner de mes nouvelles; mais, comment faire? J'ai sans cesse une plume sous la main et votre image dans le cœur; et puis, il est si doux de causer, même quand on n'a rien à dire. Vous me dites sans doute, dans votre pensée : « Écrivez, « écrivez, » comme autrefois dans le comptoir vous me disiez : *« Parlez! parlez encore!... »*

« Mon amie, je ne vous oublie jamais, et cependant des craintes, des espérances, des chagrins vous ont disputé souvent mes pensées; mais il est de ces moments (et cela m'arrive toutes les fois que je réfléchis) où mon amour exalté par la reconnaissance devient une ivresse, un délire, et alors je n'ai plus d'autre crainte que celle de vous avoir causé de la peine, d'autre désir que celui d'être toujours aimé. C'est sous cette inspiration que je vous écris maintenant. Je voudrais que ma lettre, remplie d'amour, ne fût qu'une longue caresse, et je

regrette d'être obligé de la faire refroidir par des détails désagréables, et que cependant vous devez connaître, puisqu'ils me concernent... Ma santé est toujours mauvaise, très mauvaise... Il m'a fallu me défaire de beaucoup de choses... J'espère toucher bientôt... Pardonnez-moi tous ces détails, ma sœur, mais moins j'aurai d'inquiétude sur mes besoins, plus j'aurai le temps de penser à vous. Une lettre bien vite; parlez-moi de vous, toujours de vous; que faites-vous? Que lisez-vous? Est-on heureuse? Parlez-moi aussi de votre autre frère, de votre amie, dont l'amitié touchante semble rivaliser avec la vôtre. Que j'aurais de bonheur à vous embrasser tous! Encore quatre mois, et j'aurai ce bonheur-là. Mais quatre mois, c'est bien long. »

A madame Favier.

« *Paris, 20 avril 1831.*

« Madame, pardonnez-moi d'avoir différé quelque temps à vous écrire. Jeté dans une profession toute nouvelle pour moi, il m'a fallu attendre et réfléchir avant de pouvoir apprécier mon sort. Assailli de dégoûts contre lesquels

l'expérience ne m'avait pas aguerri, j'ai d'abord hésité sur le parti que j'avais à prendre. Enfin, avec un peu de courage et de raison, j'ai surmonté ces premiers obstacles et maintenant je me trouve assez heureux.

« L'érudition qui me manque est moins indispensable que je ne l'avais craint; et d'ailleurs il me sera plus facile d'y suppléer en peu de temps. J'ai beaucoup plus de loisirs que je ne l'espérais, et je compte les employer à étudier les matières de l'examen que doivent subir tous les candidats aux grades universitaires. Une seule chose m'inquiète; on va m'enrégimenter ainsi que mes collègues dans un des bataillons de la garde mobile, et je crains que cette mesure n'entraîne des découvertes qui me jetteraient dans une position honteuse et pénible*. Je ne répugne pas au métier de soldat, où, dans ce moment, on peut poursuivre un avenir; mais je repousse le nom de conscrit réfractaire, d'autant plus injurieux pour moi qu'il serait injuste**. Pardonnez-moi ces

* Moreau fait ici allusion à son acte de naissance.

** M. Lhuillier, dans *Hégésippe Moreau et son Diogène*, a noté que Moreau avait tiré au sort en 1833 seulement. Il n'avait été porté sur les listes de conscription ni à Provins, ni à Paris.

longs détails sur une destinée bien insignifiante sans doute, mais à laquelle vous avez prodigué trop de marques d'intérêt, pour que je puisse craindre jamais qu'elle vous devienne indifférente.

« Je viens de voir M. Lebeau, le fils, dont la famille, après la vôtre, doit avoir la plus large part à ma reconnaissance; mes souhaits pour son bonheur l'accompagneront à Provins, où son mariage enfin sera célébré dans un mois. Il a bien voulu se charger de ma lettre, et j'ai profité de cette occasion pour vous réitérer l'assurance de mon respect et de mon attachement. Je me recommande au souvenir de mes premiers bienfaiteurs M. et Mme Guérard. J'embrasse de cœur Charles et Alexandre.

« J'ai l'honneur d'être, Madame, votre tres humble et très obéissant serviteur.

« H. MOREAU.

« Voici mon adresse : Professeur, pension Labbé, rue de la Pépinière, nº 63. »

Ce n'est pas seulement la correspondance du poète, c'est le récit d'un témoin qui permet de reconstituer la phase traversée par Moreau, maître d'étude. Mon

père, qui était élève de la pension Labbé, a publié autrefois comment débuta leur intimité :

« Un jour, au moment de la récréation, la pluie, tombant à flots, força tous les élèves à rester dans la salle d'étude, comme un essaim d'abeilles consigné dans la ruche. Différents groupes se formèrent, selon l'âge et la sympathie, et, faute de pouvoir jouer à la balle, les *grands* causèrent littérature. L'un de nous, et l'un des plus forts, eut l'idée un peu jeune de mettre en parallèle Lamartine et devinez qui ?... Millevoye. On faisait cercle autour de lui. Son rang de rhétoricien et sa supériorité reconnue en vers latins donnait à sa critique une certaine autorité. Ses décisions toutefois n'étaient pas acceptées sans contradictions. Les élèves de seconde n'osaient pas trop contester, mais les *philosophes* ne se gênaient pas et le rhétoricien avait fort à faire. Enfin, après bien des écarts, la discussion se concentra sur deux petits poèmes où Lamartine et Millevoye ont traité le même sujet : *Le Poète mourant.* Celui de Millevoye avait ses partisans

comme celui de Lamartine, et personne ne manquait de raisons, ou, si vous voulez, de paroles, pour appuyer son sentiment. Chargé de la police de la salle, Moreau présidait, en souriant, cette séance académique. Il remarqua que je ne disais rien (j'étais élève de seconde) et voulut savoir mon avis. Je fis une réponse qui enleva tous les suffrages. Je dis que le *poète mourant* de Lamartine était *plus poète* et que celui de Millevoye était *plus mourant*. Le rhétoricien seul ne se montra pas entièrement satisfait de ce jugement, que les autres trouvèrent digne de Salomon et qu'applaudit Moreau lui-même.

« A partir de ce jour, commença entre nous une liaison qui devint graduellement plus étroite. Quoiqu'il fût maître et que je fusse élève, nos âges ne s'éloignaient pas trop, car il n'avait guère que vingt ans, et notre commune passion pour la poésie effaça bientôt la distance. Aux heures de récréation, nous nous promenions toujours ensemble sous les acacias de la cour, et, les jours de congé, nous allions les passer au parc Monceau*, situé

* Le parc Monceau était alors un parc réservé.

dans le voisinage. Là, sans autre dîner qu'un morceau de pain mangé sur l'herbe, nous restions jusqu'au soir à causer, à rêver, à lire et à faire des vers. C'était la vie de deux bergers de Florian, moins les moutons et les bergères. Pauvre Moreau! Qui m'aurait dit alors que l'on verrait en lui je ne sais quel tribun farouche, je ne sais quel Tyrtée d'émeutes et de barricades?

« Il est vrai que, dans ce temps-là, Moreau n'était point tel qu'on a pu le voir très peu d'années après. Il jouissait d'une heureuse santé et rien dans sa constitution, saine sinon robuste, ne faisait redouter une fin si prématurée. La taille médiocre, le buste assez fort, mais les extrémités menues; les mains d'une délicatesse aristocratique, ces mains qu'il lui a convenu plus tard de peindre *calleuses;* le visage régulier, un beau front, l'œil spirituel, la bouche fine; la peau blanche et les cheveux bruns; une physionomie très douce et des mœurs aussi douces que sa physionomie; la simplicité, souvent même le rire ingénu d'un enfant, voilà les principaux traits sous lesquels je le retrouve dans ma pensée en remontant

à cette époque. On pouvait entrevoir un peu de mélancolie au fond de son âme, mais la gaieté pétillait à la surface. En écrivant, il passait volontiers de la chanson à l'élégie; mais dans la conversation l'élégie s'éclipsait, la chanson prenait le dessus. La politique, qui devait plus tard lui souffler des colères si violentes, le tourmentait fort peu, quoiqu'il se fût battu aux journées de Juillet. A l'exemple de Béranger, sa première admiration, il cousait, il est vrai, un couplet libéral à la plupart de ses chansons. Mais ce n'était qu'une cocarde qu'il attachait à son chapeau; il en faisait parade sans en prendre au fond grand souci, bien plus préoccupé de la forme des vers que de celle des gouvernements. Il était poète avant tout; il n'était même véritablement et ne fut jamais que cela. »

Dans sa correspondance de rhétoricien, mon père raconte que Moreau eut souvent à lutter contre l'esprit d'insubordination qui soufflait alors dans les lycées. Éternelle histoire des cours de collège où l'on imite ce qui se passe dans le monde! En 93, les enfants lanternaient des chats.

Sous l'Empire, ils se battaient tous les jours. Sous Charles X, ils faisaient des processions et des reposoirs. Après 1830, ils auraient fait volontiers, dans l'Université, un 29 Juillet. Mais au milieu de ce tumulte Moreau trouvait, grâce à la sympathie de quelques grands, devenus ses amis, un tel repos d'esprit et de cœur que, subitement, le ton de cette correspondance, d'ordinaire si triste, change. On le sent presque heureux.

A monsieur Lebeau fils,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE A PROVINS.

« *Paris, 11 juillet 1831.*

« Je ne sais trop, monsieur, quel ton prendre en vous écrivant. Dois-je vous encourager ou vous féliciter? Je reçois fort peu de nouvelles, et depuis quelque temps les visages provinois sont rares sur le pavé de Paris. J'ignore donc votre destinée. Il est déjà loin, le jour qui devait être pour vous celui du bonheur, mais bien souvent (je le sais trop) les plus beaux projets s'en vont en fumée, et je crains de vous

adresser une ironie au lieu d'un compliment. Pour moi, mes chagrins sont si légers que je rougirais de m'en plaindre. J'ai des amis qui se partagent mes heures de loisir, et avec lesquels je puis tour à tour causer, disputer, rire et même pleurer. Trois surtout : Lefèvre d'abord ; vous connaissez celui-là ; puis un jeune républicain, jacobin, sans-culotte, guillotineur, ne jurant que par Marat et Robespierre qu'il compte bien imiter un jour. En attendant, c'est le plus généreux des hommes et le plus dévoué des amis. Le troisième *, qu'il faut citer à part, est un jeune homme de dix-sept ans, dont je crois vous avoir déjà parlé, et dont je vous parlerai souvent encore, car il m'inspire autant d'admiration que d'amitié. Au milieu de ce trio bizarre, il me semble converser tour à tour avec Rochester **, Sand *** et J.-J. Rousseau.

« Nous allons quelquefois au spectacle. *Antony* m'a causé de profondes émotions, moins encore cependant qu'une farce donnée l'autre jour au Vaudeville. L'affiche annonçait les débuts d'Henri Monnier, et chacun s'étonnait

* Le troisième était mon père.

** Rochester, poète anglais.

*** Karl Sand, piétiste fanatique.

qu'un peintre déjà célèbre abandonnât ainsi son art pour s'aventurer sur les traces de Ferlet et de Potier. Je me récriais comme les autres, et l'on me fit une horrible confidence : le mot de cette énigme était la misère*.

« Henri Monnier jetait avec désespoir un crayon qui ne lui donnait que de la renommée ; mais toujours fier, toujours artiste, il voulait qu'un grand succès justifiât sa démarche. En cas de chute, sa résolution était prise. Un sifflet devait être pour lui un arrêt de mort. Je savais cela, et j'attendais, inquiet et palpitant, comme à la cour d'assises. Heureusement les bravos me soulagèrent, et ma terreur devint tristesse. Je voyais ce jeune homme, qui sans doute avait la douleur dans l'âme, revêtir les formes les [plus] grotesques pour amuser le public dont il s'était rendu l'esclave, et quand la salle retentissait d'éclats de rire, j'avais peine à retenir mes larmes... J'appelle avec ardeur le moment des vacances. Il me sera bien doux de vous revoir, surtout si je vous revois heureux.

« Je présente mes hommages à M. et Mme Le-

* Henri Monnier débuta, en effet, comme acteur au théâtre du Vaudeville, dans *La Famille improvisée*, le 5 juillet 1831. Mais il y a, dans le récit que fait Moreau, une très grande exagération.

beau et à Mme Jeunet. Si j'avais omis le nom de quelqu'un de la famille, pardonnez-le-moi et réparez mon oubli.

« H. Moreau.

« Ne vous étonnez pas d'avoir si rarement de mes nouvelles. Cette lettre, qu'il m'a fallu remplir de détails insignifiants, à défaut d'autres, sera mon excuse. »

A madame Jeunet.

« Vous avez deux torts, ma sœur, celui de m'écrire une lettre si courte, et celui de m'envoyer un si joli foulard. Grâce à vous, j'ai déjà bien des cravates, et pour croire à votre amour je n'ai pas besoin d'un nouveau gage. Merci, pourtant, merci. Tout ce qui vient de vous m'est cher et sacré. Pardonnez-moi de ne pas vous écrire plus souvent, ma vie est si monotone que vous n'y perdez aucune confidence intéressante ; au contraire, je n'ai que des chagrins à vous avouer... Il s'opère chaque jour en moi un changement qui me désole et dont je ne puis m'expliquer la cause. Toutes mes facultés s'éteignent, mon esprit est lourd, ma tête stupide ; ma mémoire même, autrefois si

heureuse, menace de disparaître. Faut-il attribuer tout cela à l'influence du physique sur le moral?

« Je me suis lié avec un jeune homme dont je vous ai déjà dit un mot. Ce jeune homme, à vingt ans, montre déjà des talents extraordinaires et une ambition effrénée. Son avenir sera sans doute grand et beau s'il ne succombe pas avant de l'atteindre; car, à peine sorti de l'enfance, l'étude, le seul excès qu'il connaisse, l'a déjà vieilli et courbé. Vous me parlez de spectacles, j'y vais fort peu. Cependant je viens de voir jouer un nouveau drame de Dumas: *Antony*. C'est une pièce pleine de passion, et les acteurs sont dignes de la pièce.

« J'appelle toujours les vacances avec ardeur. Quoi qu'il arrive, je ne manquerai alors ni de consolations, ni d'encouragements. »

(A la même.)

« Chère sœur, encore un mois sans vous voir! C'est affreux. J'essaye en vain de me distraire: je lis, et je m'ennuie; je vois des amis, et je m'ennuie. Écrivez-moi, consolez-moi; mais peut-être auriez-vous besoin d'être con-

solée vous-même ; car vous m'aimez bien, ma pauvre Louise ! Je n'ai pas le courage de vous parler d'autre chose que de mes regrets. Adieu donc, conservez un peu d'espérance ; je ferai tous mes efforts pour avoir au moins quelques jours à vous consacrer. »

A monsieur Lebeau fils.

« Paris, 9 septembre 1831.

« Monsieur, votre aimable lettre m'a causé le plus vif plaisir et m'a presque consolé d'une petite contrariété dont je souffrais beaucoup. Oui, je devrais depuis quinze jours être à Provins, mais cette fois-ci, comme tant d'autres, mes plans ont été bouleversés. Beaucoup d'élèves passent leurs vacances à la maison, et au lieu d'un mois de liberté que j'espérais, il faudra me contenter de la dernière quinzaine. Mon service finit aujourd'hui en huit, vendredi soir, et je compte partir dès le lendemain. Et moi aussi je serais bien fâché d'arriver pendant votre absence : Provins ne serait pas complet pour moi si quelqu'un de la famille y manquait à mon retour. Cependant je serais désespéré d'être cause de quelque dérangement dans

vos projets. J'ai quinze jours entiers : peut-être n'avez-vous pas l'intention de rester tout ce temps à Paris, et ainsi, dans tous les cas, je puis compter sur le plaisir de vous voir.

« Vous savez sans doute qu'il y a dans ce moment à Paris une petite insurrection de femmes : c'est un spectacle aussi amusant qu'économique. A propos de spectacle, j'ai cru entrevoir Godot à une des premières représentations de *Marion Delorme*. Je n'ai pu lui parler. Depuis quelques jours je ne vis que d'espérances. Je suis retombé dans l'isolement. Mon J.-J. Rousseau est malade et en vacances, Robespierre me boude, et Lovelace a tant d'affaires!... Mais patience! encore huit jours... En attendant, je présente mes hommages tendres et respectueux à toute votre famille.

« H. MOREAU. »

Ce voyage à Provins eut-il lieu? Rien dans la correspondance de Moreau n'y fait allusion. Dans la série de lettres qui suivent, on assiste à ses inquiétudes, ses tristesses, sa misère qui l'oblige à recevoir de sa sœur autre chose qu'un foulard, du chocolat et des dragées.

A madame Jeunet.

« Grand merci, ma sœur, de vos excellentes dragées; mais vos lettres, que vous accusez de négligence, sont pour moi mille fois plus délicieuses. Après un travail pénible, après des démarches inutiles, vous ne pouvez vous imaginer combien il est doux de trouver au logis quelque chose de ma sœur, de la seule personne qui m'aime. Alors, de tous mes regrets, il ne m'en reste plus qu'un seul : celui d'être séparé de vous; mais il est adouci par l'espoir. Je suis presque toujours seul avec votre image. Je n'ai personne à qui je puisse ouvrir mon âme. *Les femmes* que je connais, d'ailleurs aimables et spirituelles, sont dans leurs rapports d'une immoralité, d'un égoïsme désespérants : nos amours les feraient rire; et leurs plaisirs me font pitié. Pour moi, je n'ai encore éprouvé d'émotion d'amour qu'à la vue de certaines actrices; mais il ne faut pas s'y méprendre, si j'aime un instant le personnage qui m'arrache des larmes avec les sentiments que l'auteur lui prête, je ne garde que du mépris pour la femme..., qui dépouille à la fois dans les coulisses son costume et ses vertus.

« Adieu! Aimez-moi donc, aimez-moi toujours pour me donner du courage et du bonheur. J'en ai besoin. »

(A la même.)

« Ma sœur, ma chère sœur, je vous verrai donc! Mais, mon Dieu, que ces quatre mois vont me sembler longs! J'aurais bien voulu être près de vous pour le retour du printemps. Qu'il nous eût semblé beau, à nous qui savions prêter des charmes à l'hiver! Le danger que vous venez de courir et que vous racontez avec tant d'indifférence me fait frémir encore. Presque tous les jours pour moi sont des lundis. Je me promenais l'autre jour au Père-Lachaise, et je vis un jeune homme, qui se croyait seul, jeter en passant une couronne de fleurs sur la tombe d'Héloïse et d'Abailard. J'aurais bien voulu connaître ce jeune homme-là... Je pense toujours à Provins, il me semble que j'y ai laissé à la fois une mère, une amie, une amante; ma sœur, vous étiez là pour m'aimer comme une famille entière : mon pays, c'est vous. Oh! venez vite. Pardonnez-moi la négligence de mes lettres, j'aime à y laisser tomber mes pen-

sées sans ordre et sans art : c'est comme si l'on causait. »

(A la même.)

« En me disant d'espérer toujours, vous me faites entendre assez qu'il n'y a plus d'espoir. Que de regrets! J'aurais été si heureux de vous embrasser! Oh! si vous veniez à Paris, je vous mènerais voir des acteurs qui vous feraient à votre choix mourir de rire ou pleurer à sanglots. Vous entendriez l'amour s'exprimer tour à tour de la manière la plus tendre et la plus brûlante, et je serais près de vous; si je pouvais espérer! J'ai oublié de vous répéter que je vous aime toujours; aimez-moi, écrivez-le-moi, je suis heureux et fier de votre amour. Je vois autour de moi des hommes favorisés de la Fortune qui me regardent peut-être en pitié; mais ils n'ont ni sœur, ni amie, et moi j'ai tout cela et je l'aurai toujours, n'est-ce pas, bonne Louise? Oh! que je les plains! »

(A la même.)

« Quoi! un joli cadeau et une lettre encore plus jolie! C'est trop à la fois... Je me retrouve

dans le sentiment que vous exprimez, et au milieu de la foule qui m'environne, c'est votre image seule que je vois... J'ai été plusieurs fois au spectacle, et là votre souvenir m'accompagnait encore. J'ai vu *Roméo et Juliette,* deux amants qui meurent ensemble plutôt que de vivre séparés; *Rodolphe,* aimé d'une jeune femme qui le croit et le nomme *son frère,* et qui ne revient de son illusion que pour le suivre à l'autel. J'ai saisi partout des allusions touchantes, et j'ai pleuré.

« Ma chambre est petite et froide l'hiver, mais, la nuit, j'enveloppe mon cou d'un mouchoir qui a touché le vôtre, et je n'ai plus froid. Vous ne me dites rien de votre frère, il est séparé de celle qu'il aime. Je comprends aujourd'hui combien il doit souffrir. Mais du moins l'espérance, et nous... nos plus beaux jours sont passés, et je regretterai peut-être toute ma vie les moments que j'ai passés près de vous. Je viens d'être retenu au lit par une légère indisposition. Je veillais pour penser à vous. Je vous ai vue en songe vous pencher à mon chevet et poser votre lèvre sur mes joues brûlantes. Vous le savez, ma sœur, cet heureux songe n'était qu'un souvenir. »

(A la même.)

« Votre dernière lettre, ma chère sœur, m'a causé autant d'étonnement que la mienne a paru vous causer de douleur. Je ne me rappelle pas bien mes expressions, mais il me semble qu'une de mes phrases aurait dû vous expliquer les autres. Mais puisqu'il le faut pour calmer vos alarmes, je le répéterai, ma sœur, c'est toujours vous seule que j'aime. C'est toujours en pensant à vous que je m'endors pour me préparer d'heureux songes. Je me console autant que possible de mon exil, en repassant une à une, dans ma pensée, toutes nos scènes de bonheur. Nous lisions votre auteur favori qui est devenu le mien, nous entendions un concert enchanteur, ma main touchait la vôtre, elle aidait mon cœur, nous admirions le beau clair de lune, nous parlions de notre amour et du paradis... Il y a bien longtemps de tout cela, n'est-ce pas? Oui, entre cette époque et le moment où je vous écris, il me semble qu'il y a bien des années de peine et d'ennui.

« Souvenez-vous, ma sœur, qu'une lettre de vous est un cadeau trop précieux pour avoir besoin d'être accompagné d'un autre. »

(A la même.)

« Chère sœur, pardonnez-moi de ne vous avoir pas écrit plus tôt. J'étais et je suis encore fort occupé. Une lettre que je dois écrire à votre autre frère vous donnera des détails que je vous épargne ici. Celle qu'il m'a envoyée m'a fait beaucoup de plaisir, parce qu'elle était charmante. Aimez-moi donc et dites-le-moi toujours, ma sœur, cela rend presque heureux, malgré l'absence.

« Je vous aime, ma sœur, m'entendez-vous bien ? Je vous aime par raison, par reconnaissance et par sympathie ; et quand même vous m'abandonneriez, ce que je suis loin de prévoir, je vous aimerais encore, malgré moi et malgré vous-même. Vous me parlez de ma santé, ma bonne amie. Soyez tranquille ; je ne souffre presque pas. »

(A la même.)

« Vous analysez donc toutes les phrases de mes lettres, pour y découvrir l'aveu d'un besoin. Je vous remercie de votre envoi ; il m'apprend à peser davantage mes expressions. Si

cela continue, je pourrai calculer tous les ans à quels intérêts j'ai placé mon amour, et peut-être même le verrez-vous se refroidir, car rien, entre deux cœurs, n'est froid comme l'argent. Aussi, vos lettres sont plus lourdes qu'à l'ordinaire, vous prodiguez des expressions plus tendres. C'est reconnaître que j'en ai besoin. Et puis, vous vous gênez sans doute pour moi, sans vous informer seulement si je le mérite. Ma sœur, je vous en conjure, ne me faites plus de pareils envois, je n'aurais pas le courage de refuser, mais j'en souffrirais... »

(A la même.)

« Ne vous étonnez pas, ma sœur, si j'ai gardé le silence depuis l'envoi de votre paquet. Malgré le plaisir qu'il m'a dû faire, j'attendais de vous quelque chose qui devait m'en faire plus encore : une lettre. J'ai été d'abord fort surpris et fort inquiet de ne rien trouver, après avoir fouillé avec tant de soins les plis de l'enveloppe. Je soupçonnais même que vous étiez peut-être fâchée contre moi. L'envoi de l'argent pouvait, à la rigueur, se concilier avec cette idée ; mais, après un peu de réflexion, un cadeau de fleurs me semble avoir quelque

chose de trop caressant pour laisser subsister un pareil soupçon. Je ne crois pas à la haine; mais que dois-je croire? Votre lettre aurait-elle été égarée? Hâtez-vous bien vite, je vous prie, de dissiper ou de fixer mes inquiétudes. »

(A la même.)

« Je viens vous demander encore ce que vous m'avez tant de fois refusé : un conseil. Que dois-je faire? Que puis-je faire? Consultez votre jugement et votre cœur, et répondez-moi. Ne craignez pas de choquer mes affections ou mes antipathies, ni de vous charger devant moi d'une pénible responsabilité. Dussé-je y trouver le malheur, je marcherai avec plus de foi et de courage dans la route indiquée par mon ange gardien. »

(A la même.)

« Paris, 1832.

« Vous avez dû vous étonner et vous plaindre de ne pas recevoir de lettres depuis si longtemps. Pardonnez-moi. J'étais, comme toujours, malheureux, et, de plus, malade. Vous avez été pour moi toujours si prodigue de bienfaits que

je ne pouvais me plaindre, sans avoir l'air de demander. Il fallait mentir ou me taire. Je me suis tu. Je voulais attendre pour vous écrire que je n'eusse besoin de rien, et ce moment est arrivé, d'une autre manière pourtant que celle que j'espérais... Il ne me manquerait rien si j'avais la visite de mes amis, mais plusieurs sont malades eux-mêmes, les autres se sont enfuis devant la peste*. Vous devez juger qu'en ce moment quelques lignes de votre main me seraient bien précieuses. Car je suis tout à fait hors de danger, et je ne suis plus malade que d'ennui et d'isolement. Vous n'êtes pas boudeuse, ma sœur, j'espérais donc qu'après mes explications vous ne me puniriez pas de mon silence en usant de représailles. »

(A la même.)

« Ma bonne amie, je n'ai pas reçu cette lettre du 30, dont vous me parlez; autrement, je n'aurais pas manqué d'y répondre, quoique je fusse alors très occupé. Je ne vous ai pas oubliée, ma sœur; mais depuis quelque temps je pense à vous plus vivement que jamais. Je

* C'était le choléra.

fais des rêves tristes où vous êtes toujours mêlée. Je vous ai vue morte plusieurs fois. Je ne suis pas superstitieux, mais c'est égal, je voudrais bien vous voir pour me convaincre de mon illusion. Mon Dieu, que suis-je donc pour être tant aimé! C'est l'exclamation que m'a arrachée la première lecture de votre lettre. On vous a dit du mal de moi, et vous ne l'avez pas cru : je vous remercie, ma sœur, de cette confiance, et j'aurais désiré la justifier par une explication. Pourquoi donc ne m'avez-vous pas appris de quoi l'on m'accuse? Si vous me croyez innocent, vous devez penser que je l'ignore. Votre silence me cause plus d'inquiétude que vos aveux ne m'auraient causé de chagrin. Je vous en conjure, dites-le-moi dans votre première lettre. En attendant, je puis vous assurer que je n'aurais jamais eu à rougir, en sachant vos yeux ouverts sur tous mes pas et sur toutes mes actions.

« Je connaissais Mme D. pour une femme fière dont ma franchise avait blessé l'orgueil, mais je ne la croyais pas capable d'une calomnie. Et aujourd'hui j'aime mieux accuser de tout le mal quelque méprise dont la source m'est inconnue.

« Je viens de retrouver et de lire une ode

charmante de Victor Hugo, écrite de votre main; je ne sais comment j'ai pu oublier de vous remercier de cet envoi. Je lis toujours un peu: c'est le seul plaisir dont je ne sois pas désenchanté... J'ai été entendre les apôtres d'une nouvelle secte religieuse (les Saint-Simoniens). J'apportais en entrant l'intention de me moquer tout bas de leurs doctrines, et j'en suis sorti attendri, touché, enchanté, et presque convaincu*. »

Les fonctions de maître d'étude n'étaient guère du goût de Moreau. « Il faut avouer, écrivait mon père, qu'il les remplissait assez mal. Il ignorait l'art de plier à la discipline l'indocile troupeau commis à sa garde. Il était trop doux, trop faible, distrait d'ailleurs comme un poète et rêveur comme un amoureux. Aussi nous quitta-t-il bientôt, retournant, dit-il, à Provins. »

Il n'y retourna pas. Il mena la vie de

* Alexandre Dumas fils, dans une lettre à M. Mirès (Entr'actes, 2e série), écrit : « Le Père Enfantin, avec qui j'étais très lié, me conseilla de rechercher les conférences économiques que M. Émile Pereire avait faites en 1832, rue Taitbout, je crois, à l'aurore du saint-simonisme. »

bohème, cette vie présentée sous un jour si faussement gai par Mürger et peinte dans sa poignante réalité par Jules Vallès dans *Les Réfractaires*. Au moment du choléra, Moreau lisait tous les matins les prescriptions de la Faculté de Médecine pour ne pas s'y conformer. « Les viandes salées et les spiritueux, » qui étaient interdits, il les achetait à vil prix et les absorbait avidement. Il voulut faire mieux : il coucha dans un lit de cholérique, espérant que la mort l'emporterait. Elle lui laissa traîner son existence misérable. Alors, incapable de travail, partagé entre l'orgueil, qui l'empêchait de tendre la main, et la faim, plus forte parfois que l'orgueil, il dut accepter l'aumône.

La fin de 1832 et le commencement de 1833 furent plus pénibles encore. Moreau, menacé de phtisie, entra à l'hôpital. Il y resta deux longs mois. C'est là qu'il écrivit sa poésie sur Gilbert. A peine convalescent, et obéissant à ce besoin, commun à tous les Provinois, qui est, selon le mot de Balzac, « de revenir au gîte, » il prit le chemin de la Voulzie.

Il s'arrêta à quelques kilomètres de la

ville, à Saint-Martin-Chennetron. Moreau y fut reçu comme un enfant prodigue par la gentille et si douce fermière, Mme Guérard.

Quand ses forces chancelantes furent consolidées, l'ambition littéraire se réveilla en lui. Il y avait à peine un an que Barthélemy avait terminé ses satires hebdomadaires qui, sous le nom de *Némésis*, avaient couru toute la France. Barthélemy s'était engagé publiquement à faire deux cents vers chaque semaine, c'est-à-dire un quotient de vingt-huit vers par jour. Cette gageure imprudente, Barthélemy put la tenir, grâce à sa verve prodigieuse et au tumulte d'idées politiques et littéraires, politiques surtout, qui s'agitaient à Paris. Moreau eut l'idée puérile de faire quelque chose de pareil à Provins. Il était incapable d'une telle besogne, aussi bien par la peine que lui coûtaient ses vers que par l'impossibilité de trouver chaque semaine un sujet capable d'intéresser les lecteurs d'une petite ville. L'accueil bienveillant que lui avaient fait tout d'abord les Provinois le grisa. N'avait-il pas fait jouer à Provins, dès son arrivée, un de ses vaudevilles :

L'Amour à la hussarde, avec un succès dont il s'exagéra l'importance? Il s'imagina que la réussite d'une publication hebdomadaire était assurée. L'imprimeur devait être son ami M. Lebeau. Conformément à la loi, M. Lebeau envoya, le 8 juillet, la déclaration suivante au préfet de Seine-et-Marne : « Je soussigné déclare avoir l'intention d'imprimer un ouvrage intitulé : *Diogène*, *fantaisies poétiques*, par H. Moreau, de Provins, lequel ouvrage je me propose de tirer à deux cents exemplaires, format in-4°, première livraison d'une feuille. »

Pour se conformer à son titre bizarre, Moreau, enflant la voix, disait :

Je suis cynique, moi!
Et, pour doter Provins d'une muse indigène,
J'ose la baptiser du nom de Diogène.

Alors, comme il voulait, en racontant ses souvenirs d'enfance, se conformer au rôle qu'il jouait, il traduisait ses vers, les jolis vers déjà cités sur le blanc lévite du chœur, par ceux-ci, d'un tout autre ton :

Un ogre, ayant flairé la chair qui vient de naître,
M'emporta vagissant dans sa robe de prêtre,

Et je grandis, captif, parmi ces écoliers,
Noirs frelons que Montrouge essaime par milliers,
Stupides icoglans que chaque diocèse
Nourrit pour les pachas de l'Église française.

Puis se rendant bien compte qu'il ne serait pas toujours l'homme de ce genre de poésie :

Je mentirai souvent à mon titre cynique;
Souvent j'exhumerai quelque vieux fabliau;
Mon journal poétique, au dernier folio,
Pour le lecteur suant d'une longue tirade,
Sèmera des couplets en guise de charade.

Il se comparait, à la fin de ce premier numéro, à une abeille qui fait son miel en voyageant. « Diogène paraît chaque semaine, lisait-on au bas de ces pages. Le prix de la souscription est de neuf francs pour trois mois, seize francs pour six mois, et trente francs pour l'année. » Le sujet du second numéro était malheureusement tout trouvé. Un hameau voisin, le hameau de Fontaine-Riante, venait d'être brûlé. Voulant venir en aide à tant de misères, Moreau déclara que sa poésie se vendrait au profit des incendiés. Mais dans

cet appel à la générosité, dans ce cri d'émotion perçait un singulier conseil. Donnez, disait-il, en s'adressant aux riches :

Donnez, pour que la foule
Oublie, en le baisant, que votre pied la foule;
Pour que votre or, sué par tant de malheureux,
Étouffe leurs soupirs en retombant sur eux...
Donnez, car, agitant des torches funéraires,
Babœuf ressuscité prêche des lois agraires.
Le sol volcanisé fermente ; et, comme Dieu,
La Raison vous dira : « L'aumône éteint le feu. »

Comme s'il sentait que sa poésie incendiaire avait besoin d'excuse et qu'il fallait expliquer que l'âme du poète était aigrie, Moreau publiait sa pièce de l'année précédente : *Un Souvenir à l'hôpital.*

Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Une violente apostrophe au parti bonapartiste et une chanson intitulée *La Princesse* devenaient le texte du troisième numéro. C'est alors qu'il écrivait à mon père cette lettre datée du 4 août :

A monsieur Vallery-Radot.

« Provins, 4 août 1833.

« Vous dites que vous m'aimez, et vous ne le prouvez guère. Au nom de tous les saints du Parnasse, écrivez-moi donc un peu plus souvent. Votre charmante et unique épître me faisait espérer une correspondance, et depuis ce moment, rien. Ma réponse vous aurait-elle déplu, et auriez-vous pris au sérieux quelques plaisanteries? Ou bien ma lettre ou la vôtre se seront-elles égarées? Dans tous les cas, un mot, je vous en conjure.

« Votre ami

« H. Moreau.

« Je publie à Provins, en attendant mieux, des poésies hebdomadaires. En échange de quelques lignes de prose, je vous enverrai tous les vers qui ont paru, à condition que, jusqu'à nouvel ordre, vous ne m'en direz pas votre avis. »

Cet avis que Moreau ne demandait pas, mon père le lui donna quand même : il s'efforça en outre de lui signaler les in-

convénients de toute nature attachés à une publication pareille dans une petite ville. Ces inconvénients, Moreau les augmentait encore par ses professions de foi politique. Aussi le préfet de Seine-et-Marne, le baron de Saint-Didier, avait-il envoyé au sous-préfet de Provins ce petit mot : « On m'assure que vous portez de l'intérêt à M. Moreau. Je dois vous prévenir confidentiellement qu'il s'expose à des poursuites. Engagez ce jeune écrivain à la modération et à se tenir dans les bornes de la sagesse. » Moreau ne tint pas grand compte de cet avis. Une chanson, qui remontait à 1829, intitulée *Les Noces de Cana*, et publiée dans le quatrième numéro, semble être la gaminerie d'un enfant de chœur qui, seul, dans un coin de sacristie, s'amuserait à boire à pleines burettes le vin de la messe. Mais, malgré la provision de petites poésies déjà anciennes comme celle des *Noces de Cana* qu'il écoulait dans ses livraisons, Moreau, obligé à des sujets un peu plus actuels, prévoyait qu'il ne pourrait tenir avec ses souscripteurs ses engagements de régularité. Elle dut coûter à son

amour-propre, cette annonce imprimée au bas de la quatrième livraison :

« Cet ouvrage, qui formera chaque année deux volumes in-4°, paraît par livraisons d'une feuille à des *époques indéterminées.* » Quatre jours après, il adressait à mon père cette lettre étrange, qui porterait atteinte à l'estime littéraire que l'on doit à Moreau, s'il ne montrait pas dans cette page une inquiétude, un trouble d'esprit tel qu'il oublie le sursis qu'il vient de s'accorder. Il semble être encore poursuivi par l'idée fixe de l'exigibilité de sa créance à la fin de chaque semaine.

A monsieur Vallery-Radot.

« Provins, 10 août 1833.

« Mon cher ami,

« Il me serait impossible de composer en huit jours une lettre semblable à celles que vous improvisez.

« La nécessité seule m'engage à vous griffonner quelques mots à la hâte. Je suis malade et pauvre, mon ami, faites-moi l'aumône. Ce

n'est pas de l'argent que je vous demande. Nous n'en avons ni l'un ni l'autre; mais moi, je puis m'en passer. Dans mon pays, l'amour et l'amitié entourent ma misère de toutes les commodités du luxe. Mais j'ai pris des engagements avec mes souscripteurs; je leur dois toutes les semaines deux cents vers; et depuis un mois, je végète dans un état d'idiotisme, rarement interrompu par des moments lucides. Vous en aurez une preuve dans les vers que je vous envoie. Mais vous avez sans doute des lambeaux poétiques que vous ne vous donnerez jamais la peine de recoudre. Pour m'aider à faire mon livre, envoyez-moi vos rognures. Je rafistolerai si bien toute cette brillante friperie que mes abonnés myopes n'en verront pas le fil.

« Ce qui ne vous empêchera pas de me faire passer, s'il est possible, vos pièces complètes, telles que la *Mort de Bailly,* que j'attends avec impatience. Pour celles-là, je n'ai pas besoin de vous dire que vous n'aurez pas à craindre le plagiat. Je crois que j'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser à Paris et de réparer dans une longue causerie le laconisme de ma lettre. Je viens de passer quelques jours avec une dame d'Avallon. Je vous donnerai des nouvelles de votre père, qu'elle connaît un peu, et de votre

jeune frère, qu'elle connaît beaucoup et qu'elle trouve charmant.

« Sans adieu.

« Votre ami

« H. Moreau. »

Moreau se débattait au milieu de ces difficultés lorsqu'un incident vint entraver encore sa vie. Il eut un duel. L'affection de Louise Lebeau en fut la cause. A force de vanter son poète et de lui venir en aide, — ce qu'il acceptait trop aisément, — Louise Lebeau avait risqué de se compromettre. On le disait tout bas. Quelqu'un se permit de le dire un peu plus haut. C'était le beau-frère de l'imprimeur Lebeau, Victor Plessier, ce même Victor Plessier qui, dans ces dernières années, fut député de Coulommiers et mourut en 1886. Il trouvait imprudents ces témoignages d'une amitié trop remplie de sollicitude. Moreau l'apprit et en fut indigné. Un soir, entrant dans un café de la place Saint-Ayoul, le café Dalisson, il aperçut à une table voisine Plessier. Il l'apostropha violemment et le souffleta. Plessier, bon-

dissant sous l'insulte, se précipita sur Moreau. Les personnes présentes se jetèrent entre eux deux. On les sépara.

« J'exige une réparation, » s'écria Plessier.

Les témoins furent constitués. Rendez-vous fut pris le lendemain dans un fossé des fortifications de la ville, au pied de la tourelle du Trou-au-Chat. Comme Moreau n'avait jamais tenu une épée, les témoins avaient décidé que l'arme de combat serait le pistolet. Vainement un des témoins de Victor Plessier voulut-il, sur le terrain même, arranger les choses. Ni Moreau, ni Plessier, ne pouvant convenir du motif réel de la rencontre, n'acceptèrent cette tentative de conciliation. Les pas furent comptés, les adversaires placés. Les armes s'abaissèrent. Les coups partirent et, comme dans presque tous les récits de duels de ce genre, deux balles furent échangées sans résultat. Après cet esclandre, la situation de Moreau devenait si délicate dans la maison hospitalière qui l'avait accueilli que M. Lebeau dut lui dire de quitter momentanément Provins. Moreau se soumit en frémissant. Qu'on

en juge par cette lettre qu'il écrivit dès son retour à Paris.

A monsieur Dusautoy, brasseur,

Pour remettre à monsieur Lebeau fils, imprimeur,

A LUI SEUL.

« *Paris, lundi 2 septembre 1833.*

« Monsieur, après ce qui s'est passé, il ne doit plus y avoir entre nous aucun rapport. Quand même aujourd'hui vous me tendriez la main, j'aurais le courage de la repousser. Vous m'avez chassé de chez vous, et vous devez savoir que je suis trop fier pour l'oublier jamais. Ce préambule m'était indispensable : j'ai besoin de vous faire mes adieux, et je ne veux pas qu'on puisse attribuer ma lettre à des motifs d'intérêt, à l'espoir d'une réconciliation désormais impossible.

« Monsieur, beaucoup de gens m'ont fait du bien, mais personne autant que vous. Le fardeau de la reconnaissance m'était léger, car je vous aimais d'instinct avant de vous aimer par raison. Vous m'aviez adopté pour frère, et me voilà orphelin une seconde fois ; mais vous aviez le droit de m'ôter gratuitement ce que

vous m'aviez donné de même. Je ne me plains pas. Mon affection sera moins volage que la vôtre ; et si, comme j'ai lieu de le craindre, vous êtes malheureux un jour, puissiez-vous trouver quelque consolation en pensant qu'il est de par le monde quelqu'un qui vous aime sincèrement, et qui sera malheureux de vos peines, s'il ne peut être heureux de votre bonheur.

« H. Moreau.

« Je vous prie de ne montrer ma lettre à personne. »

Moreau essaya de continuer à Paris son *Diogène, ses boutades cyniques*, comme il le dit en sous-titre d'un des numéros, imprimés à Paris. Mêlant les souvenirs de sa petite ville aux préoccupations de politique générale, il passait d'une pièce de vers adressés à un vieux conventionnel de quatre-vingts ans, habitant Provins, M. Opoix, aux funérailles d'un autre conventionnel, le célèbre adversaire de Robespierre, Merlin de Thionville. C'est une lecture très curieuse que celle de ces poésies où s'avivent les plaies de son âme. On a là le contraste d'un poète tendre

qui ne rêvait au fond que le sort d'Alain Chartier, — un baiser de sœur sur son front, — et que la misère irrite au point de le transformer en faiseur de barricades.

Ne va-t-il pas jusqu'à dire, lui, le rêveur de la Voulzie :

J'ameuterai le peuple à mes vérités crues,
Je prophétiserai sur le trépied des rues.

Il est une pièce surtout où éclate, mieux que partout ailleurs, le désaccord entre le talent de l'homme et la vie qui pèse sur lui. C'est la pièce *L'Hiver*. Après avoir peint dans une antithèse facile ce que l'hiver apporte d'angoisse aux pauvres et ce qu'il donne de plaisir aux riches, il souhaite, au lendemain du grand pillage par le peuple, que Paris soit détruit, que la colère du ciel sur le terrain fumant fasse grêler du sel. Et moi, dit-il,

Et moi, j'applaudirai : ma jeunesse engourdie
Se réchauffera bien à ce grand incendie.

Puis sa vraie nature reprend le dessus. Après avoir laissé typographiquement un

grand blanc, comme si un long espace de temps s'était écoulé entre ces imprécations et ce qui va suivre, il écrit ces vers :

Je haïssais alors, car la souffrance irrite;
Mais un peu de bonheur m'a converti bien vite.
Pour que son vers clément pardonne au genre humain,
Que faut-il au poète? un baiser et du pain.

Et cette pièce, qui a débuté par un cri de révolte, se termine par cette prière qui rappelle l'hymne de l'enfant à son réveil. Moreau s'adresse à Dieu :

Nourris toutes les faims; à tout dans la nature
Que l'hiver soit léger; et, son règne fini,
Le poète et l'oiseau chanteront : « Sois béni. »

Cet apaisement dura peu. Retombant dans la détresse, Moreau écrivait cette lettre à M. Gervais.

A monsieur Gervais.

« *Paris.*

« Monsieur, j'ai besoin de rencontrer quelque part une main large et un noble cœur, et je m'adresse à vous, parce que M. Laffitte est

pauvre. Le début de cette lettre doit vous étonner sans doute, et je crains que la signature ne vous étonne bien davantage. Car je ne puis me dissimuler que je n'ai aucun titre à votre bienveillance. Je ne puis offrir pour garantie de remboursement que ma jeunesse et mon courage, et l'on ne prête guère cent francs làdessus. C'est la somme qu'il me faudrait. Ce qui me fait espérer cependant que ma démarche ne sera pas aussi malheureuse qu'elle est indiscrète, c'est que vous avez déjà, un des premiers, encouragé mes tentatives poétiques, c'est qu'on m'a rapporté de vous des paroles si bienveillantes pour moi, que je vous aurais fait une visite de remerciement, si j'avais su comment on fait une visite ; enfin, c'est que j'ai eu indirectement, à ce qu'il paraît, quelque tort envers vous, et que vous ne laisserez pas échapper, j'en suis sûr, l'occasion de compléter une vengeance que vous avez si bien commencée. J'ose espérer une réponse et me déclarer pour la vie, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« H. Moreau.

« Rue du Faubourg-Saint-Denis, nº 56, Paris.

« *T. s. v. p.*

« Quelle que soit votre réponse, Monsieur, je désire que M. Guérard ne sache rien pour le moment de ma démarche auprès de vous. Il m'en voudrait de réclamer d'autres secours que les siens et que j'aie cru devoir ménager la bienfaisance qu'il ne ménageait pas assez lui-même. »

M. Gervais lui envoya deux cents francs. Mais une fois la somme dépensée, Moreau commit un acte singulier que tous les biographes, sauf Sainte-Beuve, ont passé sous silence. Ce qu'on peut dire pour excuser Moreau, c'est qu'il était dans la misère, dans cette misère noire de Paris, où le bohème abandonné traîne sur les bancs et guette de quoi manger, comme un moineau un jour de neige guette une miette de pain. Berthaud, le poète lauréat des clubs, arrivait de Lyon. Moreau, se cachant sous le nom de Bertin, offrit au Préfet de police de combattre, en vers, ce Berthaud, qui devait être un jour le patron littéraire du *Myosotis*. C'est là une triste page de l'histoire de Moreau, et que l'on voudrait déchirer. Mais une notice littéraire ne doit être ni un plaidoyer ni un

réquisitoire. Ce doit être simplement le résultat d'une enquête faite en pleine sincérité. Ce qui se passa alors dans l'âme humiliée de Moreau, les lettres à Mme Guérard le disent et provoquent presque la compassion.

A madame Guérard, à Saint-Martin.

« *Paris, 7 janvier 1834.*

« Madame, quoique depuis longtemps je n'aie pas donné signe de vie, je vous prie de croire que je ne suis pas mort et que mon existence est même assez active. Permettez-moi de reprendre mon histoire moderne d'un peu haut. Je n'ai vu qu'une fois mes compatriotes de Paris et l'accueil que j'en ai reçu m'a ôté l'envie d'en tenter un nouveau; en revanche j'ai eu le plaisir de me voir recherché par quelques jeunes gens (du grand ton !) et les caresses parisiennes m'ont fait oublier les grimaces champenoises. Un jeune créole, entre autres, m'a rendu service en se chargeant pour moi de quelques démarches indispensables qui me répugnaient. Je veux parler des sollicitations aux journaux.

Et plût à Dieu que je ne m'en fusse pas mêlé! Ils avaient tout promis à mon noble ambassadeur; mais, fatigué d'attendre, j'allai moi-même réclamer leur parole. Ils éludèrent toujours la question et je me risquai à la patience, persuadé que ces messieurs, préoccupés de graves intérêts politiques, n'avaient pas de temps à donner à la littérature. Mais voilà tout à coup que *l'homme rouge** de Lyon arrive et s'installe à Paris, et que les journalistes à qui j'avais parlé lui prodiguent des éloges aussi bêtes que ses vers. A ma réclamation, ils répondirent qu'il *sautait aux yeux* que mes confrères étaient beaucoup plus forts que moi. J'ai répliqué que ce qui me sautait aux yeux à moi, c'est qu'ils étaient des imbéciles. Après avoir rompu ainsi avec les seuls hommes qui pouvaient me servir, et, par conséquent, avec mes premiers projets, je restai longtemps indécis et découragé, enfin un hasard me décida (bien ou mal) : ces messieurs (dont les vers sont si forts) venaient de publier une satire, très forte en effet d'injures et de barbarismes, contre le Préfet de police. On m'informa que ce brave M. Gisquet avait pris la chose au sérieux, et cherchait partout quel-

* Il s'agit de Berthaud.

qu'un qui se chargeât de venger son honneur. (L'honneur de M. Gisquet!) Je me proposai à l'essai. Ma pièce est faite, et jeudi je dois la lire moi-même à Monseigneur dans son cabinet, et j'espère devenir le poète lauréat de la Police. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne vise pas à la gloire. Je plaisante, mais je vous assure que je souffre beaucoup; ce qui me console un peu, c'est que j'espère gagner de l'argent, beaucoup peut-être, et pouvoir vous donner ainsi vos étrennes en vous faisant cadeau de ce que vous aviez l'intention de me donner encore. Je vous souhaite à tous deux et aux deux enfants une bonne année.

« Dites-moi donc ce que je dois faire de mes abonnés de Provins. S'ils s'adressaient à vous par hasard, dites-leur que je suis malade, vous ne mentiriez qu'à moitié.

« Je n'ai qu'à me féliciter de mes rapports avec Vaché; il est beaucoup plus votre frère que je ne croyais.

« Faut-il que je souhaite la bonne année à quelqu'un?

« H. Moreau. »

(A la même.)

« *Paris, 1834.*

« Madame, quand j'ai reçu votre dernière lettre, où vous me faites plusieurs questions sur Vaché, j'avais déjà envoyé l'autre, comme vous avez dû le remarquer en n'y trouvant pas de réponses à vos demandes. Vaché se porte assez bien, il m'a l'air très content, mais, comme il n'est pas très expansif, je puis me tromper dans mes observations.

« Je vais vous envoyer un exemplaire de la pièce de vers que j'ai faite pour la Police, il serait bon de ne la communiquer à personne, d'ailleurs cela ne vaut rien. L'inspiration a manqué où manquait la conscience. Je crains bien maintenant d'avoir fait une mauvaise action gratuite. Les vers, quels qu'ils soient, à moins de porter le nom de Lamartine ou de Victor Hugo, n'ont absolument aucun débit à Paris. Un journal qui les insérerait me ferait plutôt payer l'insertion qu'il ne me la payerait à moi-même. J'ai fait un article en prose pour une *revue*. S'il est publié, on me payera le second. Je vous enverrai le numéro. Je vais présenter le

plan d'un vaudeville à Ancelot et celui d'un drame à A. Dumas, ce sont trois numéros que je prends à la loterie littéraire. Si aucun d'eux ne sort, il est temps de renoncer au jeu et j'y suis décidé; avant quinze jours je saurai à quoi m'en tenir.

« Je vous remercie et je vous embrasse.

« H. Moreau.

« Vous m'avez défendu expressément les formules respectueuses.

« *P.-S.* — Comme c'est vous qui m'écrivez ordinairement en m'envoyant mon linge, c'est votre nom qui tombe naturellement sur l'adresse de mes réponses, cependant mes lettres, cela va sans dire, s'adressent de moitié à M. Guérard, que je ne nomme pas. »

Nouvelle interruption dans la correspondance de Moreau. Qu'a-t-il fait? Comment a-t-il vécu? Nous perdons sa trace jusqu'au moment où il adresse cette lettre à M. Gervais :

A monsieur Gervais,

NOTAIRE ET PROPRIÉTAIRE A PROVINS.

« *Paris, 16 juillet 1834.*

« Monsieur, le souvenir de vos offres m'enhardit à m'adresser encore à vous. C'est la seconde et dernière fois. J'ajoute ces mots, non que je craigne de vous lasser déjà, mais parce que j'espère que vous apprendrez avec plaisir qu'une heureuse révolution s'est opérée dans mon sort. Je viens de trouver enfin ce que j'ai toujours cherché : un emploi qui me donne du pain en échange de la moitié de mon temps. Je suis chargé de la compilation quotidienne des journaux pour une revue nouvelle. Douze cents francs par an, c'est le Pactole! J'ai commencé au 1er juillet, et quinze jours seulement me séparent de la fin du mois; mais, si j'ai bonne mémoire, il y a dans la vie des quinzaines dont la longueur donne un démenti au calendrier. Je pensais à cela tout à l'heure au bureau, et j'avais grande envie de dire à M. le Directeur : « Si vous m'avanciez la moitié ou « seulement le quart du mois courant, vous « m'obligeriez beaucoup. » Mais je me souvins

à temps que la pauvreté est une maladie honteuse dont il ne faut parler à personne... qu'à son médecin, et je vous écrivis.

« J'ai l'honneur d'être, avec respect et reconnaissance, Monsieur, votre très humble et très dévoué serviteur.

« H. Moreau.

« *P.-S.* — Je travaille pour moi. J'ai fait une pièce de vers sur la mort de La Fayette. Malheureusement, cela ne valait rien. Je forme dans ce moment un recueil de chansons que j'espère faire imprimer.

« Si vous me faites l'honneur de me répondre, la lettre peut m'être adressée *Poste restante*. J'ai changé et je puis changer encore de domicile. »

Moreau changeait si souvent de domicile, en effet, que c'était, pour des amis comme mon père, décidés à le retrouver toujours, une série de recherches désespérantes à travers les hôtels les plus misérables. Ce gîte même, ce sombre gîte dans un quartier perdu, Moreau n'avait pas toujours de quoi le payer : il lui arriva de

demander crédit à son logeur pour acheter du pain. L'anecdote suivante, qui remonte à 1835, donne une idée de ce qu'ont pu être certaines heures de sa vie :

« Il y avait peut-être un an que je ne l'avais vu, raconte mon père, lorsqu'une après-midi, par une pluie fine et froide qui tombait depuis le matin (je note à dessein l'heure), se croise avec moi, dans le faubourg Saint-Honoré, un jeune homme marchant fort vite et que je ne reconnais, comme il arrive aux gens distraits, qu'après l'avoir laissé passer. C'était Moreau. Je me retourne, je le cherche des yeux ; il avait disparu. Comme la rue d'Angoulême* débouche en cet endroit dans le faubourg, je suppose qu'il vient de la prendre et j'y cours. Je regarde au loin devant moi : point de Moreau. Je commençais à perdre espoir, quand tout à coup je le vois sortir de la rue des Écuries-d'Artois, qui coupe à angle droit celle d'Angoulême. Il m'aperçoit, vient à moi et me serre cordialement la main.

* Aujourd'hui rue de la Boétie.

— « Ah ! me dit-il, je suis bien aise de vous voir.

— « Et moi de même, mon cher Moreau. Mettez-vous sous mon parapluie et nous irons où vous voudrez.

— « Je n'ai aucun but.

— « Ni moi.

— « Alors, promenons-nous ensemble. »

« Je lui raconte comment je l'ai reconnu après coup, comment j'ai couru sur sa trace et mon étonnement de sa disparition soudaine.

— « Mais où alliez-vous donc si vite ?

— « Chez Alfred de Vigny.

— « Vous le connaissez ?

— « Non ; mais j'ai fait cette nuit des vers sur *Chatterton*, et je les lui portais. »

« M. de Vigny venait de donner aux *Français* son drame, dont le héros devait intéresser Moreau d'une façon particulière.

— « Il paraît que vous n'avez trouvé personne, puisque vous êtes revenu sur-le-champ.

— « Je n'ai pas demandé s'il était chez lui, j'ai remis mes vers à son portier.

— « Pourquoi pas à lui-même ?

— « Je n'aurais pas osé me présenter à lui, vêtu comme vous me voyez. Il m'aurait pris pour un mendiant. »

« Le pauvre garçon avait passé toute la nuit et probablement la meilleure partie de la journée à composer des vers pour Alfred de Vigny, et il venait, par un temps affreux, du fond de son quartier Latin jusqu'à l'extrémité du faubourg Saint-Honoré les déposer chez un portier, sans peut-être songer à mettre son adresse au bas! Mais écoutez la suite. La pluie, décidément, devenait insupportable. Je proposai à Moreau d'entrer dans un café pour causer à notre aise.

— « Aimez-vous le thé? » lui dis-je.

« Il me répondit qu'il n'en avait jamais pris.

— « Eh bien, voulez-vous en faire l'essai?

— « Volontiers. »

« Puis, après un moment de réflexion :

— « Du thé, me demanda-t-il, combien fait-on payer cela dans un café?

— « C'est selon le café où l'on va; mais, ajoutai-je en souriant, ne vous inquiétez pas du prix. »

« Il tint bon.

— « Je voudrais savoir combien cela va vous coûter.

— « Je ne peux pas vous le dire au juste.

— « Mais encore?

— « Une trentaine de sous, au plus. »

« Il hésita une minute; puis, prenant son parti :

— « Vous allez trouver fort singulière la demande que je vais vous faire. Ne prenons pas de thé et donnez-moi les trente sous. »

« Je crus d'abord qu'il plaisantait. Je le regardai : je vis que c'était sérieux, trop sérieux. Dans quelle position, mon Dieu, se trouvait-il donc pour me faire une pareille demande?

— « Je n'ai pas dîné hier et je n'ai pas mangé ce matin. »

« Il était quatre heures.

— « Est-il possible! m'écriai-je. Entrons vite chez le premier restaurateur. »

« Je le suppliai d'accepter la petite somme que j'avais sur moi. Il fit des difficultés, il ne voulait que les trente sous; enfin il se décida. Nous passions devant la rue de la Madeleine.

— « Venez par ici, lui dis-je, on vous y servira un bon roastbeef.

— « Tout à l'heure du thé, à présent du roastbeef, dit-il en s'efforçant de sourire; me prenez-vous pour un Anglais? Sérieusement, si vous voulez bien me permettre de disposer à mon gré de la fortune que vous me faites, je vais tout simplement prendre un bouillon, car j'ai un repas assuré pour ce soir. Je dîne avec des vaudevillistes pour qui j'ai rimé un couplet sur lequel ils comptent beaucoup. J'espère que leur dîner sera meilleur que mon couplet.»

« En achevant ces mots, il entra dans le restaurant et s'y fit servir un bouillon.

— « Ainsi, lui dis-je, pendant qu'il le prenait, non pas avidement comme un affamé, mais à petites gorgées, comme un gourmet, vous faisiez des vers cette nuit, souffrant de la faim?

— « Souffrant? non; mais la faim me tenait éveillé. Ne croyez pas d'ailleurs qu'elle amortisse l'imagination; c'est tout le contraire, quand elle ne dépasse pourtant pas un certain degré. La faim me tient souvent lieu de café. »

« Avant de le quitter, je lui demandai

son adresse; il me la donna, et je le prévins que j'irais lui faire une visite le lendemain matin; il m'assura qu'il ne sortirait pas que je ne fusse venu, me remercia très vivement, et nous allions nous séparer, quand tout à coup :

— « Auriez-vous, me dit-il, couru après moi, si vous aviez prévu que je vous demanderais de l'argent?

— « Mon cher Moreau, lui répondis-je tranquillement, voilà peut-être le mot d'un philosophe, mais ce n'est pas celui d'un ami. »

« Je suis convaincu qu'il n'avait aucune mauvaise intention en me jetant cette question pour adieu. C'était une réflexion qui lui venait, une réflexion de moraliste misanthrope, comme je le lui dis, toute générale d'ailleurs, et qu'il faisait à haute voix, tant il la croyait naturelle. Malheureusement, Moreau en laissait trop souvent échapper de semblables, et bien des gens s'en sont fâchés.

« Le lendemain j'allai chez lui pour lui porter un peu d'argent, hélas! bien peu; c'était, sinon le denier de la veuve, l'épargne de l'étudiant.

— « Voici, lui dis-je, ma souscription à la première édition qui sera faite de vos œuvres. »

« Il ne me répondit rien, et me remercia d'un regard. Ce regard me rappela celui qu'il m'avait jeté la veille au moment où je lui avais mis ma petite bourse dans la main : j'y vis l'orgueil blessé luttant contre la reconnaissance. Chaque fois qu'il m'a été donné de lui rendre un léger service, j'ai retrouvé la même expression dans sa physionomie. Vous eussiez dit aussi par moments qu'il vous en voulait de ce que vous faisiez pour lui ; c'était le charger d'une obligation, et une obligation lui pesait tant, que sa reconnaissance dégénérait presque en rancune. Bien des mains secourables lui ont été tendues ; il les a prises un instant, puis lâchées pour aller où le vent le poussait. On l'aurait vingt fois tiré de la misère, s'il avait voulu, je ne dis pas seconder, mais ne point contrarier ni faire manquer comme à plaisir tout ce que l'on tentait pour lui. Dans les personnes qui pouvaient lui être utiles, Moreau ne voyait bientôt plus en elles des amis, mais des *protecteurs*, et ne tardait pas

à les fuir, en s'arrangeant pour qu'on ne sût où le rejoindre. S'il a fini par être délaissé, ce n'est pas que ses protecteurs, puisqu'il voulait les nommer ainsi, l'aient abandonné ; c'est au contraire lui qui a abandonné, dépisté, découragé ses protecteurs. »

Pendant la longue conversation qu'ils eurent ensemble dans une chambre de l'hôtel du Calvados, place Cambrai, Moreau raconta sa vie, sa lugubre vie, les nuits passées, faute d'abri, soit dans un fourré du bois de Boulogne, soit encore dans les plâtras d'une maison en démolition ; puis une tentative de suicide avec un pistolet rouillé qui fit long feu ; son arrestation comme vagabond, un soir qu'il s'était couché sur les marches de la Sorbonne ; ses vingt-huit heures au dépôt de la préfecture, enfin toute l'odyssée d'un pauvre diable plus à plaindre qu'un chien perdu.

Mon père ajoutait, après cette histoire d'un vaincu de la vie :

« Malgré l'insouciance et même la gaieté que montrait Moreau en parlant de sa po-

sition, un pareil dénûment n'était vraiment pas tolérable, et il était urgent d'y apporter remède. Je me mis aussitôt en quête d'une occupation qui pût lui assurer du pain, sans être en désaccord trop grand avec ses goûts. A quelques jours de là, j'appris que M. Mennechet, se trouvant surchargé de travaux littéraires, cherchait un secrétaire capable de l'aider. « Voilà, me dis-je, une « place que remplirait très bien Moreau, s'il « le voulait. » Je ne connaissais pas M. Mennechet, mais je connaissais une personne dont la recommandation pouvait avantageusement suppléer à la mienne. Malheureusement elle était absente de Paris où elle ne devait revenir que la semaine suivante, et, pour surcroît de contre-temps, je ne savais en quel lieu lui écrire. Attendre son retour pour la première démarche, c'était nous exposer à ce que la place fût prise durant l'intervalle. Je cours chez Moreau, et je lui demande s'il lui répugnerait d'être le secrétaire de M. Mennechet, qui, en qualité d'ancien lecteur de Charles X, avait voué sa plume à la cause de la légitimité. Je craignais et j'aurais compris quelques objections de la

part de Moreau; mais il n'en fit aucune, il me parut au contraire enchanté. Je modère sa joie en lui apprenant que l'affaire est beaucoup moins avancée qu'il ne croit, je la lui expose telle qu'elle est, et, malgré ce qu'il pouvait y avoir d'irrégulier dans une démarche ainsi faite, je lui conseille de se présenter tout de suite chez M. Mennechet, pour prendre date.

— « Dites-lui que vous savez qu'il cherche un secrétaire, que vous seriez charmé d'en remplir l'emploi auprès de lui; hâtez-vous d'ajouter que si vous venez sans introducteur, c'est que la personne qui aurait pu vous présenter à lui est absente, et nommez-la; je vous assure que vous ne serez point désavoué; promettez-lui enfin, dans le cas où son choix serait encore libre, de lui fournir, avant huit jours, les plus favorables témoignages.

— « Partons, » s'écria-t-il avec un entrain du meilleur augure.

« Puis, une réflexion lui vient; il jette sur sa toilette un regard désappointé :

— « Je ne peux pas me montrer, dit-il, dans un équipage semblable. Je vais solliciter l'emploi de secrétaire intime, et je

suis fait comme un voleur! Ne trouvez-vous pas que cette redingote et ce chapeau me donnent une vague ressemblance avec Serre dans le rôle de Bertrand?

— « Qu'à cela ne tienne, lui répondis-je, passons chez moi; nous sommes à peu près de la même taille, vous trouverez dans ma garde-robe de quoi vous composer un costume moins pittoresque. »

« Il accepte; nous allons directement à mon logis; il se rhabille de pied en cap, et, quoiqu'il n'eût choisi que mes habits les plus usés, sa tenue lui semble si belle qu'il irait, dit-il, maintenant demander une place d'attaché d'ambassade. Il se pavanait devant la glace, il s'admirait de la tête aux pieds, mais ce qu'il regardait peut-être avec le plus de complaisance, c'étaient ses mains gantées.

— « Comme des gants vous refont un homme, » s'écria-t-il avec un sérieux comique.

« Je fus obligé de l'arracher à sa contemplation. En le conduisant jusqu'à la porte de M. Mennechet, qui demeurait alors, je crois, dans la rue Duphot, je lui répète ce qu'il faut qu'il dise, et comme,

avec beaucoup d'esprit, il n'avait pas le moindre usage du monde, je tâche de le prémunir contre certains écueils où j'avais peur qu'il ne donnât. Il me promet d'éviter soigneusement toute excentricité de manière et de langage. Il monte, je l'attends en bas. Un quart d'heure après, il revient rayonnant.

— « Eh bien? lui dis-je.

— « Eh bien, cela s'est passé on ne peut mieux. M. Mennechet m'a parfaitement reçu; il a paru d'abord un peu surpris que je vinsse de but en blanc m'offrir à lui pour secrétaire; je lui ai nommé aussitôt la personne dont vous m'avez autorisé à invoquer le témoignage. Alors, il a été encore plus poli; la conversation s'est engagée entre nous, et elle a duré jusqu'à présent. »

« Et Moreau de me raconter toute cette conversation, dans laquelle il croyait avoir fait merveille, et où il s'était montré encore plus étrange que je ne pouvais le redouter. Il avait dit des choses inimaginables..., celle-ci, par exemple. M. Mennechet lui ayant demandé de quels travaux il pourrait le charger. « De tous,

« avait-il répondu, depuis un poème épi-
« que jusqu'au balayage de votre cabinet
« inclusivement. »

« Moreau était ravi d'avoir trouvé cette gentillesse et s'étonnait que je n'eusse pas l'air de partager son ravissement.

— « En définitive? lui dis-je.

— « En définitive, il ne sait pas bien encore s'il prendra un secrétaire; s'il se décide, il m'écrira. »

« Évidemment c'était une affaire manquée. En effet, quelques jours plus tard, j'appris que M. Mennechet avait jugé Moreau à moitié fou. »

D'autres tentatives eurent le même sort. Mais une éclaircie provoquée par une histoire singulière, bien parisienne, dirait un chroniqueur, apparut dans cette sombre existence. Un chien, un pauvre chien, malade, lépreux, était chassé de partout, repoussé à coups de bâton et à coups de pied. Une grande dame, émue de ce spectacle, appela ce chien, le fit monter dans sa voiture et l'amena chez elle. Guéri, soigné, fêté, le chien fut du jour au lendemain un de ces chiens mondains

à faire regretter à la plupart des hommes de ne pas marcher à quatre pattes. « Chien parvenu, donne-moi ton secret, » écrivait Moreau dans une chanson mélancolique où, comparant leurs deux sorts, il se trouvait plus malheureux que ce chien :

Tombé, dit-on, dans un pays de fées
Dont ta laideur mit le peuple en émoi,
On essuya tes pattes réchauffées,
De blanches mains te bercèrent ; mais moi !. .
Chien trop crotté pour que la beauté m'aime,
Si j'entrais là, le pied me balairait,
Hué de tous et mordu par toi-même :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Lue dans les salons de l'hôtel Castellane, la chanson eut un grand succès. De toutes parts on s'intéressa à l'auteur. Qui était-ce ? Il fallait le connaître. Un peu par sensibilité, beaucoup par curiosité et plus encore par oisiveté, le monde eut la fantaisie sentimentale de témoigner quelques sympathies à Moreau : « Nous aurons le poète Moreau, lisait-on sur un billet d'invitation, un homme qui n'a pas de gants ni de dessous de pieds. » Moreau

fut un instant dupe de cette hospitalité et il écrivait :

A madame Guérard de Saint-Martin-Chennetron.

« *Paris, 9 juin 1836.*

« Madame, j'ai tardé longtemps à vous écrire, quoique j'en eusse bien envie. J'étais si malheureux alors qu'une pareille démarche vous aurait paru intéressée et lâche. J'attendais que mon sort changeât pour vous donner de mes nouvelles. Le moment est arrivé. Cinq ou six dames, du grand monde, à qui mes vers et mes chansons avaient plu, ont opéré ce miracle. Je suis maintenant bien accueilli partout, prôné, caressé, occupé, presque heureux... Je le serais tout à fait, Madame, si vous vouliez; il suffirait pour cela de m'envoyer par la poste une phrase, une seule, ainsi conçue : « Moreau, « nous te pardonnons et nous t'aimons tou- « jours. »

« H. MOREAU.

« Rue Montorgueil. Hôtel des Postes. »

Faisant allusion à je ne sais quelle de-

mande adressée dans les jours précédents de désespoir, il écrivait :

A monsieur Vaché,

RUE DE L'ÉCHIQUIER, N° 23, PARIS.

« Mon cher ami, tu t'es mépris étrangement sur le sens de mes paroles. C'était une confidence, une plainte, mais pas une demande. Cela est si vrai qu'il me serait matériellement impossible de quitter mon logement actuel d'ici à plusieurs mois. En général, mon ami, je te préviens qu'il ne faut jamais chercher d'intention cachée dans ce que je dis, à moins que mes paroles n'aient évidemment le ton de l'ironie. Cependant je dois me féliciter de la méprise qui m'a fourni une nouvelle preuve de ta vieille et infatigable amitié pour moi, et me donne par conséquent le droit de t'en remercier encore. Tout ce que je réclame de toi, c'est la permission de te voir le plus souvent possible, non pas les jours où tu sors, car je n'aime pas à sortir, moi, mais pendant les rares et courts instants que tu pourras dérober à tes travaux.

« J'irai à ton bureau dimanche à une heure. Merci.

« H. MOREAU. »

Qu'avait donc répondu Mme Guérard pour que la susceptibilité de Moreau, susceptibilité toujours en éveil, prête à prendre alarme, s'emportât jusqu'à écrire ce commencement de lettre?

A madame Guérard.

« Paris, lundi, jour de l'Assomption, 1836.

« Madame,

« Je n'ai pas bien compris ce que vous me dites dans votre dernière lettre à propos de Vaché. J'ai cru entrevoir cependant que ma fréquentation pouvait lui être nuisible en quelque chose. Rassurez-vous, Madame ! si je lui ai exprimé l'intention de le voir *souvent,* c'était dans l'espoir d'entendre parler *souvent* de vous; maintenant que vous me faites l'honneur de m'écrire, ce motif n'existe plus, et Vaché ne court pas plus le risque de gagner mes défauts que moi de m'inoculer ses vertus, dont pour-

tant j'aurais grand besoin, car, je vous l'avoue sincèrement, et plaisanterie à part, si j'avais eu le choix de ma destinée, j'aurais préféré peut-être le rôle de commis à celui d'écrivailleur : *l'argent, pour moi comme pour Vaché, est tout, puisque j'ai des besoins à satisfaire et qu'il n'y a* (malheureusement !) *que ce moyen pour y arriver.*

« Ceci est une phrase de vous.

« Je ne comprends pas trop non plus pourquoi vous vous étonnez de ce que je n'écrive pas à M. Guérard. Je vous ai écrit pour vous demander pardon des torts dont vous avez dû vous plaindre, l'un comme l'autre. Si votre nom est tombé de préférence sur l'adresse, c'est l'affaire du hasard, et peut-être, à mon insu, de ce sentiment commun à tous les hommes qui fait que l'on pressent plus d'indulgence chez un sexe que chez un autre. Si je vous adresse une lettre pour vous confier mes peines, mes plaisirs et mes espérances, je ne conçois pas pourquoi je ferais une copie de cette lettre pour exprimer à M. Guérard mes plaisirs, mes peines, etc... Pourtant, si vous y tenez, dites-le... Vous me demandez quels sont mes moyens d'existence ? Ma plume, mon espérance, la *mort* (car je vous avoue que l'existence, fût-elle pour moi ce qu'on appelle heureuse, m'est

insupportable). Vous m'interrogez aussi sur le but de mes protecteurs; vous auriez mieux fait de dire mes protectrices, car, à une seule exception près (M. Busset de Dijon), toutes les personnes qui me veulent et qui me font du bien, sont des femmes! Je dois placer en tête Mme Emma Ferrand de Bordeaux, celle à qui j'ai adressé les vers que j'ai envoyés à votre adresse. Quand l'espace ne me manquerait pas, les expressions me manqueraient pour vous dire combien cette dame m'a rendu de services. Elle vient de partir, mais elle doit revenir bientôt. Ces protectrices ont reconnu que je n'étais bon qu'à une chose, à écrire. Leur but (et elles l'ont déjà presque atteint) est d'inspirer à tout le monde la haute opinion qu'elles ont de mon talent et de me faire écrire dans toutes les publications, périodiques ou autres, qui s'éditent à Paris. Malheureusement, il y avait à ce projet un obstacle qu'elles n'avaient pas prévu; cet obstacle, c'est moi. Je suis presque accablé d'ouvrage dans ce moment-ci, et je ne fais rien. — Je vous aimais beaucoup, et je vous aime encore davantage, s'il est possible, depuis que je sais que vous aimez ma sœur... Si vous m'écrivez, Madame, dites-moi donc ce que vous avez reçu de ma part,

vous, M. Guérard ou Mme Jeunet. J'ai tout lieu de croire que quelque chose s'est égaré.

« Je vous salue avec respect et reconnaissance.

« HÉGÉSIPPE MOREAU.

« J'ai pris le parti de signer mon prénom, à cause de la foule innombrable des *Moreau;* ce qui a causé déjà plusieurs quiproquos fort désagréables pour moi. Je vais donner à Vaché des vers manuscrits faits pour Mme Jeunet et à son adresse; ils ont dû lui être envoyés imprimés dans *Le Journal des Demoiselles;* mais d'après une lettre de *ma sœur,* qui ne m'en parle pas, je crois qu'on ne les a pas reçus.

« Je n'ai pu voir Alexandre, bien que j'aie rendu deux visites au collège Rollin; on m'a même répondu qu'on ne connaissait pas ce nom-là. Y aurait-il à Paris plusieurs collèges de ce même nom? »

Ne semblait-il pas que le jour où il aurait la certitude de toucher des droits d'auteur, Moreau composerait surtout des ïambes et des pamphlets, que tout ce qu'il avait amassé de haine débordante se traduirait par ce cri de guerre à la société:

« A nous deux! » Eh bien, et c'est là où apparaît une fois de plus la vraie nature de ce poète dont on a fait par besoin de légende un poète de combat, au lieu de chercher à se venger littérairement de tant de souffrances supportées, de tant d'humiliations subies, il se laisse aller à la pente de son esprit rêveur et de son cœur aimant, il compose des contes que l'on croirait écrits à petits paragraphes, ciselés peu à peu, avec amour, par quelque homme de loisir qui se piquerait de citations heureuses. Puis, avec ce sentiment fixe qui est l'honneur et le charme de sa vie, il reporte toute sa joie à cette sœur qui la première l'a aimé, qui a cru en lui. Il écrit presque triomphant :

A madame Guérard,

POUR REMETTRE A MADAME J.

« Jeudi, 18 août 1836.

« Chère sœur, je vous ai déjà écrit; mais, par malheur, ma lettre était suivie d'un morceau de poésie qui en faisait un paquet trop volumineux pour la poste. J'attends, pour vous

le faire passer, que Vaché ait quelque chose à envoyer à Mme Guérard, puisqu'elle a eu la bonté de me servir de truchement auprès de vous. Merci de votre lettre, chère sœur (bien qu'elle ne m'apprenne rien). Et si Mme Guérard n'avait pas réparé cet oubli, j'ignorerais absolument quelle est votre position de sœur (de sœur charnelle) et de mère. Vous êtes presque heureuse, dit-elle ; ce presque est bien vague et j'ai peur. Elle m'a fait éprouver la sensation la plus pure et la plus douce que j'aie eue depuis longtemps ; depuis ce temps, il vous en souvient encore, n'est-ce pas, où vous me disiez à neuf heures, quand je passais devant la porte de votre chambre : *Bonsoir, monsieur Moreau!* Seulement vos félicitations ont quelque chose d'ironique. C'est un peu ma faute, à la vérité. Le mot heureux qui s'est glissé dans ma lettre précédente n'a pas été bien compris... Je me sens *heureux,* ma sœur, parce que ma plus grande souffrance était le mépris qui me suivait partout, et qu'aujourd'hui les éloges seuls m'importunent. Je me sens *heureux,* parce que plusieurs personnes de beaucoup d'esprit ont répété ce que votre cœur vous avait révélé avant elles : « Ce jeune homme « est vraiment un poète ! » Je me sens *heureux,*

parce qu'hier on pouvait jeter mon nom comme un opprobre à la sainte femme qui m'a tant aimé, et qu'aujourd'hui, dussé-je mourir de chagrin, elle peut se parer de mon amour et de mes vers. (Ces deux phrases sentent bien l'orgueil, mais, écrivant pour vous seule, je mets devant vous mon cœur à nu. Je ne me crois pas un grand poète, tant s'en faut! Mais Dieu m'est témoin que je suis un vrai poète; malheureusement je ne suis que cela.) Et comment voulez-vous que je sois heureux dans l'acception vulgaire de ce mot. Seul, tout seul; moi, vieil enfant à qui il faudrait non seulement un père ou un tuteur, mais encore une mère, une nourrice, une garde-malade, ou bien... une sœur?

« Dernièrement une dame bien connue et bien spirituelle à qui j'avais confié mes peines, m'a conseillé de me marier. Elle me désignait même une personne qui, disait-elle, me convient sous tous les rapports, et vous ne devineriez jamais quelle est cette personne... C'est vous. Voici le fait. Elle avait voulu savoir à qui j'avais adressé *La Sœur du Tasse,* et, malgré mes réponses évasives, elle était parvenue à savoir que c'était Mme J... de Provins. La personne qui l'avait si bien informée avait

oublié de lui dire que *la sœur du Tasse* était mariée, et je souriais, la larme à l'œil, quand je l'entendais me répéter sérieusement : « Vrai, « monsieur Moreau, je crois que cette dame « ferait votre bonheur. » N'est-ce pas, ma sœur, que c'est une personne bien bonne et bien spirituelle? Malheureusement, s'il y a des personnes qui s'inquiètent de mes affections et de mes douleurs, il y en a plusieurs autres qui, en estimant beaucoup mon talent, ne peuvent pas souffrir ma personne. Peut-être ferais-je bien de vous donner la liste des personnes qui s'intéressent à moi :

« La comtesse de Bradi, qui a imprimé des choses à mon adresse que je n'ose vous répéter... Mme Fouqueau de Pussy, directrice du *Journal des Demoiselles,* qui prétend que j'ai gardé les vaches chez M. Guérard et qu'on m'a chassé un jour que j'avais perdu le troupeau. Mlle Eugénie Foa (l'auteur), bon garçon et bon camarade, qui dit naïvement : « Mon cher, vous « êtes un bavard ; allez-vous-en et laissez-moi « écrire. Je fais un article de journal pour avoir « un chapeau. » Mme Doudey-Dupré, imprimeur-libraire, qui dit que je suis *un scélérat.* Chose singulière : la personne qui me traite ainsi maintenant est celle à qui j'ai cru devoir

adresser autrefois l'élégie intitulée *L'Isolement,* que Mme G. vous aura prêtée sans doute. M. Busset, propriétaire, je crois, à Dijon, qui m'a offert tout ce qu'un homme riche peut offrir. J'ai cru ne devoir accepter que son amitié... Enfin Mme Ferrand, la Girondine..., qui veut nous marier, ma sœur. C'est l'idole nº 3... Pardonnez-moi de vous avoir parlé de moi et de moi seul si longuement, j'avais tant de choses à vous dire ! et puis la souffrance est égoïste, et quand je vous écris, je suis tout tremblant encore d'une émotion bien pénible : je viens d'avoir une scène terrible avec Lefèvre que j'accuse d'avoir inspiré à mon ancienne bienfaitrice, Mme *veuve** Doudey-Dupré, les sentiments que vous savez.

« Au revoir, bonne sœur !

« H. MOREAU.

« * J'ai souligné ce mot à dessein, et vous comprendrez mon intention quand vous saurez que cette dame est fort riche et que L. est un intrigant capable de tout, excepté de se battre. Il vient de le prouver. »

(A la même.)

« *Paris, 11 novembre 1836.*

« Votre lettre m'a beaucoup surpris et affligé, ma sœur; je ne conçois pas du tout l'aveuglement de votre famille, et pas du tout non plus l'injustice de la fortune qui vous maltraite. Moi, du moins, j'avais quelque peu mérité mon sort; et puis d'ailleurs, maintenant, il est des choses qui ne m'épouvantent plus : j'y suis habitué. Mais vous..., et pourtant, je l'avoue, au premier moment de douleur causée par cette nouvelle en a succédé bientôt un autre bien différent : elle m'a comme réveillé en sursaut d'un long sommeil. Depuis quelque temps je ne travaillais plus; je viens de reprendre un peu de courage et de force. Hélas! ma sœur, je suis un être bien mal organisé! Quand j'étais seul et malheureux, je me disais : « Si quelqu'un « me venait en aide, peut-être... » Eh bien! tout le monde me vient en aide maintenant, et, sauf les jouissances de l'amour-propre, je n'ai guère plus de bonheur qu'auparavant. Cela vient de ma profonde inintelligence des choses du mé-

nage et d'une grande paresse naturelle, augmentée encore par une santé toujours mauvaise et par l'extrême difficulté que j'éprouve à écrire dans d'autres moments que ceux de l'inspiration. Cette dernière circonstance m'a seule déterminé à accepter le petit emploi humble et pénible, mais fixe, qui me nourrit maintenant*. Depuis deux mois que je l'exerce je n'ai rien écrit de nouveau, bien qu'il me laisse des loisirs et que tout le monde me sollicite au travail. Je viens de voir hier la directrice du *Journal des Demoiselles,* Mme Fouqueau de Pussy, que j'avais négligée depuis longtemps. Mes relations avec cette dame ont un caractère singulier. Elle est très belle, très bonne, très spirituelle, et pourtant sa tournure d'esprit est si différente de la mienne que nous avons toujours des discussions qui deviennent quelquefois très amères. Une chose qu'elle m'a dite m'a étonné. Vous m'avez remercié de mes vers comme si vous les receviez pour la première fois, et pourtant cette dame m'assure qu'elle vous envoie chaque numéro de son journal, à l'adresse de M. Lebeau, imprimeur-libraire à

* Il venait d'entrer comme maître d'étude à l'institution Chapuis.

Provins. Cet envoi ne vous engage à rien. Chaque rédacteur a droit à un numéro, et c'est le mien que vous recevez.

« J'avais trouvé un éditeur pour mon volume de poésies : je crois cette affaire manquée... J'en ai grand regret. Ce recueil n'eût pas eu bien certainement une vogue populaire ; mais on en eût parlé dans un certain monde et cela m'eût acquis une position que je n'ai pas et que je n'aurai qu'après avoir publié un livre. Ce sera probablement un roman. — Tant d'obstacles, ma bonne sœur, s'opposent à la réalisation des espérances que vous m'offrez, que je ne puis m'empêcher de les traiter de chimères, et pourtant j'ai grand besoin d'y croire. Jusqu'à ce qu'un heureux hasard (ou plutôt un miracle) me réunisse à vous. Je pourrai cesser d'être misérable, mais non d'être malheureux. Je vous embrasse bien tendrement.

« H. Moreau.

« Si vous m'écrivez, il serait plus sûr de le faire à cette adresse : Institution Chapuis, rue du Faubourg-Saint-Martin. »

(A la même.)

« *Paris, 28 décembre (midi) 1836.*

« Bonne sœur, en réponse à une lettre de vous, je vous ai écrit il y a huit jours et vous n'avez (ici se trouvent une tache et un pâté qui ne sont pas de mon fait. Pardon! en recommençant ma lettre je perdrais un jour) pas répliqué, du moins je n'ai rien reçu.

« En d'autres circonstances, ce retard ne m'étonnerait pas du tout (vous pourriez m'en reprocher bien d'autres!); mais je me souviens..., et j'ai peur; j'ai peur que ma lettre n'ait été encore une fois interceptée, ce qui, je l'avoue, me contrarierait fort. Un mot s'il vous plaît! Je vous disais dans ma lettre que si vous étiez huit jours sans me répondre, il serait plus sûr de m'adresser les vôtres poste restante. Le délai est expiré ou peu s'en faut, et cependant vous pouvez toujours m'écrire à cette adresse : *Institution Chapuis, rue du Faubourg-Saint-Martin.* Les gens que je quitte sont de bonnes gens et recevront mes lettres.

« J'ai vu Vaché qui est malade, mais pas dangereusement, du moins je l'espère; il ne m'a pas

confirmé ce que vous m'aviez dit de l'arrivée prochaine de Mme Guérard à Paris. Mme Emma Ferrand va revenir, et cela pourra contribuer à guérir la noire mélancolie dont je me plaignais dans la lettre en question. C'est une très bonne femme, et sans contredit la personne que j'aime le mieux après vous et Mme Guérard.

« *Le Journal des Demoiselles* a dû publier ces jours-ci un conte de moi : *La Souris blanche*. Cela est assez bien inventé, mais le style est négligé et trahit la précipitation. Je viens de déjeuner avec le propriétaire d'un journal de modes, *La Psyché*. C'est un ex-notaire, fort riche et fort brave homme, qui a très bonne opinion de moi et qui désire très fort m'être utile. Je lui ai donné déjà un petit conte, et j'en termine pour lui un plus long. Le premier est intitulé : *Lolo et Loulou**, le second : *Une dixième Muse*. Je tâcherai que vous voyiez cela. Je crois vous avoir dit qu'une dame (Mme de Saint-Phul) avait fait la musique de deux romances que je lui avais récitées. En voici les paroles, en attendant la gravure :

* Dans la collection complète de *La Psyché* on ne retrouve pas *Lolo* et *Loulou*.

A MON. AME*

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu;
Fuis en chantant vers le monde inconnu!

A dix-huit ans, je n'enviais pas, certes,
Le frais bandeau qui presse mes yeux morts.
Dans les grands bois, dans les campagnes vertes
Je me plongeais avec délice alors;
Alors les vents, le soleil et la pluie
Faisaient rêver mes yeux toujours ouverts;
Pleurs et sueurs depuis les ont couverts;
Je connais trop le monde!... et je m'ennuie!

Les pieds poudreux d'une route orageuse,
Nous chancelions sur le sable flottant;
Repose-toi, pauvre âme voyageuse;
Une oasis là-haut s'ouvre et t'attend.
Le ciel qui roule, étoilé, sans nuage,
Parmi des lis semble des flots d'azur:
Pour te baigner dans un lac frais et pur,
Jette en plongeant tes haillons au rivage!

Pars, sans pitié pour la chair fraternelle:
Chez les méchants lorsque je m'égarais,
Hier encor tu secouais ton aile
Dans ta prison vivante... et tu pleurais;

* Cette poésie diffère un peu de la pièce *A mon âme,* qui est dans *Le Myosotis.* Moreau avait retouché cette première version.

Oiseau captif, tu pleurais ton bocage;
Mais aujourd'hui, par la fièvre abattu,
Je vais mourir. Et tu gémis... Crains-tu
Le coup de vent qui brisera ta cage?

Lorsque, à seize ans, veuf d'une sainte amie,
Des voluptés j'ai senti le besoin,
De mes erreurs, toi, colombe endormie,
Tu n'as été complice ni témoin.
Ne trouvant pas la manne qu'elle implore,
Ma faim mordit la poussière (insensé!);
Mais toi, mon âme, à ton beau fiancé
Tu peux demain te dire vierge encore.

Tu veilleras sur ta sœur en ce monde
De l'autre monde où Dieu te tend les bras;
Quand des enfants à tête fraîche et blonde
Auprès des morts joûront, tu souriras:
Tu souriras lorsque sur ma poussière
Ils cueilleront les saints pavots tremblants;
Tu souriras lorsque avec mes os blancs
Ils abattront les noix du cimetière...

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu;
Fuis en chantant vers le monde inconnu!

« L'espace ne m'a permis que de vous en transcrire une; à une autre fois la seconde.

« H. Moreau. »

L'année 1836 est close. Nous voici ar-

rivés à la lettre qui, littérairement, est la plus intéressante de toute la correspondance. Moreau parle de son livre de poésies qui va être publié et de la façon dont il aurait voulu qu'on le publiât. « Ordonné par dates, dit-il, il formerait la biographie complète de l'auteur. » C'est ce que nous nous efforcerons de faire en rééditant *Le Myosotis*. Après une reconstitution aussi précise que possible de la vie de Moreau, à l'aide de toutes ces lettres retrouvées, de ces documents, de ces récits, on aura en outre la physionomie mobile et changeante, selon le temps et l'humeur, du poète raconté par ses vers. Cette préoccupation nous a fait reproduire le texte même du *Diogène* qui avait été modifié, mutilé, rendu méconnaissable dans la première édition du *Myosotis*.

A madame Guérard.

« *Paris, 7 janvier 1837.*

« En vérité, Madame, pour ne pas vous appeler *mon bon ange,* il faut que je me sou-

vienne combien cette expression est banale et partant insignifiante, et puis encore que tout remerciement en ce mois est suspect, aux yeux de tous, de flatterie et de mensonge. Mme Jeunet a déchiré le voile (très diaphane) derrière lequel se cachait la main pleine qu'il vous plaisait de me tendre. J'avais grand'peur d'abord, je l'avoue, que cette main furtive ne se trouvât un peu rude quand je parviendrais à la saisir pour la baiser. Jugez de ma joie à présent que j'ai reconnu la vôtre. La nouvelle que mes vers vont être enfin imprimés a mis en grande joie tous mes amis, et moi aussi par contre-coup. Ce sentiment chez eux est bien naturel ; il y a si longtemps qu'ils vont criant partout mon talent à des sourds, qu'ils ne sont pas fâchés de trouver à leur opinion un appui, quelque faible qu'il soit. Aussi, les voilà tous copiant, arrangeant mes papiers qu'ils connaissent beaucoup mieux que moi. Nous venons de trouver un titre : *Confessions poétiques*. Ce n'est pas le plus sonore ; mais c'est, à coup sûr, le plus juste en tête d'*un volume de poésies qui, ordonné par dates, formeraient la biographie complète de l'auteur*... Il y a longtemps que je n'ai vu Vaché ; lors de ma dernière visite, il était indisposé, mais légèrement, et je n'ai pas cru m'en devoir alarmer

le moins du monde. — Je me garderai bien de vous souhaiter bêtement la bonne année : j'aurais peur, en faisant comme tout le monde, de paraître aimer et penser comme tout le monde. Dieu sait (et vous aussi peut-être) que je pense bien autrement et que j'aime bien davantage ! Je vous envoie, Madame, tous mes respects, tous mes amours, toutes mes pensées : je compte que vous serez assez bonne pour ne pas tout prendre et pour en faire passer *un petit peu* à ma sœur en manière d'étrennes.

« *P.-S.* — J'ai l'intention, et tout le monde m'approuve ici, de dédier mon volume à M. Guérard, s'il y consent..., et malgré lui, au besoin...

« Voici mon adresse : à M. Loison, quai Bourbon, 19, île Saint-Louis (pour Moreau). Ce jeune homme est mon ami, mon intendant, mon trésorier (cette dernière fonction est une sinécure) ; il jouit d'une grande aisance et d'une excessive probité. Il m'a toujours témoigné l'affection la plus vive et la plus désintéressée. »

(A la même.)

« *Paris, mercredi 8 février 1837.*

« Madame,

« J'ai reçu, il y a aujourd'hui quinze jours, une lettre où vous m'annonciez un envoi d'argent. M. Guérard, qui en était porteur, n'a parlé de rien à Loison. Vaché a répondu aux réclamations de ce jeune homme, qu'il ignorait tout ce que cela voulait dire, et M. Guérard, qui devait, disait-il, repasser et me voir à Paris dans la huitaine, ne m'a pas encore donné de ses nouvelles; de plus, quand j'interroge Vaché, il me répond par des demi-mots. Certes, Madame, je n'ai rien à réclamer de vous, et pourtant je ne puis m'empêcher, en pareille circonstance, de solliciter de votre complaisance au moins un mot d'explication. Si vos intentions à mon égard sont changées ou modifiées, je ne comprends pas ce qui vous empêche de me le dire franchement. Si je n'ai à souffrir que d'un délai, vous auriez été bien bonne de m'en avertir d'avance. J'aurais donné sur-le-champ mon manuscrit à l'imprimerie, sauf à recourir, en cas de frais préliminaires, à la gé-

nérosité mille fois éprouvée de Loison. Quelle que soit votre réponse, Madame, elle me sera précieuse; car elle me tirera d'une incertitude fort pénible. J'espère que vous comprendrez bien ma position, et que vous me pardonnerez mes importunités.

« Je vous embrasse avec reconnaissance.

« H. MOREAU.

« *P.-S.* — J'ai attendu deux jours avant de jeter ma lettre à la poste, et j'ai bien fait. J'apprends, aujourd'hui *vendredi,* que M. Guérard est repassé hier à Paris, sans avoir le temps de me voir. Vaché, de plus, m'a donné des explications auxquelles j'avoue que j'ai peu de foi. »

A madame Jeunet.

« *Paris, 24 juillet 1837.*

« Chère sœur,

« Vous demandez si bien pardon du retard que vous avez mis à me répondre, que je n'ai pas le courage de vous en vouloir; et pourtant, je l'avoue, votre long silence m'avait beaucoup inquiété et affligé. Je croyais que vous n'aviez

pas reçu ma lettre, ou que vous ne m'aimiez plus. J'accueillais cette dernière supposition avec plus de douleur que de surprise. Je sens fort bien, ma sœur, que la persévérance de la fortune à me poursuivre (lisez : à me maltraiter) peut décourager l'affection la plus sincère et la plus dévouée. Il paraît que vous non plus, vous n'êtes pas heureuse : tous les vôtres sont malades, dites-vous. Vous étiez née, bonne Louise, pour remplir le rôle de consolatrice des affligés, et l'on dirait que le sort s'amuse à accumuler les douleurs autour de vous pour ne pas laisser vos nobles facultés oisives. Vous craignez pour le physique de votre enfant, pauvre mère ! Mais si son moral est beau, comme on le dit, vous êtes plus heureuse que Mme G..., quoique Alexandre promette un assez joli garçon... Il m'a semblé entrevoir ces jours-ci votre frère *Théodore* dans une rue de Paris : me serais-je trompé ? A propos, vous ignorez sans doute un fait assez piquant. J'ai rencontré et abordé, il y a quinze jours environ, Mme *Favier* sur le Pont Neuf. Elle m'a embrassé. A ses questions sur mes petites affaires, j'ai répondu que tout allait bien et elle m'a répondu très poliment que je ne serais jamais aussi heureux qu'elle le désire. J'ignore

jusqu'à quel point ce compliment est sincère. Quoi qu'il en soit, je pense comme vous, ma sœur : cette femme n'est pas une bonne femme. J'ai su depuis que M. Guérard était en même temps qu'elle à Paris. J'ai vivement regretté de ne pas l'avoir su plutôt, pour aller le voir et l'embrasser. Je ne savais pas que Vaché eût quitté la grande ville. Je l'aurais chargé, autrement, de donner de mes nouvelles à Mme Guérard. Mme Fouqueau de Pussy me boude un peu, parce que je ne travaille pas assez chez elle. — Mme Eugénie Foa, que j'ai eu le tort de vous indiquer d'une manière honorable, ne méritait pas du tout cette mention. Elle est juive et a le défaut dominant de sa race : de plus, quoiqu'elle écrive beaucoup, elle n'a pas l'ombre de talent. Après m'avoir invité à écrire des contes pour *Le Journal des enfants...*, elle en a retardé l'insertion tant qu'elle a pu, dans son intérêt personnel. Je déteste cette femme. Elle est pour moi la personnification de la sottise... Mme Emma Ferrand n'a pas beaucoup de talent non plus, mais elle n'écrit pas pour de l'argent, et puis, c'est une femme aussi honnête que bonne. Mme Foa, dont je vous parlais tout à l'heure, a fait tout ce qu'elle a pu pour être reçue chez elle, et n'y a pas réussi. Mme Fer-

rand, dont je ne vous ai pas encore fait le portrait, je crois, est une petite femme de quarante ans environ, spirituelle, vive et même étourdie. Elle a dû être naturellement fort gaie; mais elle a eu de grands malheurs; elle a perdu à la fois une assez belle fortune et deux enfants de cinq à six ans. Depuis ce temps, elle parle comme on soupire et ses yeux deviennent quelquefois hagards comme ceux d'une folle; elle a l'air de m'aimer beaucoup et je le lui rends bien. Pendant qu'elle était malade, je passais chez elle des journées entières à souffler son feu ou à lui lire quelque chose. Maintenant elle est guérie et partie. Elle a dû passer à Provins et saluer votre porte en passant. J'avais fait par elle la connaissance d'un certain M. *Busset,* dont je vous ai parlé. Ce monsieur s'est pris pour moi d'une amitié qui va jusqu'à l'engouement, et m'a rendu de grands services. C'est un homme du monde. Il doit avoir cinquante ans au plus, sa figure pleine de grâce et d'expression indique l'esprit et la bonté et ne ment pas. Il aime beaucoup les arts et surtout la musique, sur laquelle il vient de publier un ouvrage long et important. Malheureusement cet homme est d'une si grande sensibilité que la moindre émotion le rend malade. Il

apporte dans l'amitié les exigences, les soupçons et l'exaltation de l'amour. Il a perdu son fils unique... Il a annoncé hautement et à plusieurs reprises l'intention de me traiter *comme son fils*. J'ignore ce qu'il en adviendra. Il vient aussi de quitter Paris, et nous nous sommes brouillés; mais j'espère que Mme Ferrand nous réconciliera. Elle est habituée à ce rôle. Et pourtant, malgré de si vives protections, je ne suis pas heureux (tant s'en faut!). Il est des confidences que le caractère de mes relations avec ces personnes ne me permet pas de leur faire. Il faut qu'elles devinent, et elles ne devinent pas toujours.

« Vous avez été effrayée, dites-vous, de certaines paroles que renfermait ma dernière lettre. Et pourtant vous avez dû les regarder comme une plaisanterie, n'étant pas informée de ce qui me les inspirait... Voici, je vous le répète, quelle est ma position. Je suis convaincu par l'expérience que je ne suis bon à rien, sinon à écrire; mais je ne suis pas assez habile pour subvenir à tous mes besoins. Je me suis assigné six mois pour temps d'apprentissage, et pour vivre pendant ce temps, je me suis résigné à donner des leçons particulières à des enfants (ressource provisoire et précaire sur laquelle

on ne peut fonder son avenir). Le temps approche, et je n'ai pas encore fait beaucoup de progrès. Et puis, mes enfants, au rebours des hirondelles, se sont envolés loin de Paris à l'approche de l'été. — Je viens de vendre un volume de prose et de vers qui devait être composé à mon choix; pour composer ce recueil, d'où la politique devait être exclue, j'ai été obligé de prendre une à une mes pièces de vers les moins mauvaises et de les mutiler misérablement, ce qui, je l'avoue, m'a fait mal au cœur. Il y a déjà dix feuilles tirées, il y en aura seize. Je vous enverrai cet ouvrage; il vous est dédié : *Le Myosotis, Petits contes et petits vers à ma sœur*. C'est assez vous dire qu'il n'est plus temps de penser à faire imprimer mon volume de poésies. Les poésies sont maintenant en lambeaux. Si votre dessein (celui que vous me désignez vaguement) était d'intéresser quelqu'un à cette publication et d'en obtenir des avances, il vaudrait mieux employer les mêmes moyens pour intéresser cette personne à l'auteur. C'est toujours le manque du nécessaire qui a paralysé mes efforts en littérature. Pour gagner il faut avoir. Si j'étais un fils de famille au lieu d'être tout simplement H. Moreau, il y a longtemps, je crois,

que j'aurais de la réputation. Un monsieur que je n'ai vu qu'une seule fois, chez Mme Ferrand, et qui a joué un rôle politique sous la Restauration, M. de Villebois, vient de m'adresser une épître de quatre cents vers, où il me flatte beaucoup, ce qui enchante Mme Ferrand. Ces gens-là me laisseront mourir de faim ou de chagrin, après quoi ils diront : *C'est dommage,* et me feront une réputation pareille à celle de Gilbert. Ma sœur, ma bonne sœur, pardonnez-moi de vous entretenir si longuement de mes peines; le malheur rend un peu égoïste. Si vous étiez là, je ne pourrais m'empêcher de poser ma tête sur votre épaule et de pleurer comme un imbécile, et je fais comme si vous étiez là : seulement, au lieu de parler, j'écris.

« Adieu, ma bonne Louise, j'embrasse avec ardeur l'espérance de vous voir avant la fin de l'année; je crois que mon isolement est la source de tous mes maux; je crois que si j'étais avec vous, ma vie, qui me semble un désert, me paraîtrait un jardin enchanté; mais c'est un rêve!... Adieu, ma bonne petite sœur; adieu et au revoir. Ayez la bonté de me répondre sans tarder longtemps. Si je n'ai pas reçu de vos nouvelles avant huit ou dix jours, je croirai que ce qui est arrivé une fois arrive

encore, je croirai que ma lettre est tombée dans des mains étrangères.

« Voici mon adresse actuelle : Rue des Mathurins-Saint-Jacques, nº 11.

« Votre ami

« H. Moreau. »

La tristesse de Moreau augmente. Comme chez tous les malades, sa sensibilité s'exaspère. Il doute de tout le monde ; il renverse même l'idole numéro 3. Correcteur à l'imprimerie Béthune et Plon, il mène la sombre existence d'un homme que le sourire passager de la célébrité ne fait qu'attrister davantage. Voici ses trois dernières lettres :

(A la même.)

« *Paris, 11 février 1838.*

« Bonne sœur,

« Il y a déjà longtemps que j'aurais dû vous écrire, mais vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, de cette nouvelle négligence, accoutumée que vous êtes à me pardonner. Je ne suis pas,

d'ailleurs, tout à fait sans excuse : mes loisirs sont courts et rares. Je vais à mon bureau dès le matin à huit heures ; je n'en sors qu'à huit heures du soir, ou à six, quand je n'ai pas pris dans la journée les deux heures qu'on nous accorde pour dîner. Je rentre alors dans ma petite chambre nue, froide, sans meubles et sans feu, que l'on ne peut habiter que couché dans son lit ; ou bien je vais passer deux heures dans un café du quartier (ordinairement le café Voltaire), où je rencontre des jeunes gens la plupart fort spirituels, mais au cœur sec et à l'esprit moqueur, dont quelques-uns me craignent et sont mes ennemis, dont quelques autres m'estiment et se posent devant moi comme des protecteurs ; je n'ai pas d'amis, de véritables amis. Pourtant, je l'avoue, leur conversation piquante est un aimant pour moi. Et le moyen d'écrire une lettre, quand les paradoxes et les saillies bourdonnent à mes oreilles ! Ceci est difficile assurément, et pourtant, voilà ce que je tente aujourd'hui, car je trace ces lignes entre un poète et un journaliste sur un marbre taché de café. Vous m'avez fait plusieurs questions auxquelles je dois répondre : par où commencerai-je, ma sœur ? Votre sollicitude, je crois, va jusqu'à m'interroger sur

le menu de mon dîner : La soupe, un plat de viande, un plat de légumes..., voilà. C'est une bonne vieille femme qui me prépare le repas quotidien, au prix modeste de un franc par jour. Vous vous enquérez aussi d'un notaire ou ex-notaire dont je vous ai parlé; je n'ai plus rien de commun avec lui, et, si je ne me trompe, voici pourquoi : Ce monsieur, veuf et pas trop vieux encore, a jugé à propos de se donner une maîtresse (ce qui, je l'avoue, me scandalise médiocrement); par malheur, cette dame, avant d'atteindre au grade suprême du notariat, avait quelque temps rampé dans les plus basses régions; un mien ami, clerc de notaire, en sait quelque chose. Or, cette dame *a su* que je savais tout ce que sait le jeune basochien..., et voilà comment j'explique le refroidissement *dudit* (style de notaire) à mon égard. Quant à M. Busset et à Mme E. Ferrand, tout porte à croire qu'ils m'ont aussi planté là. M. Busset, parce que mes idées choquaient les siennes. Je sais qu'il dit de moi : « C'est un Jean-Jacques Rousseau manqué; » Mme E. Ferrand, je ne sais pas précisément pourquoi, mais je le soupçonne fort. Cette dame est esclave du respect humain, et ses amis, à qui sans doute je n'ai pas eu le bon-

heur de plaire, lui auront fait quelques plaisanteries à propos de moi... Vous comprenez de reste.

« L'engouement de Mme E. Ferrand pour moi m'avait toujours étonné, et un malheur prévu n'en est presque pas un.

« Il paraît que mon livre vous préoccupe beaucoup, car j'évitais de vous en parler, et toujours vous me ramenez sur ce sujet. Ce livre est mal fait, très mal fait, mauvais, très mauvais. Sa publication peut me faire le plus grand tort, et si elle a lieu, ce n'est pas ma faute. Ce n'est pas là du tout ce que je voulais imprimer autrefois, quand je comptais sur le crédit de Mme Guérard. Je vous expliquerai tout cela de vive voix, car j'espère bien en avoir l'occasion. L'ouvrage est en feuilles à l'imprimerie, l'éditeur est en voyage. Si vous le voulez, je vous enverrai quelques exemplaires en feuilles. Le produit de la vente (n'en vendissiez-vous que deux) couvrira les frais de brochage. Répondez-moi le plus tôt possible.

« Adieu, ma sœur, ma bonne sœur; je souhaite que ma lettre vous trouve à l'adresse que je lui donne. Peut-être est-il trop tard, peut-être n'êtes-vous plus ou n'êtes-vous pas encore à Troyes. J'ai peur. Vous allez me répondre

bien vite, n'est-ce pas? afin de me tirer d'inquiétude.

« Je vous aime et vous embrasse bien tendrement.

« H. MOREAU. »

(A la même.)

« Vous me trouvez sans doute bien coupable, chère sœur; il y a si longtemps que vous n'avez reçu de mes nouvelles; pardonnez-moi, et surtout ne prenez pas mon silence pour un signe d'oubli ou de froideur. Jamais vous ne m'avez été plus chère. Jamais je n'ai caressé votre image et évoqué mes souvenirs de bonheur avec plus d'amour, car jamais je n'eus plus d'occasions de sentir le vide que votre absence fait dans ma vie. *Je m'ennuie,* je m'ennuie! Or, en vous écrivant, il eût fallu mentir ou bien vous affliger en vous répétant cette éternelle complainte. Je suis accablé de honte et de chagrin pour des causes dont vous ignorez la moitié. Mes confidences seraient tout à fait déplacées, car il vous serait tout à fait impossible de porter remède au mal, et il me faudrait de vous mieux qu'un entretien par lettre,

pour me consoler. Cependant, je vous écris, je l'avoue, sous l'inspiration d'un moment de joie : je viens de voir Mme Guérard; elle a passé près d'une heure avec moi, dans mon exécrable chambre, devant laquelle elle passait pour aller voir son fils. Elle m'a promis de revenir aujourd'hui. Je l'attends.

« *Dimanche.*

« Ma lettre n'est pas encore partie. Je n'ai pas encore de nouvelles de M. Marcotte. Il vient de m'arriver, il y a eu jeudi dernier huit jours, ce que je pourrais appeler un grand bonheur, si j'avais encore un peu de jeunesse et de vigueur. Un journal grave *(Le National),* dont je ne connais aucun rédacteur, a parlé de moi et de mon talent avec enthousiasme, dans un feuilleton de neuf colonnes; ce qui, je l'avoue, m'a profondément étonné, d'abord parce que j'étais loin d'espérer de pareils applaudissements, et ensuite parce que je ne croyais pas ces gens-là capables d'une admiration sincère et d'un sentiment naïf quelconque. Si vous ne connaissez pas cet article, dites-le-moi : je vous l'enverrai.

« J'ai vu depuis ces messieurs, qui m'ont comblé d'éloges et de caresses. Je leur ai dit :

Vous me flattez, ils m'ont répondu en souriant : « Quel intérêt y aurions-nous ? » Ils m'ont même offert de l'argent, mais mon bon ange (qui malheureusement n'a pas toujours fait aussi bien son devoir) m'a inspiré le courage de refuser. Je savais bien que j'étais un vrai poète, comme ils le disent, mais je ne croyais pas l'avoir prouvé clairement jusqu'aujourd'hui.

« Partagez mon orgueil, ma bonne sainte. Décidément, vous ne vous êtes pas trompée. Vous n'avez pas aimé un misérable, un fou. Il va sans dire que je m'ennuie beaucoup moins. »

A monsieur Vallery-Radot.

« Paris, lundi 2 juillet 1838.

« Grand merci de votre sollicitude : je ne suis pas tout à fait mort. J'irai vous voir un dimanche matin. Bientôt.

« H. MOREAU. »

Au commencement de l'automne 1838, mon père, qui l'avait vainement attendu et soupçonnait quelque nouvelle phase

de détresse, se mit en campagne pour le retrouver. Voici ce dernier récit :

« Je savais qu'il avait repris son ancien métier, et travaillait dans une imprimerie aux environs du Luxembourg, chez MM. Béthune et Plon. J'allai le demander ; on me dit qu'il venait justement de sortir. Quelques minutes après, je le rencontrai dans la rue de Vaugirard ; j'eus de la peine à le reconnaître, tant il était changé. Sa démarche était celle d'un vieillard ; le dos courbé, la poitrine rentrée, maigre à faire pitié ; son regard était vague et presque égaré, le timbre même de sa voix avait subi une altération profonde.

« Son aspect me causa une impression si douloureuse que je ne pus la lui cacher. Je l'interrogeai avec anxiété sur sa santé.

— « Je ne suis pas malade, me répondit-il, mais je m'en vais.

— « Que voulez-vous dire? mon cher Moreau.

— « Ce que vous avez pensé vous-même en m'apercevant. Encore un poète

mourant! A vous, ajouta-t-il, en marquant d'un triste sourire l'allusion qu'il voulait faire, à vous de décider s'il est *plus mourant que poète* ou *plus poète que mourant*.

— « Comment! m'écriai-je, vous n'avez que vingt-huit ans, vous êtes né avec une bonne constitution, et, parce que vous êtes souffrant aujourd'hui...

— « Je ne souffre pas.

— « Qu'avez-vous donc, alors? Est-ce chagrin? est-ce besoin?

— « Ni l'un ni l'autre, je vous jure. Je n'ai aucun motif de chagrin à présent, et jamais je ne me suis trouvé si riche. Non seulement je gagne assez pour suffire à mon entretien; mais je puis payer quelques dettes; je commence à me liquider. Vous êtes inscrit sur mon grand-livre; cependant je vous avertis que votre nom n'arrive qu'au bout de ma liste, parce que je veux satisfaire d'abord mes créanciers besoigneux. Si je ne meurs pas trop vite, vous aurez votre tour. »

« Je le priai de ne pas se préoccuper de ma créance, et, comme nous étions devant le jardin du Luxembourg, je lui proposai d'entrer et de nous y asseoir.

— « Volontiers, me dit-il, car j'ai des jambes de roseau. »

« Nous nous dirigeâmes vers un banc, et, quoiqu'il n'eût pas marché vite, il était tout essoufflé quand nous y arrivâmes. Je voulais absolument savoir ce qui l'avait réduit à un état si déplorable. Voyant qu'il évitait de répondre à toute question directe sur ce sujet, je pris un autre tour; j'amenai la conversation sur son genre de vie, et je le fis causer sur les motifs qui l'avaient déterminé à reprendre son premier état.

— « Ce n'est pas, me dit-il, pour faire le petit Jean-Jacques; mais le métier d'homme de lettres, si lucratif pour quelques-uns, ne me rendait pas à moi de quoi manger du pain. Je ne cherche pas pour cela querelle à mes contemporains; je ne puis aujourd'hui me plaindre de personne que de moi-même. Je croyais autrefois que je serais sauvé quand je trouverais un éditeur. La fortune s'est plu à souffleter mon amour-propre. Des éditeurs, je n'ai plus besoin d'en chercher; on m'a fait une sorte de réputation. Je puis mettre des articles dans une Revue,

quand je voudrai, articles sur-le-champ et généreusement payés. Il y a des journaux tout prêts à insérer mes vers, qu'on trouve, ajouta-t-il avec un léger accent d'ironie, aussi bons que ceux de Berthaud. Vous n'appréciez peut-être pas suffisamment l'avantage dont je vous parle. Il faut que vous sachiez qu'il est de règle dans les journaux de refuser toute espèce de vers. Mais si, de loin en loin, pour des considérations toutes particulières, on en admet quelques douzaines, ces malheureuses lignes, qui ont la bizarrerie de s'affubler de rimes lorsque la mode en est passée, sont autant de surnuméraires qui n'ont rien à voir à la caisse. Par une double exception en ma faveur, non seulement on accepte mes vers, mais encore on les paie; ON LES PAIE COMME DE LA PROSE! Et ce sont les journaux démocratiques, ceux qui font la plus rude guerre aux privilèges, qui m'ont accordé ces deux-là. Eh bien! quoiqu'on me fasse la partie si belle, il m'est impossible de vivre du produit de ma plume. Soit en vers, soit en prose, j'écris avec une difficulté, avec une len-

teur désolante. Encore si j'étais sûr de pouvoir mettre au net une pauvre page tous les jours! Mais je resterai dix heures accoudé sur ma table, sans trouver une idée, un mot! J'y resterai huit jours, j'y resterai un mois; il suffit que j'aie la volonté d'écrire pour que rien ne me vienne à l'esprit, rien! Et cependant il faut que je mange; le boulanger se lasse de me faire crédit. L'inquiétude me ronge, mon impuissance m'exaspère. Je sens bien, comme André Chénier, qu'*il y a quelque chose là*, mais cela ne veut point sortir, ou ne veut sortir qu'à son heure. Je vois des gens qui, au fond, sont plus bêtes que moi, et qui écrivent des volumes comme un tisserand fait de la toile. C'est mauvais! Eh! sans doute,

Mais ils trouvent toujours, quoi qu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre et des sots pour les lire...

« Ils vivent largement d'un métier qu'ils ne savent point; heureux de ne point le savoir, ils sont comme des somnambules qui se promènent gaillardement sur un toit, où ils n'oseraient bouger s'ils étaient éveillés.

« Enfin, je me suis bien tâté, et j'ai acquis la conviction que si la nature a fait de moi, comme je le pense, un vrai poète, elle ne m'a donné aucune aptitude à l'industrie littéraire. Voilà pourquoi je suis revenu à la profession manuelle que je n'aurais pas dû quitter. Ouvrier par état et poète par fantaisie, telle est ma vraie vocation... Je n'ai plus besoin d'attendre une disposition d'esprit particulière pour gagner mon pain quotidien. Le travail que je fais me vaut quatre ou cinq francs par jour; c'est beaucoup plus qu'il ne m'en faut; et, si ma santé dépérit, ce n'est pas qu'il me manque rien de ce qui est nécessaire à l'existence matérielle. Vous voulez savoir le mal qui me tue : pourquoi vous le tairais-je? C'est l'ennui! le mal des gens heureux, dit-on, comme si l'on était heureux quand cette lèpre vous attaque l'âme! Ils en savaient plus long, nos peres, qui avaient fait du mot *ennui* un synonyme de douleur. Mais rien ne saurait vous donner l'idée d'un ennui tel que celui qui me dévore. Tant que je suis à ma besogne, cela va encore; mais quand ma journée est finie, quand, hors de l'atelier,

je me trouve dans ma chambre, seul, livré à moi-même, la nuit surtout... Ah! c'est intolérable! Aussi, depuis quelque temps, devinez ce que j'ai imaginé? A la chute du jour je prends de l'opium pour me faire dormir jusqu'à l'heure où je dois revenir à l'imprimerie. Je suis arrivé par tâtonnement à savoir juste la quantité qu'il me faut pour cela, et j'ai soin de l'augmenter un peu tous les jours pour contre-balancer l'effet de l'habitude. Le samedi soir je triple la dose pour escamoter le dimanche et ne me réveiller que le lundi matin.

— « Mais vous vous empoisonnez! m'écriai-je. Je ne suis plus étonné maintenant de l'altération de vos traits. Vous vous tuez. C'est un suicide un peu plus lent que celui que vous avez déjà tenté, mais d'un effet immanquable.

— « Je le sais bien, me répondit-il tranquillement.

— « Comment, vous le savez? N'aviez-vous donc pas renoncé à l'idée d'en finir avec la vie? Ne m'avez-vous pas avoué vous-même l'effet que produisit sur vous, envisagée de près, la mort que vous vou-

liez vous donner? L'expérience, les années, vos réflexions, vos souffrances ne vous ont-elles rien appris ou rappelé?... Qui donc a écrit, il n'y a pas encore si longtemps, après une visite à Saint-Étienne-du-Mont, ces beaux vers que j'ai retenus?

Je sentis (disiez-vous) *que je gardais encore*
Dans le fond de mon cœur, de moi-même ignoré,
Un peu de vieille foi, parfum évaporé...

— « Oui, *évaporé!* reprit-il en secouant tristement la tête.

— « En ce temps-là, du moins, si vous étiez de ceux qui doutent, vous n'étiez pas de ceux qui nient.

— « Je ne sais plus ce que je suis, me répondit-il; je sais que je n'ai plus ni force ni courage; je sais surtout que je m'ennuie, que je m'ennuie horriblement, répéta-t-il d'une voix désespérée. Je cherche à tuer le temps plutôt qu'à me tuer moi-même; mais si le moyen que j'emploie avance mes derniers moments, le beau malheur, je vous le demande!

— « Et vos amis? et celle que vous appelez votre sœur?

— « Mes amis, où sont-ils? Ah! Dieu me garde, s'écria-t-il, de révoquer en doute vos sentiments pour moi. Mais durant ces deux dernières années, je vous ai si bien fait perdre ma trace que ma mort ne sera dans nos relations qu'une lacune de plus. Quant à ma sœur, ma pauvre sœur, elle me pleurera mort avec moins d'amertume qu'elle ne m'a pleuré vivant. »

« Il garda pendant quelques instants un silence que je respectai. Puis il reprit :

— « Le mal est fait, maintenant, voyez-vous, et il est sans remède. Que mon régime actuel soit contraire à tous les principes de l'hygiène, je ne prétends pas le nier; mais quand j'en prendrais un autre aujourd'hui, je ne ressaisirais pas la vie; elle m'échappe, et franchement je ne la regrette point. Qu'est-elle au fond pour moi? un vrai marché de dupe. Il faut que je me donne beaucoup de peine, et pourquoi? pour soutenir une existence qui me pèse. N'est-ce pas absurde de me fatiguer pour vivre, quand je suis fatigué de vivre? »

« Je ne redirai pas tout ce que j'opposai à ces désolantes paroles, ni mes inutiles efforts pour le tirer d'un si profond découragement et l'amener à voir les choses de ce monde sous un jour plus vrai. Malade de cœur, malade d'esprit, malade de corps, Moreau, atteint partout, ne pouvait guérir. En lui disant adieu, j'eus un pressentiment funeste. Quelques semaines s'étaient à peine écoulées que je lus dans un journal qu'il venait de mourir à l'hôpital de la Charité. J'appris un peu plus tard, sans en être étonné, qu'il avait voulu mourir en chrétien. Au dernier moment, le *parfum* s'était fait sentir. »

C'était le 20 décembre 1838. Le voilà sur son lit de mort. Ses yeux « battus d'un si long vent » de misère sont fermés pour toujours. Ceux qui l'ont vu à ce moment ont dit que ses traits étaient empreints d'une profonde douceur. A peine était-il couché, immobile à jamais, que, comme il l'avait tristement prévu, éclatèrent les deux mots qui résument tout ce que peuvent renfermer les sympathies de ce monde : « C'est dommage. »

Le National publiait, le soir même, cet article nécrologique :

« Un grand poète vient de s'éteindre sur un grabat d'hôpital. M. Hégésippe Moreau, l'auteur du *Myosotis*, est mort ce matin à l'hospice de la Charité, à l'âge de vingt-huit ans, à la suite d'une longue maladie, fruit d'une longue misère. Hégésippe Moreau est, au moment où nous écrivons ces lignes, couché sur un lit d'amphithéâtre. Pauvre et modeste travailleur, il laisse pour tout bien quelques feuilles éparses, précieux héritage que l'amitié est allée soigneusement recueillir sous un chevet mortuaire. Nous invitons les amis d'Hégésippe Moreau, les jeunes gens des écoles, les ouvriers typographes dont il était le collègue, en un mot, tous les patriotes à qui sont consacrés la plupart de ses chants, à venir assister à ses modestes obsèques. Il est bien digne de funérailles populaires, l'humble et le simple génie dont le convoi sortira par une porte d'hôpital. On se réunira à la Charité, demain jeudi, à deux heures moins un quart. »

Il y eut foule. Au milieu d'étudiants et d'ouvriers, on se montrait Béranger*, Armand Marrast, Félix Pyat. La sortie du cercueil fut retardée près de deux heures; on avait voulu, avant la mise en bière, embaumer le poète. « Et cependant, malgré ce retard, dit un récit du temps, paru dans *Le Charivari*, tous ont accompagné

* *Lettre de Béranger à H. Moreau.* (Sans date.)

« J'ai reçu votre lettre avec beaucoup de plaisir. Vous le dirai-je? je craignais que le découragement ne vous eût saisi. Je vois que vous avez pris le bon parti, celui du travail. Continuez, que les désagréments et les obstacles ne triomphent pas de votre constance; un beau jour peut luire et vous serez à même d'en profiter si vous persévérez dans la route que vous venez de prendre. Vos travaux manuels ne vous absorbent pas entièrement, c'est encore un bonheur. La douce distraction des vers vous empêchera de contracter de mauvaises habitudes, plus nuisibles chez vous que les mauvais penchants. Vos trois chansons me paraissent très bien. Il y a de la pensée, de la poésie et même du métier dans tout cela : beaucoup de nos jeunes rimeurs dont la situation est heureuse et dont l'éducation a été soignée ne font pas toujours aussi bien, je vous l'assure. Il y a dans ces trois morceaux, tel couplet qui ne déparerait pas la plus belle œuvre.

« Il ne vous faut que méditer un peu plus votre idée avant de la rendre, et surtout ne jamais faire un vers avant de bien savoir où vous voulez aller. Je sais qu'on réussit en faisant d'une autre façon; mais vous ne vous trouverez pas mal de celle que je vous indique. Voilà bien des conseils : c'est un bien faible prix de la jolie chanson que vous m'avez consacrée, elle est charmante et pleine de délicatesse; croyez que j'en suis très reconnaissant, mais ne croyez pas qu'elle fût néces-

jusqu'au cimetière du Montparnasse le corps, qui a été déposé dans un caveau provisoire en attendant que les diligences nécessaires soient faites pour avoir la concession d'un terrain. M. Berthaud, qui fut longtemps le compagnon d'infortune et qui depuis a été l'un des parrains littéraires d'Hégésippe Moreau, a prononcé sur la fosse de son ami quelques phrases

saire pour ajouter à l'intérêt que je vous porte. Je voudrais seulement que vous y changeassiez un vers, celui-ci :

« *Les preux vendus au meurtrier boulet,*

et puis qu'au lieu de

« *Tes vils bourreaux serviront de trophées*

vous puissiez mettre : *Tes fers un jour serviront*, etc...

« Pardonnez-moi ces corrections pédantesques et croyez à tous les vœux que je fais pour votre bonheur.

« Votre dévoué,

« BÉRANGER. »

Un collectionneur, qui a donné cette lettre à la bibliothèque de Rouen, lettre que le bibliothécaire, M. Noël, a bien voulu copier pour nous, a fait suivre de cette note l'autographe usé et déchiré :

« Cette lettre, si remarquable par la sagesse des conseils qu'elle renferme, a été adressée au célèbre Hégésippe Moreau, qui y attachait tant de prix qu'il l'a constamment portée sur lui jusqu'à sa mort : ce qui l'a réduite au triste état dans lequel elle se trouve. »

touchantes qui ont excité une vive émotion. »

La nouvelle publication des œuvres de Moreau fut un prétexte à tirades violentes contre la société.

« Croyez-vous donc, écrivait Félix Pyat, qu'il faille absolument des épines, des clous, une lance et des bourreaux pour faire une victime? Croyez-vous qu'il faille exécuter un martyr pour qu'il en meure? L'oubli, voilà la pierre dont vous l'avez lapidé; l'indifférence, voilà la croix où vous l'avez attaché. Oui, j'ai le droit de le dire par-dessus les toits, et de vous accuser et de vous condamner. Vous avez tué cet homme... »

Dans une péroraison à grand orchestre littéraire, Félix Pyat jetait ces mots de combat :

« Cette mort du poète n'est-elle pas la protestation la plus flagrante, l'accusation la plus capitale contre une société qui en est coupable? N'est-ce pas un de ces faits

plus éloquents que tout discours, une preuve des plus concluantes, un témoignage des plus solennels, qu'il faut changer ce milieu où tout mérite est immolé au veau d'or? »

Quand on s'en prend à la société, il y a toujours quelqu'un qui demande la parole comme pour un fait personnel.

« Moreau, disait, en 1840, dans un article de la *Revue des Deux-Mondes*, M. Dessalles-Régis, Moreau ne sut point accepter la tâche humaine; il ne voulut pas se résigner à la lutte qui est le devoir de chacun ici-bas. Il préféra maudire les obstacles que de les vaincre. Drapé avec orgueil dans son indigent manteau, il se tint immobile, au lieu de marcher d'un pied résolu et les bras tendus au travail. »

Passe maintenant, petit livre de contes à une sœur, passe entre ces exagérations de toutes sortes, entre ces phrases de révolutionnaire flamboyant ou de bourgeois déclamateur; cherche ton vrai public, ennemi des opinions absolues, curieux

simplement de connaître la nature complexe d'un poète qui se débattit dans un milieu lugubre où tous ses efforts étaient paralysés, comme il le disait avec une poignante amertume. Jamais il n'y eut un plus grand contraste entre le talent d'un homme et la vie qui lui fut faite. C'est miracle qu'il ait eu la force d'écrire le peu qui reste. Mais si petite que soit la place que tient Hégésippe Moreau dans la littérature française, cette place ne lui sera pas enlevée.

R. VALLERY-RADOT.





CONTES A MA SŒUR



CONTES A MA SOEUR

*LE GUI DE CHÊNE**

N jour, la date précise m'échappe, mais c'était deux ans environ après la mort d'Hercule, il y avait grande foule et grand bruit à Delphes. Ce jour était le dernier des jeux pythiens, et, chose inouïe! les luttes et les courses expiraient sans spectateurs, les athlètes et les cochers triomphaient inconnus, et l'on dit même que

* Ce conte fut publié par *Le Journal des Demoiselles*, en janvier 1837, sous le titre de *Macaria* ou *les Héraclides*. *(Note de Fourtier.)*

le poète Simonide, qui chantait alors en plein vent la gloire de je ne sais quel cheval, n'eut, ou peu s'en faut, que son héros pour auditeur. Mais si l'arène était vide, en revanche la foule débordait du temple d'Apollon. Un mot, un mot magique avait suffi pour l'y précipiter : « Voici les Héraclides! » Et ce mouvement de tout un peuple soulevé par un nom, vous le comprendrez sans peine, ma sœur : il n'est pas une Française, je pense, qui n'eût sacrifié de grand cœur une loge au spectacle pour voir le fils de Napoléon (ce pâle jeune homme qui s'est laissé voir si peu de temps!). Eh bien! Hercule était le Napoléon de cette époque, et les Héraclides étaient ses fils. Un mois auparavant, Athènes les avait trouvés, à son réveil, détrônés, persécutés, sans asile, et embrassant sur la place publique l'autel de la *Miséricorde*. Leur plainte y avait remué tous les cœurs et toutes les épées, et la ville hospitalière, armée en leur faveur, les envoyait en ce moment, à la tête d'une théorie, interroger, suivant l'usage, l'oracle de Delphes sur l'issue de la guerre. Delphes, comme vous le savez sans doute, était une ville sainte et pleine de merveilles, mais tout le monde traversait alors ces merveilles avec indifférence, et je ferai comme tout le

monde. Je ne vous promènerai pas du Parnasse à l'Hippodrome et de l'Hippodrome au trépied, bien convaincu que vous avez fait depuis longtemps ce pèlerinage avec le *jeune Anacharsis,* cicerone plus habile que moi; et, d'ailleurs, je l'avouerai, j'ai hâte aussi de voir ces fameux Héraclides.

La Grèce entière, à leur aspect, n'éprouva qu'un sentiment, l'admiration; et ce sentiment éclata par une exclamation unanime et bruyante : — « Dieux immortels ! qu'ils sont grands et forts ! »

Un vieillard de haute taille, qu'à son bâton doré et à son bandeau de laine blanche on pouvait reconnaître pour un des vingt rois de la Grèce, se pencha vers l'oreille d'un prêtre d'Apollon qui traversait le temple, portant une cassolette de parfums.

« J'ai connu beaucoup Hercule et Déjanire, dit-il, et ne leur savais que trois fils. Quelle est donc cette vierge voilée, assise au même banc que les Héraclides ?

— Vous ne vous trompez pas, mon père : Hercule n'eut que trois enfants de Déjanire; mais sa dernière épouse, Iole...

— C'est juste! interrompit le vieillard, se frappant le front du doigt en signe de réminis-

cence : Philoctète m'a vingt fois raconté ces détails, mais... deux siècles, en tombant sur une tête, y peuvent bien ébranler la mémoire... Oui, je me rappelle parfaitement, à cette heure, qu'une fille est née de ce mariage...

— Une fille et un garçon, mon père, » prononça une voix douce derrière le vieux roi.

Il tourna la tête et vit un adolescent pâle et frêle qui portait le costume de l'Argolide.

« Une fille et un garçon, répéta l'interrupteur en rougissant : Ixus et Macaria. »

Et le vieillard sourit :

« Voyez, dit-il au prêtre; on admire ma science à Pylos, et voilà maintenant qu'Argos m'envoie ses écoliers pour m'instruire.

« Qui vous a si bien appris, et comment vous appelez-vous, mon bel enfant ? »

Mais l'adolescent, sans répondre, glissa sous une caresse de Nestor, car c'était lui, et se perdit dans la foule.

La même louange y bourdonnait, sans variantes : « Dieux ! qu'ils sont grands et forts ! »

En France, ce compliment vous paraît sans doute bien étrange et presque ironique; mais songez que vous êtes ici dans un pays que les caprices du terrain et de l'ambition découpaient en vingt petits États, dont les roitelets fiers et

hargneux étaient serrés les uns contre les autres et se coudoyaient en grondant, et où l'usage, commun à toute l'antiquité, de combattre homme à homme et corps à corps, faisait de la force physique la seule puissance, je dirai presque la seule vertu. On augurait alors du mérite d'après les poings et les épaules, comme on le cherche à présent sur le front et dans les yeux. Enfin, et c'est tout dire, Hercule, la personnification de la force, Hercule était dieu !

La pythie tardait bien à paraître, et l'on n'entendait pourtant aucun murmure d'impatience. La curiosité publique avait sa pâture. Hyllus, l'aîné des Héraclides, attirait surtout les regards. C'était un guerrier gigantesque, aux bras musculeux et nus, à la grosse face insouciante, et qui, une peau de lion sur les épaules, une massue à la main, affectait les poses paternelles : on eût dit Hercule lui-même, Hercule à vingt ans. Anténor, le puîné d'Hyllus, avait les traits plus fins et la taille plus élancée. Il se drapait avec complaisance dans sa divinité toute neuve, souriait aux jeunes Grecques, et, les narines gonflées, humait avec délices les parfums de l'admiration. En un mot, le divin Anténor était ce que nous autres mortels nous appelons vulgairement un

fat. Quant à leur frère Égyste, il n'avait rien, sauf la force et la bravoure, de commun avec ses aînés. C'était, à cette époque et dans ce pays, un anachronisme vivant. Chose étrange! il avait les cheveux blonds, et sa figure exprimait la mélancolie, sentiment tout moderne et tout chrétien. Il revenait des combats les plus terribles, doux et timide à la maison : on eût dit, sous le soleil de l'Attique, un de ces blonds guerriers du Nord qui terrassaient des géants et des monstres, puis courbaient la tête sans murmurer sous la baguette d'une petite fée. Il semblait, en regrettant Argos, pleurer quelque chose de mieux qu'un trône. Où donc s'envolaient ses soupirs? au foyer d'un ami? au tombeau d'une mère? Nul ne le sait, car il n'a jamais dit son secret à personne, pas même à sa jeune sœur Macaria, la confidente pourtant des douleurs de toute la famille! A côté de lui, Macaria priait. Pardonnez-moi, ma sœur, d'avoir si longtemps oublié la vierge pour les héros. N'est-ce pas sa faute? Voyez! cachée à l'ombre de ses frères, elle fait tout pour qu'on l'oublie : elle n'a pas encore levé son voile, et ses traits vous sont inconnus; mais vous l'aimez d'avance, n'est-ce pas? car vous savez déjà qu'elle est pieuse et modeste.

On annonce enfin la pythie : toute brisée encore de ses dernières convulsions prophétiques, elle se traîne lentement jusqu'au trépied, appuyée sur deux prêtres d'Apollon. Voilà tout à coup qu'au fond du sanctuaire une porte s'ouvre à deux battants, et qu'une bouffée de vent s'en précipite, large et sonore, balayant la fumée des sacrifices et secouant sur l'assemblée cet avis sacramentel prononcé d'une voix tonnante : *Le dieu! voici le dieu!* Déjà la prophétesse dans la douleur s'agite sur le trépied, et l'on écoute. Ce furent d'abord des sanglots, puis des syllabes plaintives, des mots insaisissables. Enfin le Dieu parla :

Minerve combattra !... Sur son casque divin
Le hibou dit : J'ai soif, *et se débat en vain...*
Minerve appelle la Victoire...
La Victoire est sa sœur, et ne la fuit jamais...
Je l'entends : elle arrive à grand bruit d'ailes..., mais.
Le hibou dit : J'ai soif, *et veut du sang à boire.*
Argos attend ses rois pour les déifier :
Tremble, Argos ! le hibou, dans son vol homicide,
Tourne, et cherche un front pur qu'il faut sacrifier,
Tourne, tourne et s'abat..., Dieux ! sur un fils d'Alcide !

A cette époque si fatale pour les Héraclides, il n'y eut dans le temple que trois hommes qui ne frémirent pas : les Héraclides.

« Désigne la victime par son nom, » cria Hyllus à la pythie.

Mais elle haletait, presque mourante, sur les marches du trépied.

« Le dieu a été bien terrible, et une seconde épreuve la tuerait, dit solennellement le chef des prêtres : qu'un des Héraclides se dévoue.

— Je me dévoue, cria dans la foule une douce voix, la même qui tout à l'heure avait parlé derrière Nestor.

— Qui es-tu, et comment te nommes-tu ? dit le prêtre d'un ton sévère.

— Je suis un fils d'Hercule, et je m'appelle Ixus. »

Un bourdonnement de surprise accueillit cette réponse.

« S'il dit vrai, il est bien nommé, » murmura une voix railleuse.

Vous saurez, ma sœur, qu'Ixus est, ou peu s'en faut, un mot grec qui signifie *le gui.* Les parents de l'enfant, à sa naissance, lui avaient sans doute jeté ce nom dans leur dédain, et, en effet, cette débile créature, entée sur une aussi forte race, ressemblait beaucoup à la petite plante parasite qui frissonne au vent sur les grands chênes.

« Nous t'avions défendu de nous suivre à

Delphes, » dit Anténor, qui s'avança menaçant vers Ixus.

Mais la fille d'Hercule, immobile dans l'ombre jusqu'alors, s'élança entre les deux frères, saisit la main du plus jeune, et l'entraîna hors du temple, sourde à la voix d'Hyllus qui la rappelait, sourde à l'admiration qui murmurait sur son passage, car dans la rapidité de sa marche son voile s'était soulevé de lui-même, et Macaria était belle ! belle de beauté et de grâce, et belle surtout en ce moment de cette pitié dans les yeux et dans la voix, qui embellirait la laideur même.

De retour à Athènes, où le même char ramena toute la famille, les trois guerriers décidèrent qu'ils tireraient au sort, le lendemain, dans le temple de Minerve, pour savoir lequel d'entre eux devait mourir. Mais quand le pauvre Ixus arriva, tout joyeux et tout fier, pour glisser son nom dans l'urne avec ses frères, ils le repoussèrent, pensant que ce serait insulter les dieux que de présenter ainsi au Destin, souvent moqueur, l'occasion de leur jeter cette offrande maigre et dérisoire. Quant à Macaria, ils ne souffrirent pas non plus, mais pour une raison différente, qu'elle courût avec

eux une chance de mort. Elle était fiancée à Lycus, un des chefs influents d'Athènes (d'Athènes qui s'armait pour eux), et, soit politique, soit reconnaissance, ils exigèrent que les préparatifs du service n'interrompissent en rien ceux des noces. Aussi Macaria trouva-t-elle au retour sa chambre toute parfumée des présents de Lycus. Mais dans un pareil moment, ses pensées, qui d'avance portaient le deuil d'un frère, n'étaient pas des pensées d'hymen ; et pourtant la guirlande nuptiale était composée de si beaux lis que, d'une main distraite et presque involontairement, Macaria la posa sur son front. Elle entendit, en ce moment, un soupir mal étouffé derrière elle et se retourna... C'était Ixus, Ixus son frère, et dont elle était la mère autant que la sœur; Ixus, qu'elle enlaçait de ses soins parce qu'il était souffrant et dédaigné; Ixus, qui ne pouvait faire un pas dans la maison sans trouver Macaria pour lui sourire, et à qui la maison allait sembler bien vide et bien grande lorsque Macaria ne l'emplirait plus. Il regardait les fleurs symboliques avec des yeux brillants de larmes, et sa figure alors exprimait une telle douleur que sa sœur, habituée pourtant depuis douze ans à le voir souffrir, en fut épouvantée.

« Oh ! pauvre enfant ! dit-elle, pardonne-moi !

— Te pardonner, Macaria ! quoi donc ? tous les bonheurs que tu me fais ?

— Ne me remercie plus de mes soins pour toi : c'est une dette, c'est une expiation... »

Les regards ébahis de l'enfant sollicitaient le mot de cette énigme.

« Écoute, dit-elle, il y a quatre ans (tu en avais huit alors, et moi quatorze), il s'est passé dans notre famille des choses merveilleuses et fatales que mon père et mes frères ont toujours ignorées.

« Tu te souviens de cette cabane qu'ils bâtirent au bord de la mer, pour se dérober à de nombreux et puissants persécuteurs ? Un soir, mon père et mes frères étaient à la chasse ; las d'avoir couru depuis le matin par les bois, tu venais de t'endormir d'un profond sommeil, bercé par le bruit monotone de la pluie sur la cabane ; la nuit était tombée depuis longtemps, et mon père et mes frères ne rentraient pas encore. Enfin j'entendis heurter à la porte, et j'ouvris, croyant leur ouvrir. C'était un voyageur qui sollicitait, pour un instant, un abri et un foyer. Il entra. Assise à ton chevet, pendant qu'il faisait sécher ses habits devant l'âtre, je

vis avec surprise une douce et vague lumière courir sur ses cheveux blonds. J'attribuai cela d'abord au reflet du foyer; mais le foyer s'éteignit, et le front du voyageur resta lumineux. Alors je reconnus Apollon; Apollon qui, chassé de l'Olympe, courait déguisé par le monde, mais qui n'avait pu parvenir à éteindre tout à fait son auréole.

— « Grand Dieu, m'écriai-je en joignant les mains, que voulez-vous de moi?

— « Rien, me répondit-il, rien qu'un abri; mais le temps va se faire beau et je pars : reçois ce baiser d'adieu. »

« Alors je m'avançai tremblante au-devant de mon oncle, et le conduisant par la main vers la couche où tu dormais encore :

— « Caressez plutôt ce pauvre enfant, lui dis-je, car aucun dieu ne le caresse; touchez ses joues pâles pour qu'elles refleurissent, et soufflez sur ses lèvres pour qu'elles chantent. »

« Le dieu sourit à ma prière; il se pencha sur toi et souffla sur ta bouche; mais cette haleine ardente, glissant jusqu'à ton cœur, l'emplit et le gonfla... Et voilà pourquoi ce cœur brûle et palpite toujours; voilà pourquoi tu languis et tu meurs, pauvre enfant... Et maintenant que tu sais tout, dis, me pardonnes-tu? »

Ixus l'embrassa : c'était répondre.

« Eh bien ! prouve-le-moi donc en suivant mes conseils. Imprudent ! par quel heureux prodige n'es-tu pas mort de faim et de soif sur le long chemin d'Athènes à Delphes ?

— Oh ! dit Ixus, j'avais fait, dès le matin, ma chanson de voyage. Quand je voyais sur une maison la fumée d'un banquet, je frappais à la porte en chantant et l'on m'ouvrait toujours.

— Chanson merveilleuse ! dit Macaria en souriant ; il faut me l'apprendre, Ixus, pour que je la chante aussi, moi, quand j'irai à Delphes ou à Olympie. »

Ixus, par une coquette modestie, commune, à ce qu'il paraît, aux faiseurs de chansons de toutes les époques, se fit prier quelque temps, puis céda.

CHANSON D'IXUS

I

Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

Un jour, il y a douze ans, un pygmée tomba

de la peau de lion d'Hercule : ce pygmée, c'était moi. Mon père ne m'aimait pas, parce que j'étais faible et petit ; et lorsque, enfant, je me heurtais à ses genoux, j'entendais sur ma tête une voix gronder comme l'orage. Mes frères me battent quand je les appelle tout haut mes frères, et pourtant je veux vivre, car j'ai une sœur, une sœur qui m'aime... Elle est si bonne, Macaria !

Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

II

Mes frères m'ont dit un jour : « Sois bon à quelque chose ; apprends à élever des statues et des autels, car nous serons dieux peut-être. » Et j'essayai d'obéir à mes frères ; mais le ciseau et le marteau étaient bien lourds ! Et puis des visions étranges passaient, passaient sans cesse entre moi et le bloc de Paros ; et mon doigt distrait écrivait sur la poussière un nom, toujours le même, le doux nom de Macaria.

Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

III

Alors mes frères m'ont dit : « Nous avons pour hôte au palais un blanc vieillard de la Chaldée, qui sait lire dans le ciel les choses à venir : écoute ses leçons, et dis-nous si tu vois dans les nues venir des trésors ou des victoires. » Et j'ai écouté le vieillard, j'ai passé de longues nuits sereines à regarder le ciel ; mais je n'ai vu ni victoires ni trésors, je n'ai vu que des étoiles humides et brillantes qui me regardaient avec amour... comme les yeux de Macaria.

Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

IV

Alors mes frères m'ont dit : « Prends un arc et des flèches, et va chasser dans les bois. » Et j'ai couru par les bois avec un arc et des flèches ! mais j'oubliai bientôt la chasse et mes frères. Pendant que j'écoutais chanter les vents et les rossignols, une biche mangea mon pain dans ma robe ; et un petit oiseau, fatigué d'un long vol, vint s'endormir dans mon carquois. Je l'ai porté à Macaria.

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

V

Alors mes frères m'ont dit : « Tu n'es bon à rien, » et m'ont battu; mais je n'ai pas pleuré, parce que je pensais à ma sœur. Et demain, on me prendra ma sœur, et demain, quand Macaria, assise au banquet nuptial, dira : « Quelle est donc cette fumée bleue qui monte là-bas derrière ce bois de lauriers? — Oh! ce n'est rien, diront les convives.

« C'est le bûcher d'Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent a fait mourir. »

« Non, tu vivras! s'écria la jeune fille attendrie. Je t'abriterai si bien dans mon cœur que toutes les tempêtes passeront sans que le moindre souffle t'en arrive. Lycus est heureux et fêté, lui, et les vierges d'Athènes sont nombreuses. A toi, seul et souffrant, toutes mes heures et tous mes amours! Pauvre gui de chêne! tu pareras mon sein mieux que le bouquet des mariées. Tiens, mon frère, tiens, mon poète, voilà le prix de ta chanson. » Et arrachant de ses cheveux la guirlande nuptiale, elle

la jeta, trempée de larmes, aux pieds d'Ixus. Ixus voulut répondre; mais, foudroyé d'émotions imprévues, le pauvre enfant eut à peine la force d'une exclamation. « Oh! » fit-il; et portant la main à son cœur, il tomba. La fièvre l'agita toute la nuit, et toute la nuit Macaria veilla et pleura près de la couche de son frère.

C'était le lendemain que les trois Héraclides devaient aller au temple interroger sur le choix de la victime. Ils se présentèrent à l'autel comme au combat : intrépides et insouciants. Après les cérémonies d'usage, répétition à peu près exacte de ce que nous avons vu à Delphes, un prêtre de Minerve ballotta les noms dans l'urne. Un enfant s'approcha, les yeux couverts d'un bandeau. Sa main effleurait déjà les bords du vase sacré pour en sortir bientôt avec un arrêt de mort..., quand tout à coup une voix de femme retentit au seuil du temple.

« Arrêtez! voici la victime. »

C'était Macaria qui s'avançait lentement vers l'autel; Macaria, pâle et parée, et balançant sur son beau front les bandelettes funèbres. Égyste s'élança vers elle :

« Vous ici, ma sœur! vous m'aviez promis de rester près d'Ixus!

— Ixus! dit-elle en étouffant un sanglot, Ixus est mort!... et maintenant rien ne m'empêche de mourir pour vous. »

Et elle poursuivit sa marche lente vers l'autel.

La foule applaudit, les Héraclides se résignèrent. A cette époque, où l'on croyait voir la main des dieux derrière toutes les choses extraordinaires, on attribua naturellement à une inspiration un dévouement si sublime. Aussi Macaria s'agenouilla-t-elle sans obstacle devant l'autel. Elle arrêta d'un geste le fer impatient du sacrificateur, pour jeter son dernier sourire à ses frères; puis ferma les yeux, entr'ouvrit le voile qui couvrait son sein...

Et deux minutes après son corps palpitait sur l'autel.

On ne fit qu'un bûcher pour Ixus et Macaria. Et alors, par un prodige ou une illusion qui se répéta plus tard au supplice de notre Jeanne d'Arc, on vit ou l'on crut voir quelque chose qui s'élança des flammes vers la nue, avec un doux bruit d'ailes.

Ce qui contribua sans doute à propager cette tradition touchante, c'est qu'après la victoire des Héraclides, victoire payée trop cher pour que les dieux la leur fissent longtemps attendre,

les habitants de Mycènes, après avoir inauguré en triomphe la statue d'Hercule au bord des mers, y surprirent un jour deux alcyons dans la peau du lion de Némée.

Et voilà comment passèrent un jour, à travers un siècle antique, les deux plus belles choses de ce monde et de tous les siècles : La Poésie et la Vertu !





LA SOURIS BLANCHE *

Il y avait une fois, ma sœur, un vilain roi de France, nommé Louis XI, et un gentil dauphin, qu'on appelait Charlot, en attendant qu'il s'appelât Charles VIII. D'ordinaire, le vieux roi, superstitieux et malade, régnait, tremblait et souffrait, invisible, à l'ombre des épaisses murailles de son château du Plessis-lez-Tours. Mais, vers le milieu de l'année 1483, il venait de se traîner en pèlerinage à Notre-Dame de Cléry, soutenu par Tristan l'Hermite, son

* Ce conte fut publié par *Le Journal des Demoiselles*, en janvier 1837. *(Note de Fourtier.)*

bourreau, Coictier, son médecin, et François de Paule, son confesseur; car il avait grand'peur, le vieux tyran, des hommes, de la mort et de Dieu. Un souvenir de sang, entre mille, celui de la mort de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, tourmentait son agonie. Ce grand vassal avait jadis payé de sa tête une tentative de rébellion contre son suzerain. Jusque-là c'était justice; mais le cruel vainqueur avait forcé les trois jeunes enfants du condamné d'assister au supplice de leur père, et depuis longtemps il se repentait devant Dieu de ce luxe de vengeance; il se repentait, dis-je, et pourtant il ne s'amendait pas. Par une inconséquence étrange, mais commune à bien des méchants, le remords chez lui n'éveillait pas la pitié, et, dans le moment même où il plaçait en tremblant sa Madone entre lui et le fantôme de Nemours, un des fils innocents du feu duc languissait et mourait dans un cachot du Plessis-lez-Tours.

C'était une demeure terrible et mystérieuse que ce château : ses vestibules noirs de prêtres, ses cours étincelantes de soldats, ses chapelles toujours ardentes, ses ponts-levis toujours en émoi, lui donnaient le double aspect d'une citadelle et d'un couvent. On parlait bas et l'on

marchait sur la pointe du pied dans ces grandes salles, comme dans un cimetière. Et, en effet, des captifs, par centaines, gémissaient ensevelis dans les souterrains, ceux-ci pour avoir parlé du roi, ceux-là pour avoir parlé du peuple, les autres enfin, et c'était le plus grand nombre, pour rien. Chaque dalle du château pouvait être regardée comme la pierre funèbre d'un vivant; et c'était là que grandissait, oisif avec un esprit aventureux, seul avec une âme ardente, le dauphin Charles, alors dans sa douzième année. Pauvre fils de roi! il cherchait en vain où reposer ses yeux des horreurs qui l'entouraient. Une forêt verte et fraîche ondoyait au pied du château; mais les chênes y balançaient moins de glands que de pendus. La Loire serpentait vive et joyeuse à l'horizon; mais chaque nuit la justice du roi troublait et ensanglantait son cours. Aussi, quand il avait longtemps ébréché son épée vierge aux murailles, longtemps épelé les majuscules rouges et bleues du *Rosier des guerres* ou du *Saint Évangile,* l'enfant rêveur, accoudé à sa fenêtre, passait le temps à regarder le beau ciel de Touraine et à chercher dans les formes changeantes de la nue des armées et des batailles.

Un jour pourtant ses gestes et sa physio-

nomie trahissaient un ennui plus vif et de moins vagues préoccupations. L'*Angelus* de midi tintait déjà, et son repas du matin, composé, sur sa demande, de pâtisseries légères et de sucreries, l'agaçait vainement de ses parfums et restait intact sur une table que le jeune prince frappait du poing avec impatience. Il se levait par intervalles, béant, haletant d'espérance et d'inquiétude, l'oreille au guet, et répétant : « Blanchette, Blanchette, viens donc! le déjeuner fond au soleil, et, si tu tardes encore, les mouches vont manger ta part! » Et, comme l'oublieux convive ne répondait pas à l'appel, le pauvre amphitryon recommençait à se désoler et à trépigner de plus belle. Tout à coup un léger bruit dans la tapisserie le fit tressaillir; il tourna la tête, poussa un cri et retomba sur son fauteuil, ivre de joie, et murmurant avec un soupir : « Enfin! »

Vous vous imaginez sans doute, ma sœur, que cette Blanchette tant désirée était quelque noble dame, sœur ou cousine du jeune prince; détrompez-vous : Blanchette était tout simplement une petite souris blanche, comme son nom l'indique; si vive qu'on eût dit, à la voir trotter, un rayon de soleil qui glisse; et si gentille qu'elle eût trouvé grâce en temps de guerre

devant Grippeminaud, Rodilard et Raminagrobis, soudards peu délicats, comme vous savez. Charles caressa la jolie visiteuse, il la contempla longtemps avec délices pendant qu'elle grignotait un biscuit dans sa main ; puis, se souvenant qu'il devait à sa dignité de gronder un peu :

« Ah çà, mademoiselle, dit-il d'un ton plaisamment grave, m'apprendrez-vous enfin ce que je dois penser d'une pareille conduite? Comment! on vous traite ici comme une duchesse; j'ai défendu ma porte à Olivier-le-Daim, dont la physionomie et l'allure de chat vous effarouchent; Bec-d'Or, mon beau faucon, en est mort de jalousie; et tous les soirs vous me quittez, ingrate, pour courir les champs comme une souris sans aveu! Et où allez-vous de la sorte, sans souci de vos dangers et de mes inquiétudes? Où allez-vous? répondez! je veux le savoir, je le veux! »

L'interrogatoire était pressant, et pourtant, comme vous le pensez bien, la pauvre Blanchette n'y répondit pas; mais, fixant d'un air triste ses petits yeux intelligents sur ceux de l'enfant grondeur, elle chiffonna les pages d'un évangile entr'ouvert sur la table, et arrêta ses pattes roses sur ces paroles : *Visiter les prisonniers*. Charles demeura surpris et confus, comme

il advient aux présomptueux qui reçoivent une leçon à l'instant même où ils croyaient en donner une ; car plus d'une fois il avait entendu raconter des choses étranges sur les habitants souterrains du Plessis-lez-Tours, et plus d'une fois il avait médité un pieux pèlerinage à la prison de ce jeune d'Armagnac dont l'âge et la naissance excitaient plus particulièrement sa curiosité et sa sympathie ; mais la terreur que lui inspirait son père l'avait retenu jusqu'alors, et maintenant il se reprochait sa prudence comme un crime. Dès le soir même il résolut de l'expier.

Quelques minutes après le couvre-feu, il s'esquiva de sa tourelle, suivi d'un jeune valet chargé d'une corbeille qui renfermait du pain, du vin et des fruits, et descendit dans une des cours intérieures du château. Une compagnie de la garde écossaise y rôdait au clair de lune le long des murailles. « *Qui vive ?* cria une voix rauque et menaçante. — Charles, dauphin. — On ne passe pas ! » Mais Charles s'approcha de l'officier de ronde et lui souffla deux mots à l'oreille. « S'il en est ainsi, allez, monseigneur ! dit alors le soldat, visiblement déconcerté, allez ! et que Dieu vous protège ; car si vous êtes découvert, je suis perdu. »

Notre héros employa, pour éveiller le gardien des prisons et lever ses scrupules, le même moyen avec le même succès. Peut-être, ma sœur, êtes-vous curieuse de connaître les magiques paroles qui, dans la bouche d'un enfant, faisaient baisser les épées et tomber les verrous; les voici : *Le roi est bien malade.* Charles avait foi dans cette formule dont il avait souvent éprouvé la toute-puissance : car elle rappelait aux gens du vieux Louis XI, soldats, courtisans, geôliers ou valets, qu'une bouderie d'enfant pouvait se changer tout à coup en une bonne et solide rancune de roi.

Le dauphin et le page, sous la conduite du geôlier, s'aventurèrent, non sans quelque hésitation, sous une voûte humide et sombre, et le long d'un escalier en spirale dont chaque marche gluante les menaçait d'un faux pas. Tous trois marchaient à la lueur précaire d'une torche de résine, tantôt battue par l'aile aveugle des chauves-souris, tantôt agonisant sous les gouttes d'eau que suait la voûte. Enfin un bruit vague d'abord, mais plus distinct de pas en pas, un bruit de plaintes et de soupirs leur annonça le terme du voyage. Le guide s'éloigna, et Charles recula d'horreur devant le spectacle qu'il avait sous les yeux. Figurez-vous, ma

sœur, une cage de fer scellée dans le mur, basse, étroite, où chaque mouvement devait être une douleur, où le sommeil devait être un cauchemar, et dans laquelle gémissait et se tordait un enfant! Je dis *enfant,* quoique le duc de Nemours, l'hôte de cette affreuse demeure, atteignît bientôt sa dix-septième année; mais, à le voir si grêle et si pâle, on lui eût supposé douze ans au plus. A peine dans l'adolescence, il avait tant souffert qu'il émerveillait ses bourreaux par sa tenace longévité, et que le geôlier, dont il recevait la cruche d'eau et le pain noir quotidien, hésitait chaque jour sur le seuil du cachot, se demandant s'il ne vaudrait pas mieux envoyer à sa place le fossoyeur.

Le dauphin, pour aborder le prisonnier, chercha de douces paroles et ne trouva que des larmes. Nemours comprit ce muet salut et y répondit par un sourire de reconnaissance; puis tous deux causèrent à travers les barreaux. Quand l'un déclina timidement sa qualité de fils de Louis XI, l'autre ne put se défendre d'un mouvement de surprise et d'effroi; mais cette fâcheuse impression ne tint pas longtemps contre la parole et la figure si franches du dauphin. Étranger depuis dix ans aux choses de ce monde, le reclus fit d'abord à son noble visiteur de

naïves questions qui rappelaient celles des anachorètes demandant aux rares voyageurs dans le désert : *Bâtit-on encore des villes ? célèbre-t-on encore des mariages ?* lorsqu'une circonstance imprévue donna un tour nouveau et plus piquant à la conversation. Un tiers vint se jeter étourdiment entre nos vieux amis d'une heure, et ce personnage malappris, j'ai honte de l'avouer, ma sœur, n'était autre que la commensale du dauphin, la rivale de Bec-d'Or, Blanchette, puisqu'il faut l'appeler par son nom ; passant au travers des grilles à la faveur de sa petite taille, elle escaladait les jambes et les bras enchaînés de Nemours, et prodiguait au prisonnier des caresses toutes semblables, sinon plus vives, à celles que le prince avait obtenues le jour même : « Tiens ! vous connaissez Blanchette ! dit Charles surpris et piqué. — Si je la connais ! répondit Nemours ; depuis dix ans c'est ma souris à moi, c'est mon amie, c'est ma sœur. — L'ingrate ! ce matin encore elle partageait au château les biscuits de mon déjeuner. — Depuis dix ans, monseigneur, elle vient dans mon cachot partager mon pain noir. — Jour de Dieu ! murmura le jeune prince... » Mais sa colère enfantine s'évanouit devant un sourire malicieux de Nemours. « Je crois, mon-

seigneur, dit le jeune duc, que vous me feriez volontiers l'honneur de rompre une lance avec moi pour les beaux yeux d'une souris. Il m'est impossible en ce moment de répondre au cartel : voyez!... » Et il soulevait aux yeux de son rival ses bras qui pliaient sous les chaînes.

Alors s'émut un débat original et touchant entre le fils de Louis XI et le prisonnier de Louis XI, chacun d'eux prétendant surpasser l'autre en malheur; l'un faisant toucher à son adversaire les parois humides et les barreaux épais de sa prison, l'autre peignant l'atmosphère d'ennui et la chaîne vivante de courtisans et d'espions dont le poids l'étouffait; l'un montrant son corps torturé, l'autre son cœur saignant, et tous deux terminant leur plaidoyer par la même conclusion : « Tu vois bien, Nemours, — vous voyez bien, monseigneur, — que j'ai besoin de Blanchette pour m'aider à vivre et à souffrir. » Après une discussion longue et stérile, ils finirent par où ils auraient dû commencer : ils convinrent de prendre l'objet même du débat pour arbitre. « Voyons, mademoiselle, dit le dauphin à Blanchette, déclarez franchement auquel de nous deux vous désirez appartenir. » Et soudain vous eussiez vu la petite souris aller de l'un à l'autre avec

force gentillesses, puis s'arrêter entre eux en les regardant tour à tour avec ses petits yeux brillants qui semblaient dire : *A tous deux, mes enfants !*

Ici, ma sœur, j'éprouve le besoin d'un aveu que j'avais différé jusqu'à présent dans l'intérêt dramatique de mon récit. L'esprit, le bon cœur et les manières de Blanchette vous étonnent sans doute, et je le conçois ; car moi-même, qui eus autrefois mainte occasion d'étudier de près le peuple intéressant des souris, jamais, je l'avoue, je n'ai rien observé de semblable. Il est donc urgent de le dire, Blanchette n'avait d'une souris que la forme, Blanchette était une fée ! Les historiens du temps, il est vrai, n'ont rien dit de cette métamorphose ; mais je puis vous en garantir l'authenticité et, de plus, vous en révéler les causes secrètes, sur la foi de certain manuscrit gros et gras de science, qui m'est échu pour lot dans l'héritage de ma grand'tante. Des rats bibliophiles en ont mangé les trois quarts, les vers l'ont *illustré* de broderies à jour, et ce n'est pas sans peine, je vous jure, que je suis parvenu à déchiffrer et à traduire pour vous, de la langue romane en français moderne, le chapitre suivant, intitulé :

Comme quoi la Fée des Pleurs fut changée en blanche sourette.

Un jour, jour de printemps et de nouvelle lune, il se fit un grand mouvement dans le royaume des fées. Les sylphides s'éveillaient avant l'aurore pour se parfumer avec la poussière des lis; les ondines cherchaient, pour se mirer, l'endroit le plus clair de leur fontaine; les dames des bois oubliaient d'agacer et d'égarer les voyageurs, pour se couronner de violettes et d'anémones; car toutes étaient conviées à une grande fête que donnait le soir même la reine des fées à son peuple. A l'heure convenue, comme vous le pensez bien, ces dames arrivèrent en foule, exactes et empressées, chacune voyageant à sa manière : l'une dans une conque de saphir attelée de papillons; l'autre dans une feuille de rose emportée par le vent; d'autres enfin, et ce fut le plus grand nombre, chevauchant en croupe, tout bonnement, comme de simples reines, avec un chevalier de la Table Ronde. Une seule manquait au rendez-vous.

Dès le matin, l'une des suivantes de la reine, Angélina, surnommée la *Fée des Pleurs* à cause de sa pitié vigilante pour toutes les infortunes,

était sortie furtivement du palais. L'organe de l'ouïe, chez elle plus délicat encore que chez ce fameux géant *Fine-Oreille qui entendait lever le blé,* dit l'histoire, lui faisait distinguer de loin les plus timides palpitations des cœurs souffrants, et jamais un appel de cette nature ne l'avait jusqu'alors trouvée sourde ou négligente. Or, des cris plaintifs, des cris d'enfant l'avaient éveillée en sursaut, et soudain elle s'était dirigée vers l'endroit d'où venait le bruit : les cheveux au vent, vêtue d'une robe flottante or et azur, tenant à la main la baguette d'ivoire, marque de sa puissance, et voltigeant plutôt qu'elle ne marchait sur la pointe des gazons et des fleurs. Elle avait adopté cette allure, de peur, disait-elle à ceux qui s'en étonnaient, de mouiller ses brodequins dans la rosée, mais, en effet, parce qu'elle craignait d'écraser ou de blesser par mégarde la cigale qui chante dans le sillon et le lézard qui frétille au soleil; car elle était si prodigue de soins et d'amour, la bonne fée! qu'elle en répandait sur les plus humbles créatures de Dieu... Après avoir marché longtemps de la sorte, elle s'arrêta enfin devant une petite cabane sur la lisière d'une forêt. Il serait inutile de vous en faire la description, ma sœur, car je soupçonne fort que vous avez eu comme

moi le bonheur d'y faire plus d'un voyage en compagnie de l'enchanteur Perrault ; vous croyez la reconnaître, et vous ne vous trompez pas : cette cabane de bûcheron est bien celle du *Petit Poucet*. Ce grand personnage historique était alors bien jeune, et ne préludait pas encore au rôle important qu'il joua depuis dans le monde. C'était lui, c'étaient ses frères dont les plaintes avaient éveillé Angélina : leurs parents, occupés au loin dans la forêt, y avaient passé la nuit pour être prêts au travail dès l'aurore, et, ne les voyant pas revenir à l'heure accoutumée, la jeune famille avait eu grand'-peur.

La visite de la fée, que ces pauvres enfants connaissaient déjà, ramena pour quelque temps la paix et la joie dans la cabane. A la chute du jour, Angélina se souvint que la fête allait commencer et voulut partir ; mais tous, rendus familiers par sa complaisance, la rappelaient et la retenaient à l'envi, qui par un pan de sa robe, qui par une tresse de ses cheveux, qui par le bout de sa baguette magique, et la bonne fée résistait un peu d'abord, puis souriait et cédait. Cependant, un grillon, venu on ne sait comment du palais des fées (lui-même en était une peut-être), se mit à crier dans

l'âtre : « A table, Angélina ! Le prince *Charmant* vient d'arriver, on n'attend plus personne et le banquet solennel commence : on verra figurer au dessert les nèfles et les noisettes dont le prince *Myrtil* a fait, l'autre jour, hommage à la reine. A table ! à table ! car, de mémoire de grillon, jamais on ne vit plus beau festin. »

Puis voilà qu'un papillon du soir vint danser autour de la lampe en répétant : « Au bal, Angélina ! La salle est déjà pleine d'harmonie et de lumière ; j'ai failli tout à l'heure m'y brûler les ailes à certaine *lampe merveilleuse* qu'un beau jeune homme vient d'apporter d'Arabie. Au bal ! au bal ! car, de mémoire de phalène, jamais on ne vit plus brillante soirée. »

Et Angélina voulait partir ; mais les enfants la retenaient avec des cris et des pleurs. « Oh ! ne nous quittez pas encore, disaient-ils ; et que deviendrions-nous, bon Dieu ! seuls, la nuit, quand la lampe s'éteindra, quand le loup montrera ses grands yeux à travers les fentes de la porte, et que nous entendrons dans la clairière siffler les vents et les voleurs ? »

Et la bonne fée souriait et cédait toujours ; mais enfin les esprits de l'air, troublés, lui apportèrent à la hâte les sons d'une voix tonnante : « Angélina ! Angélina ! » C'était la

reine des fées qui l'appelait, irritée d'une si longue absence. Épouvantée, Angélina se débarrassa des petites mains qui l'enchaînaient et sortit vite. Trop vite, hélas! car, dans son trouble, elle oublia sa baguette, dont le plus jeune des enfants s'était fait, sans songer à mal, un hochet dans son berceau. Or, vous saurez, ma sœur, qu'une fée qui perd sa baguette est une fée perdue. La pauvre Angélina ne s'aperçut de son malheur qu'à l'explosion de murmures qui salua son retour au palais; car ce fut un grand scandale pour toutes les fées, et une grande joie pour les vieilles, enchantées d'humilier enfin une compagne dont les charmes et la bonté faisaient ressortir leur malice et leur laideur. Quelques jeunes gens aussi, princes, sorciers et enchanteurs, dont Angélina, toute bonne qu'elle était, n'avait pu s'empêcher de railler quelquefois la suffisance, triomphaient de sa confusion. « Parole d'honneur, répétait aux jeunes fées le prince *Myrtil,* qui n'était pas sorcier, avec ses grands airs de vertu, notre Angélina n'est qu'une bégueule. Ah! elle a perdu sa baguette!... Eh bien! figurez-vous, mesdames, qu'un jour je m'avisai de toucher à cette baguette maudite, et que la petite masque m'en donna sur les doigts si fort, si fort, que

je fus un mois sans pouvoir me servir d'un casse-noisette. »

Bref, la coupable fut traduite devant un tribunal présidé par la reine et composé de vieilles fées, dont la baguette, devenue béquille, faisait peur aux enfants, qui n'avaient garde d'y toucher. La bonne *Urgèle* essaya vainement quelques observations en faveur de sa jeune amie : le délit était flagrant et la loi précise; or, cette loi portait contre la condamnée une peine singulière : elle devait courir le monde un siècle durant, sous la forme d'un animal à son choix. — Angélina fut quelque temps indécise : rossignol, elle eût chanté sous la fenêtre de la jeune fille qui veille et qui travaille au chevet de sa mère malade; rouge-gorge, elle eût donné la sépulture sous des feuilles aux enfants égarés et morts dans les bois; chien d'aveugle, elle eût présenté l'aumônière avec une grâce capable de toucher le cœur le plus dur et d'ouvrir la main la plus avare; mais le privilège exclusif de pénétrer dans les greniers et les prisons la tentait surtout et la décida. Et voilà, ma sœur, *comme quoi la Fée des Pleurs fut changée en blanche sourette,* et c'est ainsi qu'elle se promenait, depuis quatre-vingt-dix-neuf ans et plus, du palais à

la prison (deux prisons bien souvent!) et de douleur en douleur, rongeant sans pitié tous les mauvais livres (on n'en voit plus, de ces souris-là!) et grignotant parfois des arrêts de mort jusque dans les poches de Tristan.

Ce digne compère de Louis XI ne tarda pas à revenir au château, et son maître avec lui, et avec eux la défiance et la terreur. Cependant le prince n'en continua pas moins ses visites au prisonnier. Elles devinrent de jour en jour plus longues et plus fréquentes, et même, ce qui n'eût pas manqué d'éveiller les soupçons d'un enfant moins candide que le dauphin Charles, le geôlier, qui jusqu'alors n'avait été qu'à regret et qu'en tremblant complice de ces entrevues, semblait maintenant les encourager et les provoquer par sa complaisance.

Un soir, ils causaient comme à l'ordinaire, Charles accoudé sur la partie saillante du guichet, et Blanchette trottant de l'un à l'autre et leur distribuant ses caresses avec une édifiante impartialité. La conversation, longtemps vagabonde, tomba enfin et s'arrêta sur les projets de Charles pour son règne futur. « Voyons, que ferez-vous quand vous serez roi? dit gaiement le prisonnier, qui, plus vieux d'années et sur-

tout de malheurs, avait dans la conversation une supériorité marquée sur son jeune ami. — Belle demande! Je ferai la guerre. » Nemours sourit tristement. « Oui, poursuivit le dauphin en se frappant le front de l'index, depuis longtemps j'ai mon projet là. D'abord j'irai conquérir l'Italie : l'Italie, vois-tu, Nemours, c'est un pays merveilleux, où les rues sont pleines de musique, les buissons couverts d'oranges, et où il y a autant d'églises que de maisons. Je garderai l'Italie pour moi; puis j'irai prendre en passant Constantinople pour mon ami André Paléologue; et enfin, avec l'aide de Dieu, je compte bien délivrer le Saint Sépulcre. — Et après? dit malignement le jeune duc. — Dame! après..., après..., répéta l'ignorant dauphin, quelque peu embarrassé, j'aurai le temps peut-être de conquêter encore d'autres royaumes, s'il y en a. — Et le soin de votre gloire vous fera-t-il négliger votre peuple? ne ferez-vous rien pour lui, monseigneur? — Si vraiment! et d'abord, avant de partir, je donnerai Olivier et Tristan au diable, s'il en veut; je supprimerai les bourreaux. »

Et comme Blanchette, à ces mots, frétillait plus joyeuse et plus caressante que jamais : « Je ferai, poursuivit-il gaiement, quelque chose

aussi pour toi, Blanchette : je supprimerai les chats. »

Tous deux éclatèrent de rire à cette saillie ; mais leur accès de pétulante gaieté n'eut que la durée d'un éclair. Ils s'arrêtèrent tout à coup et se regardèrent avec épouvante ; car il leur avait semblé que d'autres éclats de rire, trop différents des leurs pour en être un écho, retentissaient à côté d'eux dans l'ombre... Ils finirent néanmoins par se rassurer.

« Espérance et courage ! » dit alors le dauphin au jeune duc en lui tendant la main en signe d'adieu.

Le pauvre captif se souleva pour presser et saisir cette main consolante ; mais ses membres, engourdis par une longue torture, servirent mal son pieux désir. Il poussa un cri de douleur et retomba sur son escabeau.

« Mon Dieu ! quand donc serai-je roi ? ne put s'empêcher de dire le jeune prince ému jusqu'aux larmes.

— Bientôt, Dieu le veuille ! dit Nemours.

— Jamais ! » répliqua un troisième interlocuteur, jusqu'alors invisible. Et Louis XI parut, puis Tristan, puis Coictier, et quelques autres familiers du vieux roi. A la lueur d'une lanterne qu'un d'eux avait tenue jusqu'alors cachée

sous son manteau, le dauphin put voir le terrible vieillard s'avancer à pas lents, comme un spectre, en murmurant ces mots, entrecoupés par une toux opiniâtre : « Ah ! galant damoiseau, tu fais de mon vivant les doux yeux à ma couronne !... Ah ! fils pieux et prévoyant, tu songes d'avance à mes funérailles !... Misérable ! ton épée ! » Un accès de toux, plus violent que les autres, l'interrompit. Charles ne fit aucune résistance ; seulement il repoussa, par un geste d'indignation, Tristan qui s'avançait pour le désarmer, et remit de lui-même son épée à l'un des gentilshommes présents. Bientôt, sur un signe du roi, il disparut entraîné par des gardes.

Louis XI, avant de quitter le souterrain, jeta un regard plein de haine sur la cage de sa victime, puis, se penchant vers son compère Tristan, lui glissa quelques mots dans l'oreille.

« J'entends, répondit le bourreau ; il faut en finir : comptez sur moi ; dès ce soir à minuit... » Et, complétant par la pantomime le sens d'une phrase déjà trop claire, il frappait sa main gauche du revers de la droite. Puis le cortège s'éloigna, et, au milieu du bruit décroissant des pas, Nemours put distinguer longtemps encore la voix du despote moribond qui tous-

sait, grondait et crachait des arrêts de mort avec ses dernières dents.

Pauvre Nemours! ce doux rayon du ciel qu'on nomme l'espérance n'avait donc glissé dans son cachot que pour lui en faire paraître ensuite l'obscurité plus profonde. « Avoir seize ans, pensait-il, un frère comme le dauphin Charles, une sœur comme Blanchette, et mourir! » Et, dans chaque son vague et lointain de la grosse horloge du château qui lui mesurait ses dernières heures, il croyait distinguer ces mots : « Mourir, il faut mourir! »

En effet, le long escalier en spirale qui conduisait au souterrain retentit bientôt sous des pas précipités. Un ruban de lumière, échappé sans doute à la lanterne des bourreaux, tapissa le seuil de la porte. Alors le condamné, sentant bien que son heure était venue, mit précipitamment à terre la souris-fée qu'il tenait pressée sur son cœur. « Adieu, ma sourette, dit-il; sauve-toi vite, et cache-toi bien : ils te tueraient aussi. » Cependant le bruit redoubla par degrés, le ruban de lumière s'élargit, la porte roula sur ses gonds; et alors, croyant voir déjà se dessiner sur le mur la gigantesque silhouette de Tristan, Nemours joignit les mains, ferma les yeux,

recommanda pour la dernière fois son âme à Dieu, et attendit... Il n'attendit pas longtemps.

« Duc de Nemours, dit une voix douce et bien connue, vous êtes libre. »

Le captif tressaillit à ces mots, hasarda timidement un regard autour de lui, et crut rêver : Charles était là, non plus timide, contraint, abattu comme la veille, mais calme, grave, parlant et marchant en maître, déjà mûri et grandi par une heure de royauté. De nobles dames l'entouraient, contemplant le jeune prisonnier dans sa cage, avec des sourires et des pleurs ; puis les gentilshommes qui, devant cet outrage à l'enfance, chose sacrée pour la chevalerie, tourmentaient de la main, par un mouvement convulsif d'indignation, le pommeau de leur épée, et enfin des varlets, des pages, des écuyers en foule, portant des flambeaux, et agitant aux cris de : « Vive le roi ! » leurs toques de velours empanachées.

« Oui, poursuivit Charles VIII, le ciel, depuis une heure, m'a fait orphelin et roi. Nemours, pardonnez à mon père, et priez Dieu pour son âme. » Puis, se tournant vers sa suite : « Qu'on abatte cette cage à l'instant et qu'on en jette les débris à la Loire ; car il n'en doit rester ni vestige ni souvenir. »

Les ouvriers, mandés d'avance, se mirent à l'œuvre avec ardeur; mais, ô surprise! la lime s'édentait aux barreaux sans y mordre, et la pierre dans laquelle ils étaient scellés, inébranlable, ne répondait aux coups de marteau que par un bruit sourd et moqueur.

« Sire, dit un vieux moine en hochant la tête, tous les efforts humains seraient impuissants à exécuter vos ordres; car, ajouta-t-il en montrant la cage, ceci n'est pas œuvre humaine. J'ai ouï dire qu'un Bohémien, sorcier comme ils le sont tous, bâtit cette cage autrefois, afin de se racheter de la potence. Il faudrait, pour la renverser aujourd'hui, la baguette d'une fée (mais il n'existe plus guère de fée, que je sache), ou bien encore la main infernale qui l'a construite; mais depuis longtemps le Bohémien a disparu.

— Qu'on cherche cet homme et qu'on l'amène, dit le roi. A qui le découvrira, honneurs et largesses! un diamant de ma couronne s'il est noble, son pesant d'or si c'est un vilain! » Et d'un geste il congédia son brillant cortège.

Les deux amis, demeurés seuls, sauf quelques pages qui veillaient sur eux à distance, se re-

gardèrent silencieux. Une inquiétude terrible, et qu'ils n'osaient se communiquer, faisait battre leurs cœurs à l'unisson : « Si l'ouvrier magique était mort, pensaient-ils, si la cage enchantée ne s'ouvrait plus ! » Et ils pleuraient ; et, chose étrange ! Blanchette, pour la première fois, semblait ne pas s'émouvoir de leurs larmes. C'est qu'une préoccupation bien vive et bien naturelle l'agitait alors. Vous vous rappelez, ma sœur, que la métamorphose expiatoire devait durer cent ans. Or, il y avait, au moment où nous parlons, quatre-vingt-dix-neuf ans trois cent soixante-quatre jours vingt-trois heures et cinquante-neuf minutes qu'Angélina était devenue Blanchette. L'horloge du Plessis-lez-Tours s'ébranla pour sonner une heure. Et voilà qu'aussitôt le sombre et fétide souterrain s'emplit de parfums et de lumière, la cage de fer s'émut d'un bloc comme un décor théâtral de nos jours et s'abîma... Dieu sait où..., sans doute dans l'enfer qui avait inspiré l'architecte inconnu.

Les orphelins épouvantés crurent que la foudre venait d'éclater dans la prison. « Blanchette, Blanchette, où es-tu ? s'écrièrent-ils, tremblant pour l'existence de leur sœur adoptive. — Me voici, mes enfants, répondit une voix

douce au-dessus de leurs têtes. » Alors, levant les yeux, ils aperçurent, ébahis, Angélina dans son costume de fée, debout sur le piédestal d'un nuage, et tenant à la main sa baguette reconquise. « N'ayez pas peur, enfants, poursuivit-elle : c'est moi que vous appeliez Blanchette; mes compagnes m'appellent la Fée des Pleurs... Les vôtres viennent de tarir, et ma mission près de vous est accomplie... Adieu ! »

Le petit duc et le petit roi, comme jadis les enfants du bûcheron, répétaient en joignant les mains : « Bonne petite fée! ne nous abandonnez pas encore! — Il le faut, repliqua-t-elle d'un air grave; vous n'avez plus besoin de consolations, vous, et l'on en réclame ailleurs. J'entends près d'ici une petite mendiante dont les sanglots m'appellent, et j'y cours... Adieu, sire; adieu, monseigneur. »

Elle dit, et disparut dans un éclair.





*LES PETITS SOULIERS**



Le 6 janvier 1776, jour de l'Épiphanie, il se passa sur le gaillard d'arrière du vaisseau français *le Héron* une petite scène assez piquante pour mériter qu'on la raconte. Tous les officiers que le service de l'équipage ne réclamait pas ailleurs se promenaient, causant et fumant, sur le pont, lorsqu'un jeune aspirant de marine, montant l'escalier qui conduisait à la chambre du capitaine, parut et s'écria :

« Chapeau bas, messieurs ! voici la reine !... »

Et cependant Marie-Antoinette n'avait pas

* Publié par *Le Journal des Demoiselles*, en avril 1836.

quitté Versailles ; à l'aide d'Asmodée ou de la *seconde vue* des montagnards d'Écosse, on l'aurait pu voir en ce moment, dans un coin du château, à l'abri de l'étiquette, son ennemie intime, jouer la comédie en famille, recevant sa réplique du comte d'Artois, et ayant pour souffleur le comte de Provence, tous deux ses beaux-frères. Elle remplissait le rôle principal dans *Le Devin du Village,* et chantait :

> J'ai perdu mon serviteur,
> J'ai perdu tout mon bonheur..

paroles qu'elle eut depuis l'occasion de répéter bien des fois sans chanter ! cette pauvre reine qui est déjà tombée dans l'histoire, et qui tombera bientôt dans le drame, aussi poétique, aussi belle et plus pure que Marie Stuart.

Quelle était donc l'usurpatrice qui ramassait alors à douze cents lieues de Versailles le sceptre que la reine légitime abandonnait un instant pour la houlette ?

Hâtons-nous de le dire, il n'y avait là ni fourberie ni crime de lèse-majesté. La royauté que saluait l'équipage du *Héron* n'était que l'innocente et fugitive royauté de la fève. Elle venait d'échoir, par la grâce du sort, à une jolie petite créole de la Martinique, parente du

capitaine, et qui, sous la conduite d'une vieille tante, allait, comme la *Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, poursuivre, dans la métropole, de vagues espérances de fortune et d'héritage.

Et c'était dommage, en vérité, que la jeune reine ne fût qu'une reine pour rire; car elle s'acquittait de ses hautes et nouvelles fonctions avec un aplomb et une grâce qu'eussent enviés Catherine II et Marie-Thérèse.

« A genoux! beau page, disait-elle au jeune aspirant qui l'avait annoncée; ne voyez-vous pas que j'ai laissé tomber mon gant?... A moi! mon conseil des ministres, et ne riez pas, messieurs, car le cas à discuter est grave. J'aime mon peuple, entendez-vous, et je veux que mon peuple m'aime; il s'agit de décider si, pour attirer à mes pieds ses hommages, une rosette bleue sur mes souliers ne siérait pas mieux qu'une rosette blanche... Comment donc! je crois que mon premier médecin se permet de lancer au nez de sa souveraine des bouffées de tabac, en guise d'encens! Qu'un de mes ambassadeurs monte sur l'hippogriffe à l'instant, pour aller voir dans la lune si la raison du bon docteur n'aurait pas suivi ce matin, après boire, le même chemin que celle de feu Roland... »

Et mille innocentes saillies, mille coquets enfantillages, dont tous ces bons marins riaient de si grand cœur et si longtemps que leurs grosses pipes s'éteignaient oisives entre leurs mains.

Mais celui de tous qui semblait se réjouir le plus du triomphe de l'aimable enfant était un vieux matelot breton nommé Pierre Hello, ayant moins de rides que de blessures, qui ce jour-là même avait reçu une médaille d'honneur, tardive récompense de ses longs services! et qu'à cette considération le capitaine venait d'admettre à sa table, au repas présidé par les deux dames créoles, ses parentes. Marie-Rose, ainsi se nommait la jeune fille, s'était émerveillée depuis longtemps au récit des belles actions de Pierre Hello. Elle l'avait complimenté, caressé, et le cœur du rude vieillard, neuf encore à de pareilles émotions, avait palpité sous ces caresses d'enfant, aussi fort qu'à la réception de sa médaille d'honneur. C'était lui seul qui la servait; c'était encore, ou peu s'en faut, lui seul qui veillait sur elle : car la tante de Marie-Rose, bonne vieille clouée sur sa chaise par la goutte, passait tout le jour absorbée dans la lecture de saint Augustin, ne l'interrompant par intervalles que pour dire :

« Ici, Minette! ici, Marie-Rose! » quand elle voyait son chat courir dans la cale après une souris, ou sa nièce sur le pont après un rayon de soleil. Mais élevée, comme la plupart des filles de colons, dans la plus large indépendance, Marie-Rose n'écoutait pas ou feignait de ne pas entendre. Tantôt elle montait aux échelles et se balançait aux cordages, et alors Pierre Hello la regardait d'en bas, prêt, si elle tombait sur le pont, à la recevoir dans ses larges mains, comme il eût reçu un oiseau que la fatigue abat, ou à la repêcher à la nage si le vent l'eût jetée à la mer. Tantôt elle amusait l'équipage oisif par ses chansons et par ses danses, et alors Pierre Hello, attentif, semblait avoir trouvé tout à coup de l'intelligence pour comprendre les vers et du goût pour en sentir la grâce.

Le lendemain de l'Épiphanie et de sa courte royauté, l'aimable enfant parut triste et pensive, et le vieux loup de mer se posa devant elle, inquiet et silencieux comme un caniche qui voit pleurer son maître. Elle ne put s'empêcher de répondre par une confidence à ce regard compatissant et interrogateur. Une vieille négresse marronne, qui passait pour sorcière, et à qui Marie-Rose portait en cachette du

pain dans les bois, lui avait fait une prédiction étrange qui la préoccupait, et dont elle avait retenu les paroles textuelles :

« Bonne petite maîtresse, moi avoir vu dans la nue grand condor monter bien haut, bien haut, avec rose dans son bec... Toi, être Rose... Toi, bien malheureuse; puis toi reine, puis grande tempête, et toi mourir. »

« J'ai été reine hier, ajouta-t-elle, et je n'attends plus maintenant que la tempête qui doit m'emporter...

— N'ayez pas peur, mademoiselle, répondit Hello; s'il arrivait malheur au *Héron,* vous n'auriez qu'à saisir le pan de ma ceinture... là..., comme ceci, et, avec l'aide de Dieu et de mon patron (un grand saint, voyez-vous! car il marchait sur l'eau sans enfoncer, ce qui, foi de marin, est un bien beau miracle!), vous aborderiez aussi doucement à terre qu'une goëlette remorquée par un trois-mâts. »

Marie-Rose, un peu rassurée, paya le dévouement du brave homme en lui chantant une romance que personne n'avait encore entendue. C'étaient, quand son départ fut décidé, ses adieux et ses plaintes qu'un jeune créole, son voisin, avait mis pour elle en vers et en musique :

Petit nègre, au champ qui fleuronne
Va moissonner pour ma couronne :
La négresse fuyant aux bois,
Marronne,
M'a prédit la grandeur des rois
Vingt fois.

Petit nègre, va, qui t'arrête?
Serait-ce déjà la tempête
Qui doit effleurer si souvent
Ma tête,
Et jeter mon bonheur mouvant
Au vent?

Las! j'en pleure déjà la perte.
Adieu donc, pour la mer déserte,
La rivière des Trois-Ilets
Si verte,
Où, dans ma barque aux blonds filets,
J'allais!

Adieu : les vents m'ont entraînée,
Ma patrie et ma sœur aînée!
La fleur veut mourir où la fleur
Est née,
Et j'étais si bien sur ton cœur,
Ma sœur!

Mais il est un âge où toutes les douleurs passent légères et fugitives, où la mélancolie du soir sèche au matin comme la rosée; et Marie-Rose avait cet âge. Le lendemain, elle dansait encore; les jours, les semaines s'écoulèrent sans user cette gaieté pétulante; mais il

n'en fut pas de même de ses petits souliers. Le dernier bond d'une farandole en emporta les derniers lambeaux. Par malheur, la garde-robe de ces dames était légère ; elles allaient à Paris et avaient cru devoir, pour la remonter, attendre les conseils de la Mode dans son empire. Bientôt Marie-Rose fut réduite à s'asseoir immobile à côté de sa tante, cachant ses pieds nus sous sa robe, remuant la tête et le corps dans un besoin fébrile de mouvement, mais n'osant risquer un pas, semblable à cette Daphné des Tuileries dont le buste est vivant encore quand ses pieds ont déjà pris racine. La petite reine pleurait là, captive comme dans une tour enchantée, et attendant qu'un chevalier, passant, la délivrât.

Ce chevalier passa, et ce fut Pierre Hello. « Laisser nus de si jolis pieds, disait-il avec l'accent de l'indignation, il faudrait n'avoir pas pour deux liards de cœur ! » Mais si le poète a dit : *L'indignation fait des vers,* il n'a pas dit qu'elle pût faire des souliers. Pierre Hello réfléchit, se frappant le front, se grattant la tête et promenant d'une joue à l'autre, dans sa bouche, ce morceau de tabac que les marins ont l'habitude de mâcher..., enfin sa *chique.* C'est un vilain mot ; mais pardon, il n'y en

avait qu'un pour exprimer la chose, et cette chose est trop importante quand il s'agit de mœurs maritimes, pour qu'un narrateur consciencieux n'en parle pas. La chique est à la pensée du matelot ce que l'aiguille est à l'horloge : quand la pensée va, la chique tourne. C'est qu'aussi il s'était posé une question bien ardue pour un mathématicien novice : *Faire quelque chose avec rien,* problème que Dieu seul a pu résoudre.

« Un morceau de cuir! ma pipe et ma médaille pour un morceau de cuir! » disait-il avec l'énergie désespérée de Richard III, criant : « Une épée! mon royaume pour une épée! » Certes, tous les filets de l'équipage se fussent déployés bien vite à la mer s'il eût connu l'histoire de Don Quichotte, et osé se flatter d'avoir la main aussi heureuse que Sancho Pança, qui, jetant ses hameçons aux truites, y voyait mordre des savates. Il chercha, fureta, remua; sa main passa partout où une souris pouvait passer. Enfin, il poussa un cri de joie, un cri semblable à celui d'Harpagon retrouvant sa cassette, ou de J.-J. Rousseau couvant des yeux sa pervenche. Ce n'était pas une fleur, ce n'était pas un trésor que Pierre Hello venait de découvrir, c'était quelque chose de bien plus précieux, ma foi;

c'était une botte! la botte d'un soldat tué dans un abordage; elle avait roulé dans un coin de la cale, Dieu sait comment! Depuis elle était restée là, portant le deuil de sa sœur jumelle noyée dans la mer ou ensevelie dans le ventre d'un requin, et croyant bien, comme le rat de La Fontaine, que les choses d'ici-bas ne la regardaient plus. Mais Pierre Hello en décida autrement : se servant de son poignard en guise d'alène et de tranchet, il perça, il tailla si bien qu'il fit en moins d'une heure..., je voudrais bien pouvoir dire qu'il fit une paire de souliers; mais, par respect pour la vérité, je n'ose... Ce qu'il fit, ce n'était précisément ni des souliers, ni des brodequins, ni des bottines, ni des chaussons, ni des socques, ni des cothurnes, ni des babouches, ni des mocassins; c'était, dans l'art de la chaussure, une œuvre originale, fantastique, romantique, une chose sans nom; mais enfin cette chose sans nom pouvait à la rigueur s'interposer comme une armure défensive entre l'épiderme du pied humain et le parquet. Le brave Hello courut aussitôt à la cabine de Marie-Rose, où après avoir, à grand'peine et aux éclats de rire de la jeune fille, emboîté, ficelé ses pieds nus dans cette bouffonne chaussure, il se releva, croisa

triomphalement ses bras sur sa poitrine, et dit : « Voilà !... » et, une heure après, la bayadère dansait encore, dansait avec un poids à chaque pied, aux applaudissements de son parterre, conquis cette fois à double titre, car il y avait dans cette danse le mérite combiné de l'art et du tour de force : c'était Mlle Taglioni et Mme Saqui résumées d'avance en deux jambes.

Enfin, après une longue traversée, la vigie cria : *Terre!* Et ce fut, je vous assure, une scène vraiment touchante que celle du matelot et de la jeune créole. « Je penserai toujours à vous et je garderai vos souliers comme un souvenir, comme une relique, disait Marie-Rose pour consoler Pierre Hello, qui passait sur ses yeux humides le revers de sa main calleuse. — Oh ! répondait-il en secouant la tête, vous allez à Paris, où de nouveaux amis vous feront perdre le souvenir du pauvre Hello, qui ne vous occupera guère. — Toujours ! » répéta-t-elle, entraînée par sa tante. Il la suivit longtemps des yeux : elle se retourna souvent, et il ne pouvait déjà plus l'entendre qu'elle répétait encore en agitant son mouchoir : « Toujours, Hello, toujours ! »

Pierre Hello ne put savoir si la jeune fille tint parole, car il toucha bien rarement la terre,

et fut tué dans la guerre d'Amérique. Quant à Marie-Rose...

Mais voici, au travers de mon histoire, le grand fleuve de la Révolution française qui passe; fleuve étrange et qu'on ne sait comment nommer : Pactole au sable d'or, Simoïs teint de sang, Eurotas aux lauriers-roses. Son bruit et sa profondeur vous causeraient des vertiges. Donnez-moi la main, ma sœur, fermez les yeux et sautons par-dessus...

Bien! nous voici tombés au milieu de l'Empire, et nous sommes à la Malmaison, retraite de la noble et malheureuse Joséphine, veuve, par une séparation légale, de Napoléon vivant encore, mais toujours impératrice et toujours adorée des Français, qui l'avaient épousée, eux aussi, dans le cœur, et qui n'avaient point souscrit au divorce.

Accoudée dans sa chambre sur la boîte d'un piano, elle écoutait en souriant une députation de jeunes demoiselles attachées à sa personne, et qui sollicitaient, tremblantes, la permission de jouer des proverbes au château. « Volontiers, mes enfants, répondit la bonne Joséphine; je veux même me charger des costumes. Grâce à la générosité de l'empereur,

ma garde-robe y peut abondamment fournir. Tenez, voici ce que Marchand vient encore de m'apporter tout à l'heure. »

Et elle repoussait négligemment du pied une fourrure étendue sur le tapis. Cette parure était si belle, que Mlle S.-R., la plus jeune des ambassadrices, ne put s'empêcher de dire, en frappant l'une contre l'autre ses blanches mains en signe d'admiration :

« Dieu ! que Votre Majesté est heureuse !

— Heureuse, murmura Joséphine, heureuse !... »

Elle parut rêver un moment, et ses doigts distraits, errant sur les touches de son piano, en tirèrent quelques notes de la romance que nous connaissons déjà :

La fleur veut mourir où la fleur
Est née,
Et j'étais si bien sur ton cœur,
Ma sœur !

Puis, secouant les souvenirs qui l'oppressaient, elle se leva :

« Qui m'aime me suive, mesdemoiselles ; venez voir et choisir vos costumes. »

Et, précédant le jeune et fol essaim, elle entra dans sa garde-robe. Toutes les jeunes

filles ouvrirent alors des yeux émerveillés, comme le fils du bûcheron descendu pour la première fois dans la caverne d'Ali-Baba. Il y avait là des gazes si légères, qu'elles se fussent envolées comme les fils de la Vierge, n'eût été le poids des pierreries qui les bordaient; il y avait là des mantilles espagnoles, des mezzaros italiens, des peignoirs d'odalisques, tout imprégnés encore des parfums du harem et de la poudre d'Aboukir, et enfin des robes de madone si belles, que la Vierge de Lorette elle-même ne les eût mises autrefois que le jour de l'Assomption.

« Prenez, enfants, dit la bonne impératrice, et amusez-vous bien. Je vous abandonne toutes ces belles choses qui vous font ouvrir de si grands yeux, toutes, hormis une seule, car celle-là m'est trop précieuse et trop sacrée pour qu'on y touche. »

Puis, voyant à ces mots la curiosité étincelante sous toutes les paupières : « Je puis cependant vous faire voir ce trésor, » ajouta-t-elle.

Je vous laisse à penser, ma sœur, si l'imagination, cette *folle du logis,* qui en est la maîtresse à quinze ans, prit ses ébats dans toutes ces têtes enfantines.

Qu'était-ce donc que cette merveille qu'il

était défendu de toucher quand on froissait à loisir tant de merveilles?

Une robe couleur du temps, de la lune ou du soleil, comme dans *Peau d'Ane?* Cet œuf d'oiseau qui, suivant les contes arabes, est un diamant et peut rendre invisible? Un éventail fait avec les ailes d'un génie de l'Alhambra? Le voile d'une fée, ou bien quelque ouvrage plus précieux encore commandé par l'empereur à l'un de ses démons familiers, *le petit homme rouge* ou *le petit homme vert?* Qu'était-ce donc?

Enfin, prenant pitié de la curiosité impatiente qu'elle venait d'irriter elle-même avec une innocente malice, Joséphine fouilla dans un coin de sa garde-robe impériale et en tira...

Ce n'était, cette fois, ma sœur, ni un cadeau de Napoléon, ni l'œuvre d'un génie : c'était l'œuvre et le présent du marin breton, Pierre Hello, c'étaient les souliers de Marie-Rose.

Car, vous l'avez deviné déjà, l'impératrice Joséphine et la danseuse aux pieds nus ne sont qu'une même personne et un même cœur. Quand l'épée de Bonaparte commençait à découper l'Europe comme un gâteau, Joséphine-*Marie-Rose* Tascher de la Pagerie, heureuse

cette fois, eut la fève et régna. Elle régna longtemps; mais voilà qu'un jour il se fit tout à coup une grande tempête en Europe; les neiges de la Russie se soulevèrent d'elles-mêmes pour retomber en blanc linceul sur nos soldats; les quatre vents nous soufflèrent des avalanches d'ennemis, et il y eut alors en France, aux éclairs du sabre et du canon, et sous les lourds piétinements de la bataille, des tremblements de terre aussi forts que ceux des Antilles... Lorsque enfin notre ciel redevint beau, la prédiction de la négresse était accomplie tout entière..., le grand condor foudroyé avait laissé tomber la rose, et la créole des Trois-Ilets, deux fois reine, était morte dans la tempête!





THÉRÈSE SUREAU *



JE flânais un jour avec délice, bouche béante et le nez en l'air, sous les marronniers en fleurs du jardin des Plantes ; car ce jour était un dimanche, et j'étais alors de mon métier compositeur d'imprimerie ; or, par la littérature qui court, c'est un terrible métier, je vous jure. Figurez-vous que j'avais pâli et bâillé toute la semaine sur le nouveau roman d'un auteur en vogue. — « Mais pourquoi donc, avais-je murmuré vingt fois, souffleter ainsi,

* C'est sous le titre de *La dixième Muse* que *Thérèse Sureau* a paru dans *La Psyché*, en janvier 1837.

brutalement et à tout propos, Vaugelas, Restaut et Wailly, avec lesquels je gagerais que ce monsieur n'eut jamais rien à démêler!... » Aussi, dès le matin du jour libérateur, ma main, complice involontaire et noire encore de mille attentats à la langue, s'était cachée honteuse sous un gant. Le dimanche, comme vous savez, est pour le peuple un jour de métamorphoses; je m'avisai ce jour-là d'être galant.

Parmi les promeneurs groupés, toujours curieux et toujours les mêmes, devant l'enceinte close où se pavane l'éléphant, je venais d'apercevoir une jeune dame dont j'avais peine à m'expliquer la présence en pareil lieu, car, bien que sa mise fût d'une grande simplicité, sa figure, éclatante de pâleur sous un bandeau de cheveux noirs, ne manquait pas de distinction, et ses lèvres plus d'une fois avaient accueilli par un mouvement ironique les sottes observations qui pleuvaient autour de nous. J'épiais l'occasion de lui adresser la parole : elle ne se fit pas attendre. Son sac, qu'elle avait ouvert, m'avait laissé voir, entre un rouleau de papier et un in-octavo, trois petites pommes de reinette. Un mouvement de l'inconnue me fit croire qu'elle voulait, elle aussi, payer son tribut au vorace animal : « Prenez

garde, lui dis-je; une dame, dimanche dernier, avançait étourdiment comme vous le bras où pendait son sac pour offrir un échaudé à l'éléphant, et ce gastronome peu délicat happa et engloutit du même coup le sac et l'échaudé ; prenez garde ! » Encouragé par un sourire de ma voisine, je poursuivis : « Tenez, lui dis-je, c'est ainsi qu'il faut s'y prendre. » Et, saisissant une des pommes entre le pouce et l'index, je l'offris à l'animal. Il l'avala de si bonne grâce que je pris à l'instant la seconde, qui disparut comme sa sœur. J'aurais fait suivre le même chemin à la dernière, si la main que j'étendais n'eût plongé dans le vide : la jolie promeneuse avait disparu.

Je m'éloignais, soucieux et marchant au hasard, lorsque, au détour d'un sentier solitaire, j'aperçus l'objet de ma préoccupation. Assise sur un banc de pierre, la dame aux pommes de reinette en croquait à belles dents la dernière, sans la peler, et, tout en mangeant, parcourait des yeux et de la main les pages du livre déployé sur ses genoux. Je m'arrêtai à quelques pas, pétrifié de surprise et de confusion. Hélas ! je le comprenais enfin, mais trop tard, ce n'était point à l'éléphant qu'était destiné ce plat de dessert, et, dans ma gauche courtoisie,

j'avais volé à la dame de mes pensées les deux tiers de son déjeuner. Que faire? c'eût été ajouter à la sottise et à l'offense que de lui en offrir brutalement d'autres, et cependant je mourais d'envie d'acquitter ma dette.

Son repas pythagoricien fini, elle continuait sa lecture qui paraissait l'intéresser beaucoup. Alors j'eus une idée bizarre. Je me souvins qu'un étudiant de mes amis avait conquis autrefois les bonnes grâces d'une reine de comptoir en usurpant le nom de Casimir Delavigne, et soudain mon projet fut arrêté. Au moment où la jeune lectrice, par un mouvement d'admiration idolâtre, touchait de ses lèvres roses un feuillet du livre : « Merci, » dis-je bravement, et je m'avançai. L'inconnue leva les yeux : « Comment, dit-elle, rouge comme une cerise, vous seriez... » Je l'interrompis en m'inclinant d'un air modeste. Alors vous eussiez vu la pauvre enfant frémir d'un saint respect, et vous-même, vous frémiriez d'indignation, lecteur, si je vous disais de quelle auréole poétique je m'étais effrontément coiffé. J'offris mon bras à la promeneuse solitaire. Il va sans dire qu'il fut accepté.

Chemin faisant, ma compagne me prodigua les confidences : c'était une femme auteur, fraî-

chement débarquée, comme tant d'autres, de la province qui ne la comprenait pas, à Paris, qui se souciait fort peu de la comprendre. Elle avait composé *dans la solitude et le silence,* disait-elle, un volume de poésie, qui courait grand risque, pensai-je, de mourir comme il était né. De plus, elle venait de jeter dans les cartons d'un théâtre du boulevard un drame en cinq actes, intitulé, autant qu'il m'en souvient, *Zénobie*. Le souffleur, l'allumeur, le machiniste et autres littérateurs, lui avaient conseillé, dans l'intérêt de la pièce, d'y tailler un rôle pour un éléphant, ce qui m'expliquait enfin son attention de tout à l'heure aux allures du gigantesque comédien. Hélas! la pauvre dévote croyait se confesser au grand prêtre de la religion romantique; et moi, je l'écoutais, rougissant et balbutiant, comme l'écolier espiègle qui s'est caché, la veille de Pâques, dans un confessionnal pour surprendre aux jolies pénitentes l'aveu de leurs péchés mignons.

Notre promenade vagabonde nous avait entraînés hors du jardin. J'allais, j'allais toujours, et ma compagne suivait sans défiance; ce n'était pas un homme, mais un poète qu'elle suivait. Pour elle, le bourdon de *Notre-Dame,* sonnant vêpres, sonnait ma gloire; pour elle, je portais sur le front une flamme bleue comme

les Génies des contes, et, sur la foi de cette étoile, elle m'eût suivi sans hésiter jusque dans la *Cour des Miracles*. Nous nous trouvâmes ainsi, loin, bien loin de notre point de départ, en face d'une jolie guinguette que je connais. « Si nous entrions là, lui dis-je, nous serions plus à l'aise pour causer, » et, sans attendre de réponse, je franchis le seuil, entraînant avec moi la naïve provinciale, quelque peu étonnée de ces lestes façons, et les attribuant sans doute *in petto* à l'originalité, compagne ordinaire du génie. Les deux pommes volées m'avaient pesé jusque-là sur la conscience; mais enfin mes remords s'évanouirent entre un rôti et un dessert. Cependant la conversation ne cessait pas d'aller son train.

« Comment me conseillez-vous de signer mon nouveau recueil? dit la Muse : vous le savez, un nom sonore impose quelquefois au lecteur, et l'on aurait grand'peine à croire au talent d'un poète qui s'appellerait prosaïquement Thérèse Sureau. »

Je bondis à ce nom bien connu, et, béant, immobile, je fixai sur celle qui me parlait des yeux épouvantés.

« Ma cousine! » balbutiai-je en retombant sur ma chaise.

Elle trahit par un geste son désappointement.

« Non, je ne suis pas un poète et je vous ai trompée, poursuivis-je en prévenant ses questions. Je suis tout simplement, belle muse, Pierre-Jacques, votre cousin, ouvrier imprimeur... pour vous servir! »

Et, en effet, c'était bien Thérèse, Thérèse, la mieux aimée de mes compagnes d'enfance, et dont, sous un masque récent de pâleur, la figure, autrefois si rose, n'avait d'abord éveillé chez moi qu'un vague souvenir. A dix-sept ans, elle était devenue ma cousine (rien que ma cousine, hélas!) en épousant un gros, gras et riche fermier, mon parent, qui ne tarda pas à la laisser veuve, en tombant un soir, après de ferventes libations au saint du village, dans un piège à loup, d'où on le retira mort le lendemain.

Élevée par les dames du château, et leur demoiselle de compagnie avant ce mariage, la jeune veuve se laissa bientôt aller à la vie élégante qu'elle avait essayée autrefois et à la poésie, ses premières amours. Inondé de pluie, de grêle et de procès, son petit domaine s'en alla sous ses pieds comme un sable mouvant, tandis qu'elle regardait le ciel. A son arrivée à Paris, elle était riche encore d'une vigne et d'un pré; mais il fallait payer les frais d'impression de

ses poésies, mais il fallait jeter un peu de poudre d'or sur les feuilletons, si bien que la jeune fermière ne possédait plus rien au soleil que sa jeunesse et sa beauté; et Thérèse n'entendait rien, Dieu merci! à l'exploitation d'un pareil fonds.

Après un moment de silence : « Je n'essaierais pas, lui dis-je, de vous détourner d'une carrière à laquelle vous seriez fatalement prédestinée; mais êtes-vous bien sûre de votre vocation? De quel droit vous proclamez-vous poète? Est-ce pour avoir quelquefois aligné des alexandrins et accouplé des rimes? Mais, à ce compte, je suis poète aussi, moi; mon voisin l'étudiant, mon antipode l'épicier, le sont encore; et mon portier, qui l'est tant soit peu lui-même, balaie tous les matins de la poésie à chaque étage. Prenez garde de vous tromper, et de prendre pour votre étoile un feu follet qui vous conduirait... Dieu sait où! à la misère, à la honte, à la mort! Mon état, cousine, me donne le droit de vous parler ainsi. La typographie, voyez-vous, est l'antichambre de la littérature, et, comme tout valet de grande maison, je regarde quelquefois par le trou de la serrure. L'autre jour, par exemple, le prote me députa chez un auteur qui faisait attendre

de la copie. C'était, comme vous, Thérèse, une jeune fille de vingt ans. Je la trouvai malade, au lit, et soignée par sa mère. Elle écrivait. De temps en temps sa tête fatiguée retombait sur sa poitrine, la plume s'arrêtait sous ses doigts amaigris, et alors elle demandait une tasse de café. C'était pour s'inspirer, disait-elle; mais la perfide liqueur lui versait à la fois la fièvre et l'inspiration, et chaque phrase, chaque vers coûtait à la malade un quart d'heure de vie. « Hâtez-vous, madame, lui avais-je dit « étourdiment, car nous attendons, et nous « avons besoin de travailler. — Vous avez « besoin de travailler, murmura-t-elle en regar- « dant sa mère, et moi donc !... »

« Ceci n'est pas un roman, cousine; la jeune Muse chantait hier encore; elle est muette aujourd'hui, et si vous désirez savoir son nom...

— Silence, grâce, dit vivement Thérèse! ce nom, je le connais; cette histoire, je la sais. Pauvre sœur aînée, si le sommeil de la mort a des rêves, ta gloire posthume du moins te console aujourd'hui dans la tombe!

— Sa gloire, cousine! interrompis-je en souriant avec tristesse.

— Oseriez-vous l'attaquer ?

— A Dieu ne plaise que je veuille arracher

avec mes mains noires quelques brins de laurier à une tête de mort! Mais si j'étais père et qu'on m'eût invité, comme tant d'autres, à souscrire pour le monument funèbre de la jeune Bretonne : « De grand cœur, aurais-je « répondu ; mais à condition qu'on y gravera « pour épitaphe : *Ci-gît une honnête fille tuée à « vingt ans par la manie d'écrire,* et plus bas : *Il « est défendu de déposer des vers sur cette tombe.* »

« Et quand même la foi que vous avez dans votre génie ne serait pas une erreur, écrire, chanter, jeter de l'éclat et faire du bruit, est-ce bien là, Thérèse, le rôle qui convient à une femme ? qu'en dites-vous ? Pour moi, le cœur me saigne et la rougeur me monte au front, toutes les fois que je lis dans un journal ces paroles ou l'équivalent :

« Une jeune dame qui se cache sous le pseu- « donyme transparent de *** vient de publier « un nouveau roman auquel la vogue est assu- « rée. Cette fois, plus de voile sur les situa- « tions, plus de réticence dans les expressions. « On devine que l'aimable auteur s'est inspirée « de ses souvenirs, etc... Prix : 7 fr. 50 c. »

« Cette annonce, à votre avis, n'est-elle pas le digne pendant de cette autre que j'entendis un jour hurler sur les tréteaux de la foire :

« Entrez, Messieurs et Dames ; vous y ver-
« rez la petite Ourliska, princesse de Caramanie,
« qui a eu des malheurs. Elle est âgée de seize
« ans, danse sur la corde sans balancier, marche
« sur la tête comme un ange, et fait le grand
« écart... Que c'est étonnant pour son âge !
« Entrrrrez..., ça ne coûte que deux sous !... »

« Un honnête homme, dit-on, à qui des Bohémiens avaient enlevé sa fille au berceau, faillit devenir fou de douleur en la retrouvant un jour déguisée en princesse de Caramanie. Et que dirait le vôtre, cousine, le vôtre, qui est pieux et qui sait lire, s'il vous rencontrait un beau matin, dansant sur la phrase dans un journal ou faisant le grand écart dans un roman ? »

Une larme coula sur la joue de Thérèse.

« Victoire ! dis-je ; voici une perle assez précieuse pour acheter le pardon d'un père. Courons lui offrir cette larme chaude encore : son baiser l'essuiera, j'en réponds. »

Elle résista, mais j'insistai ; elle discuta, mais je suppliai ; bref, je fis près de ma cousine, pour la ramener à Dieu, ce que j'eusse fait près d'une autre pour la gagner au diable ; si bien que le soir même je l'entraînai à la diligence avec ses bagages (presque aussi légers qu'elle !), et que le lendemain nous roulions tous deux sur la

route de Champagne, elle pâle et souffrante encore de sa gloire avortée, moi gai, triomphant, et criant au postillon : « Ne verse pas, camarade, tu portes une Muse et sa fortune ! »

Je ne pus assister à l'entrevue de l'enfant prodigue et de son père, je m'étais arrêté en chemin, à deux lieues du village, dans une imprimerie toute petite, mais proprette, coquette, hospitalière (vous la connaissez, ma sœur), où je me reposais voluptueusement sur d'innocentes affiches de la littérature parisienne. Mais le dimanche suivant, comme vous pensez bien, j'arrivai chez mon oncle presque aussitôt que l'aurore. Je trouvai ma cousine chantant à sa fenêtre pour bercer un petit enfant tourmenté par la dentition ; et si, d'aventure, vous êtes curieuse de connaître sa romance, je l'ai retenue, la voici :

LES DENTS DE LAIT

Pauvre muse dédaignée
Dans le pays des méchants,
A ton berceau, résignée,
Loïs, j'apporte mes chants ;
Cette fois, ma gloire est sûre :
Mon public est sans sifflet,
Et son baiser sans morsure :
Il n'a que ses dents de lait.

Dans les sentiers de la vie,
A tous les buissons pendant,
Un fruit nommé *Poésie*
Tente la main et la dent ;
A l'enfant qui le regarde
Sa couleur vermeille plait :
Beau Loïs, un jour, prends garde
D'agacer tes dents de lait !

Le ciel de la ville est sombre :
Oiseau fidèle à ton nid,
Si tu chantes, chante à l'ombre
De notre clocher bénit.
Pour le bonheur seul respire,
Et même, à l'heure qu'il est,
Qu'en dormant, un long sourire
Laisse voir tes dents de lait.

Oui, qu'une douce chimère
Caresse ton front vermeil ;
Rève des baisers de mère,
Je vais, pendant ton sommeil,
Au pâle éclair de la houille,
Filant comme elle filait,
Demander à sa quenouille
Du pain pour tes dents de lait.

« Bravo ! » m'écriai-je, et d'un bond je fus dans la chambre. Thérèse m'accueillit cordialement, mais d'un air un peu froid. Ses manières trahissaient une préoccupation secrète, et faisaient soupçonner que la jeune métromane n'était pas tout à fait guérie, mais seulement convalescente. Je me trouvai un moment après attablé entre elle et son père, devant une excellente soupe

aux choux que l'ex-Muse prétendit avoir faite elle-même et sans collaboration, la vaniteuse! Le repas fut gai : on rit, on jasa beaucoup, je soupçonne même que l'on déraisonna un peu : la piquette et la joie font de ces tours. Malheureusement, comme je portais mon mouchoir à mes yeux, attendri par les remerciements du bonhomme, le mouvement fit sauter de ma poche une lettre à l'adresse de Thérèse. Pendant que je présidais, à Paris, au transport de ses effets, allant et venant du troisième étage à la rue, son portier m'avait remis pour elle ce billet, qui était resté jusque-là oublié et enseveli dans la poche de mon habit des dimanches. Hélas! plût à Dieu que les souris de ma chambrette eussent mangé la lettre et l'habit! c'était une invitation d'un directeur de théâtre à l'auteur de *Zénobie,* que l'on attendait, disait-il, pour commencer les répétitions de son drame, reçu la veille par acclamation. Thérèse en fit lecture à haute voix, et dès lors je sentis que c'en était fait de son bonheur. Nous n'opposâmes qu'une résistance faible et sans espoir à l'invincible fascination qui l'entraînait : elle partit... et sans retour!

Un mois après, nous pleurions, son père et

moi, sur une lettre au cachet noir portant le timbre de Paris. Thérèse, impatiente de partir, n'avait trouvé, aux messageries de la ville voisine, de place vacante que sur l'impériale, et, battue tout un jour par la pluie et le vent, avait passé, à son arrivée, de la voiture sur un lit d'agonie. La gloire l'eût guérie peut-être, mais à l'instant même où elle se traînait avec effort vers le théâtre dont les appels l'avaient égarée, ce théâtre, comme par une vengeance du ciel, croulait dans les flammes, avec ses oripeaux, ses décors, ses cartons, hélas! et le drame de *Zénobie!* Dès lors la fièvre redoubla et eut bon marché de sa victime. Une circonstance singulière marqua les derniers moments de Thérèse; comme son hôtesse l'invitait à essayer de quelque nourriture :

« Je dînerai ce soir, dit-elle avec l'air et l'accent du délire, je dînerai en belle et nombreuse compagnie! »

Et, d'une main tremblante, elle se mit à tracer des invitations. Or, voici quelle était la liste des convives :

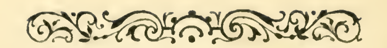
Dryden, Malfilâtre, Savage, Chatterton, Gilbert, Escousse, Élisa Mercœur. . . . . .

Les jours, les semaines, les mois qui suivi-

rent ces fatales nouvelles, furent pour moi, comme vous pensez bien, remplis de distractions douloureuses. Les caractères répondaient les uns pour les autres à l'appel de mes doigts tâtonnants : je me barbouillais d'encre en essuyant mes pleurs, et, une fois entre autres, m'étant penché sur la *forme* humide d'un placard qui devait annoncer la mise en location de je ne sais quel appartement, je trouvai, en me relevant, ces mots, imprimés sur mon gilet, à l'endroit du cœur : *« Vacant par suite de décès. »*

NOTE. — « *Thérèse Sureau* était dans l'origine un feuilleton plutôt qu'une nouvelle. Le drame (si drame il y a) servait là de prétexte au développement d'un paradoxe. Des conseils prudents, mais tardifs, imposèrent à l'auteur de larges suppressions qui, faites sur l'*épreuve*, et quand il était trop tard pour supprimer la pièce entière, l'ont dénaturée complètement. — HÉGÉSIPPE MOREAU. » (Édition de 1838.)





*LE NEVEU DE LA FRUITIÈRE**



« COMMENT, malheureux ! répétait à son fils le père Lazare, cuisinier à Versailles, tu auras six ans à Noël, et tu ne possèdes pas encore le moindre talent d'agrément : tu ne sais ni tourner la broche, ni écumer le pot ! »

Et il faut avouer que le père Lazare avait quelque raison dans ses réprimandes, car, au moment où se passe cette scène, en 1776, il venait de surprendre son héritier présomptif en flagrant délit d'espièglerie et de paresse, s'escrimant, armé d'une brochette en guise de

* Paru dans *Le Journal des Enfants*, en 1836.

fleuret, contre le mur enfumé de la cuisine, sans souci d'une volaille qui attendait piteusement sur la table le moment d'être empalée, et de la marmite paternelle, qui jetait en murmurant des cascades d'écume dans les cendres.

« Allons, pardonnez-lui et embrassez-le, ce pauvre enfant : il ne le fera plus, » disait une paysanne jeune encore, fruitière à Montreuil, et sœur de l'irritable cuisinier. — Marthe (c'était son nom) était venue à Versailles sous prétexte de consulter son frère sur je ne sais quel procès, mais en effet pour apporter des baisers et des pêches à son neveu dont elle était folle. Tout, dans le caractère et l'extérieur de cet enfant, pouvait justifier cette affection extraordinaire ; car il était espiègle et turbulent, mais bon et sensible, et gentil, gentil !... qu'on se tenait à quatre en le voyant pour ne pas manger de caresses ses petites joues, plus fraîches et plus vermeilles que les pêches de sa tante. Mais le père Lazare grondait toujours. « Six ans ! répétait-il, et ne pas savoir écumer le pot ! je ne pourrai jamais rien faire de cet enfant-là ! »

Le père Lazare, voyez-vous, était un de ces cuisiniers renforcés et fanatiques, qui regardent leur métier comme le premier de tous, comme un art, comme un culte, dont la main est po-

sée fièrement sur un couteau de cuisine comme celle d'un pacha sur son yatagan; qui dépouillent une oie avec l'air solennel d'un hiérophante consultant les entrailles sacrées, battent une omelette avec la majesté de Xercès fouettant la mer; qui blanchissent sous l'inamovible bonnet de coton, et tiendraient volontiers, en mourant, la queue d'une poêle, comme les Indiens dévots tiennent, dit-on, la queue d'une vache.

Il n'y a plus de ces hommes-là.

Quant à Marthe la fruitière, c'était une bonne et simple créature, si bonne qu'elle en était... non pas bête, comme on dit ordinairement, mais, au contraire, spirituelle. Oui, elle trouvait parfois dans son cœur des façons de parler touchantes et passionnées, que M. de Voltaire lui-même, le grand homme d'alors, n'eût jamais trouvées sous sa perruque.

Il y a encore de ces femmes-là.

« Frère, dit-elle, émue et pleurant presque de voir pleurer son petit Lazare, vous savez, ce grand bahut que vous trouviez si commode pour serrer la vaisselle, et que j'ai refusé de vous vendre? je vous le céderai maintenant si vous le voulez.

— J'en donne encore dix livres, comme avant.

— Frère, j'en veux davantage.

— Allons, dix livres dix sous, et n'en parlons plus.

— Oh ! j'en exige plus encore. C'est un trésor que je veux ! »

Le père Lazare regarda sa sœur fixement, comme pour voir si elle n'était pas folle.

« Oui, poursuivit-elle, je veux mon petit Lazare chez moi, et pour moi toute seule. Dès ce soir, si vous y consentez, le bahut est à vous, et j'emmène le petit à Montreuil. »

Le frère de Marthe fit bien quelques difficultés, car au fond il était bon homme et bon père ; mais l'enfant en litige lui faisait faire, suivant son expression, tant de *mauvais sang* et de mauvaises sauces !... les instances de Marthe étaient si vives... et, d'un autre côté, le bahut en question était si commode pour serrer la vaisselle !... enfin, il céda.

« Viens, mon enfant ; viens, disait Marthe, en entraînant le petit Lazare vers sa carriole ; tu seras mieux chez moi, au milieu de mes pommes d'api, que tu manges avec tant de plaisir, que dans la société des oies rôties de ton père. Pauvre enfant ! tu aurais péri dans cette fumée... Vois plutôt, ajouta-t-elle avec une naïve épouvante, mon bouquet de vio-

lettes, si frais tout à l'heure, est déjà tout fané ! Oh ! viens et marchons vite : si ton père allait se dédire et te *revouloir !* »

Et elle entraînait sa proie si vite, que les passants l'eussent prise à coup sûr, sans sa mise décente et l'allure libre et gaie de son jeune compagnon, pour une bohémienne voleuse d'enfants.

Le premier soin que prit la bonne tante, après avoir installé son neveu chez elle, fut de lui apprendre elle-même à lire, ce dont le père Lazare ne se fût jamais avisé ; car, totalement dépourvu d'instruction, le brave homme n'en connaissait pas le prix, et on l'eût bien étonné, je vous jure, en lui apprenant qu'une des plumes qu'il arrachait avec tant d'insouciance à l'aile de ses oies pouvait, tombée entre des mains habiles, bouleverser le monde. Le petit Lazare apprit vite, et avec tant d'ardeur, que l'institutrice était souvent obligée de fermer le livre la première, et de lui dire : « Assez, mon ange, assez pour aujourd'hui ; maintenant, va jouer, sois bien sage, et amuse-toi bien. » Et l'enfant d'obéir et de chevaucher à grand bruit dans la maison ou devant la porte, un bâton entre les jambes. Quelquefois l'innocente monture semblait prendre le mors aux dents. —

« Mon Dieu, mon Dieu ! il va tomber, » s'écriait alors la bonne Marthe qui suivait l'écuyer des yeux ; mais elle le voyait bientôt dompter, diriger, éperonner son manche à balai avec toute la dextérité et l'aplomb d'une vieille sorcière, et, rassurée, lui souriait de sa fenêtre comme une reine du haut de son balcon.

Cet instinct belliqueux ne fit qu'augmenter avec l'âge, si bien qu'à dix ans il fut nommé, d'une voix unanime, général en chef par la moitié des bambins de Montreuil, qui disputaient alors, séparés en deux camps, la possession d'un nid de merle. Inutile de dire qu'il justifia cette distinction par des prodiges d'habileté et de valeur. On prétend qu'il lui arriva même de gagner quatre batailles en un jour, fait inouï dans les annales militaires. (Napoléon lui-même n'alla jamais jusqu'à trois.) Mais son haut grade et ses victoires ne rendirent pas Lazare plus fier qu'auparavant, et tous les soirs le baiser filial accoutumé n'en claquait pas moins franc sur les joues de la fruitière. Mais, hélas ! la guerre a des chances terribles, et un beau jour le conquérant éprouva une mésaventure qui faillit le dégoûter à jamais de la manie des conquêtes. Voici le fait : comme il se baissait pour observer les mouvements de l'ennemi,

la main appuyée sur un tronc d'arbre et à peu près dans la posture de Napoléon pointant une batterie à Montmirail, le pantalon du général observateur craqua et se déchira par derrière, où vous savez, laissant pendre et flotter un large bout de la petite chemise que Marthe avait blanchie et repassée la veille. A cette vue, les héros de Montreuil pouffèrent de rire, aussi fort que l'eussent pu faire les dieux d'Homère, grands rieurs, comme chacun sait. L'armée se mutina; le général eut beau crier, comme Henri IV, dont il avait lu l'histoire : « Soldats, ralliez-vous à mon panache blanc! » on lui répondit qu'un panache ne se mettait pas là, et qu'on ne pouvait, sans faire injure aux couleurs françaises, les arborer sur une pareille brèche; si bien que le pauvre général brisa sur le dos d'un mutin son bâton de commandant, et rentra dans ses foyers, triste et penaud comme les Anglais abordant à Douvres après la bataille de Fontenoy... Ce nom me rappelle une circonstance que j'aurais tort d'omettre, car elle influa beaucoup sur le caractère et la destinée du héros de cette histoire. Un pauvre vieux soldat qui venait de temps en temps chez Marthe, sa parente éloignée, fumer sa pipe au coin de l'âtre et se réchauffer le cœur d'un

verre de ratafia, n'avait pas manqué d'y raconter longuement comme quoi lui et le maréchal de Saxe avaient gagné la célèbre bataille. Je vous laisse à penser si ce récit inexact, mais chaud, avait dû enflammer l'imagination du jeune auditeur. Depuis lors, endormi ou éveillé, il entendait sans cesse piaffer les chevaux, siffler les balles et gronder les canons; et plus d'une fois, seul dans sa petite chambre, il se fit en pensée acteur de ce grand drame militaire.

Il eût fallu le voir alors trépigner, bondir et crier :

« Tirez les premiers, messieurs les Anglais! — Maréchal, notre cavalerie est repoussée! — La colonne ennemie est inébranlable! — En avant, la maison du roi! — Pif! paf! — Baound! baound! — Bravo! le carré anglais est enfoncé! A nous la victoire! Vive le roi! »

Le pauvre Lazare se croyait pour le moins écuyer de Louis XV ou colonel. Une pareille ambition vous fait rire sans doute! C'eût été miracle, n'est-ce pas, que le neveu de la fruitière pût s'élever si haut? Oui, mais souvenez-vous que nous approchons de 1789, époque féconde en miracles, et écoutez :

Lazare, engagé d'abord dans les gardes fran-

çaises, malgré les larmes de sa tante, qu'il tâchait, en partant, de consoler par ses caresses, ne tarda pas à devenir sergent. Puis le siècle marcha, et la fortune de bien des sergents aussi. Enfin, de grade en grade, il devint..., devinez. — Colonel? — Il n'y avait plus de colonels. — Écuyer du roi? — Il n'y avait plus de roi. — Vous ne devinez pas? Eh bien! Lazare, le fils du cuisinier, Lazare, le neveu de la fruitière, devint général; non plus général pour rire, et en casque de papier; mais général *pour de bon,* avec un chapeau empanaché et un habit brodé d'or; général en chef, général d'une grande armée française, rien que cela; et si vous en doutez, ouvrez l'histoire moderne, et vous y lirez avec attendrissement les belles et grandes actions du général Hoche. (Hoche était le nom de famille de Lazare.) Hâtons-nous de dire à sa louange que ses victoires, bien sérieuses cette fois, le laissèrent aussi modeste et aussi bon que ses victoires enfantines à Montreuil. Aussi, lorsqu'un jour de revue il passait au galop devant le front de son armée, il y avait encore, à une fenêtre près de là, une bonne vieille femme qui couvait des yeux le beau général, haletante de plaisir et de crainte, et répétant, comme vingt

ans auparavant : « Mon Dieu, mon Dieu ! il va tomber ! » Quant au cuisinier grondeur de Versailles, il était là aussi, émerveillé d'avoir donné un héros à la patrie, répétant avec un certain air de suffisance à ceux qui l'en félicitaient : « Vous ne sauriez croire combien j'ai eu de peine à élever cet enfant-là ! Figurez-vous, citoyens, qu'à six ans il ne savait pas écumer le pot ! »





UNE FEMME SENSIBLE[*]

N 182..., florissait à la Ferté-Gaucher une veuve riche et jeune encore, nommée Mme du Tillet. Cette dame était d'une beauté remarquable, et c'est beaucoup dire, car la petite ville que j'ai nommée jouit, dans le département de Seine-et-Marne, du privilège qu'avaient autrefois le comté de Perth, en Écosse, et le royaume d'Yvetot, dans les Gaules. En revanche, la nature, prodigue là envers un sexe, s'en est dédommagée, dit-on, en y maltraitant l'autre, et les habitants de la Ferté-Gaucher

[*] Cette nouvelle parut dans *La Psyché*, en février 1836.

ont vulgairement la réputation d'être *ingénus, innocents* et *candides;* j'emprunte par politesse cet euphémisme à M. Victor Hugo. Est-ce vérité? est-ce calomnie? je l'ignore. Quoi qu'il en soit, la dame en question dépensait à elle seule autant d'esprit que dix consommateurs indigènes, écrivait comme une femme de lettres de Paris, et de plus savait l'orthographe. J'obtins l'honneur d'être admis chez elle. Et voici à quel titre : j'étais alors à un âge où l'on fait des romances pour *madame la comtesse,* qui malheureusement est si *imposante!* et j'en avais composé une en l'honneur de Mme du Tillet, sur l'air de *Femme sensible.* Si les paroles étaient mauvaises, comme le prétendirent alors mes ennemis politiques, en revanche, ils doivent avouer eux-mêmes que l'air ne pouvait être mieux choisi, car mon héroïne était douée, entre autres vertus, d'une sensibilité exquise et profonde. Il y avait chez elle de la sensibilité partout, dans son regard, dans son geste, dans sa voix. Elle disait comme Fénelon : *Je meurs d'amitié,* et comme je ne sais plus qui à son vieil oncle goutteux : *J'ai mal à vos jambes.* Elle était riche, et si un malheureux eût réclamé ses secours, elle lui eût donné...; non, elle ne lui eût rien donné..., elle se fût évanouie. Je lui

communiquai une élégie de ma façon, pleine de religion et d'amour, suivant l'usage. Et, comme tous les poètes contemporains, je me plaignais à Jésus-Christ de n'avoir pas une ou deux maîtresses. Elle applaudit par des sanglots, ce qui me donna, comme vous pensez bien, une très haute opinion de son goût. Une autre fois, nous lisions ensemble de fort beaux vers, où une demoiselle poète, en réponse à des détracteurs qui l'accusaient d'insensibilité, s'écriait : « Oh ! s'il est un infortuné qui souffre et meure ici-bas sans secours,

> Nommez-le ; fallût-il en un désert affreux
> M'exiler avec lui, nommez ce malheureux
> Qui, sans espoir, succombe à sa douleur extrême,
> Que l'amour peut sauver, et vous verrez si j'aime. »

« L'âme d'où ces vers ont jailli est bien la sœur de la mienne, » dit la belle dame en levant les yeux au ciel et en portant la main à son cœur.

Cette exclamation me troubla et éveilla en moi un vague et doux espoir, justifié d'ailleurs et nourri chaque jour par l'accueil bienveillant qu'on me faisait. La nuit suivante fut pour moi une nuit d'insomnie où je fis les plus beaux rêves les yeux ouverts : « Ah ! me disais-je, il faut avoir du malheur pour lui plaire ; eh bien !

il me semble que je suis en fonds. D'abord, je ne suis pas riche, je ne suis pas aimable, et voilà, je crois, dans le langage des hommes et dans celui des femmes, ce qui s'appelle être malheureux. Et puis, si le désert est de rigueur, ma petite chambre n'est-elle pas un *désert?* (J'avais vendu mon chien et mes meubles la veille.) Je réunis donc, pour plaire à Mme du Tillet, les deux conditions requises, *le désert* et *le malheur*. Espérons. »

J'espérai dès ce moment, et je fis la cour à la belle provinciale pendant un mois; un long mois se passa sans que j'obtinsse un aveu, même tacite. Et pourtant son regard, son geste, sa voix trahissaient la même sensibilité: « Oh! cette femme doit aimer, me disais-je, palpitant de crainte et d'espérance; mais comment lui arracher son secret? comment attirer sur ses lèvres le nom qu'elle cache et caresse dans son cœur? » Et dès ce moment, pour éclaircir mes doutes, j'épiai la direction de ses regards et de ses soupirs.

Enfin, le hasard aidant, je réussis.

Comme la Parasina de lord Byron, Mme du Tillet avait le malheur d'être somniloque; de plus, quand elle était seule, il lui arrivait souvent de se parler tout haut à elle-même. J'avais

obtenu la permission de fouiller à loisir dans sa petite bibliothèque, et, pour y pénétrer, il fallait traverser le salon. Je l'y surpris un jour essayant une coiffure nouvelle devant une glace. Cette glace aurait dû me trahir, mais les coquettes méditations de ma dame et souveraine la préoccupaient si vivement qu'elle ne m'aperçut pas. Elle parlait, et, je l'avoue, bien que la délicatesse la plus vulgaire m'ordonnât de révéler ma présence par le bruit de mes pas, l'espoir, la crainte..., « et, je pense, quelque diable aussi me poussant, » je me glissai dans un coin et je prêtai l'oreille :

« Oh ! ce soir, disait la femme sensible, Mme Thévenin aura beau faire, à moi seule tous les hommages, tous ! autour de ma chaise tous les jeunes gens : Alfred, Gustave, Ernest, tous ! M. Daunier lui-même y viendra. »

Je frémis à ce nom comme à celui d'un rival aimé.

« Le vieux fat ! poursuivit-elle. Il croit plaire à Mme Thévenin, qui se moque de lui. Au pis aller, ma foi, qu'elle le garde ; je n'y tiens guère ! il a beau se ruiner en madrigaux et en essences, je n'aime ni les parfums de ses vers ni ceux de sa chevelure. »

Puis elle crut s'apercevoir qu'elle était plus

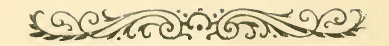
pâle que de coutume : « Mon Dieu ! serais-je indisposée, dit-elle ; c'est étonnant, je ne m'en étais pas aperçue ; » et, comme elle se retournait pour commander un lait de poule à sa femme de chambre :

« Vous étiez là ! monsieur, vous m'écoutiez ! dit-elle.

— Oui, madame, répondis-je ; j'ai commis cette indiscrétion, et, pardieu ! je m'en félicite ; depuis longtemps, j'ai cru deviner (et je n'avais pas tort !) que vous aimiez quelqu'un par-dessus tout, et je mourais d'envie de connaître le nom de cette personne. Grâce au monologue que je viens d'entendre, je le sais maintenant : adieu ! »

Il va sans dire que dès lors tous mes châteaux en Espagne croulèrent, et que je n'épousai pas Mme du Tillet le moins du monde.





LA DAME DE CŒUR *



'EST un modèle d'esprit, de grâce et de bonté que ma petite chienne *Mignonnette*. Je l'ai appelée ainsi en mémoire de Mignon, cette délicieuse création poétique que vous savez; Mignon, enfant volée par un bohémien, qui la faisait danser à coups de bâton sur les œufs et sur la corde. C'est que ma petite chienne aussi, avant de m'appartenir, avait couru le monde avec des bateleurs, l'infortunée! Eh bien! je fus un jour aussi cruel que le bohé-

* *Le petit Courrier des Dames* publia cette nouvelle dans son numéro du 20 septembre 1836, avec ce sous-titre « *Extrait des confessions d'un vieil enfant,* ouvrage inédit. »

mien; un jour, il m'arriva de battre Mignonnette! Oh! c'est qu'alors j'étais fou de mes amours, fou de misère et d'orgueil, fou de mes dix-sept ans, si fou que je faillis deux fois me faire tuer de grand cœur pour des niaiseries. La première de ces niaiseries, je m'en souviens, était un petit cotillon que j'avais vu danser à la Chaumière; la seconde, j'en ris encore quand j'y pense, était une guenille blanche, bleue et rouge, qu'on promenait dans la rue au bout d'une perche; j'ai oublié pourquoi

Un jour surtout, jour néfaste de ma vie, il y aurait eu plaisir pour un observateur en quête d'un ridicule à me voir marcher de long en large dans une allée déserte du Luxembourg, riant, pleurant, gesticulant et murmurant :

« Elle se fâchera de ma déclaration! oh! oui, bien sûr, elle s'en fâchera, les derniers vers sont trop régence :

Heureux qui, le soir, au théâtre,
Va grossir la foule idolâtre
Que tes appas charment de loin;
Mais heureux cent fois davantage
L'amant qui pourrait, sans témoin,
T'en montrer le prix et l'usage. .
S'il en était encor besoin.

« Oh! je vois ici ses grands yeux noirs flamber de colère... Eh bien! ma foi! tant mieux!

j'entrerai, bon gré mal gré, chez elle... Elle me donnera des soufflets... et ce sera charmant.

— Monsieur, sauf votre respect, vous avez, pour le quart d'heure, quelque chose qui vous chiffonne. »

C'était un vieux bonhomme déguenillé qui m'adressait cette observation.

« Oui, répondis-je, j'ai le cœur tant soit peu chiffonné : vous avez deviné juste.

— C'est mon métier, monsieur, je suis le devin du Montparnasse..., pour vous servir si j'en étais capable. Je dis la bonne aventure; j'explique les secrets du grand et du petit Albert; j'enseigne le moyen de se rendre invisible et de découvrir des trésors; ça ne coûte que deux sous.

— Va pour l'anneau de Gygès, dis-je gaiement en jetant dix centimes dans le chapeau du sorcier (chapeau, par parenthèse, luisant comme un astre, et glorieusement troué comme un drapeau d'Austerlitz). Mais, pour que j'aie foi dans vos promesses, si vous me donniez, maître, un gage de votre savoir? Avant de me parler de l'avenir, si vous me disiez quelques mots du passé?

— La chose est facile, » répondit le commentateur obscur de l'illustre docteur Albert.

Étalant les cartes sur un piédestal, veuf de sa statue :

« Monsieur, me dit-il après les avoir consultées, il est évident que vous adorez les marionnettes et que vous détestez les commissaires.

— Maître, repris-je, vous n'avez pas eu, entre nous, beaucoup de peine à deviner cela. Il y a là-bas certaine baraque de bateleurs devant laquelle vous avez pu me voir, comme tout le monde, faire éclater une grande admiration pour les prouesses de Polichinelle, et ma grande joie quand il assomme le commissaire. »

Le devin poursuivit sans se déconcerter :

« Vous êtes républicain et amoureux.

— Maître, vous devez savoir que dans le pays Latin, où j'ai droit de bourgeoisie, je m'en vante, tout le monde est amoureux et républicain à la rage : c'est l'effet du climat, comme dirait Shakespeare.

— Je puis, monsieur, si vous le désirez, vous donner le signalement de votre objet.

— Quel objet?

— Dame! puisque vous êtes amoureux.

— Ah! c'est juste. Pardon, je n'avais pas compris d'abord, voyons, parlez-moi de cet objet.

— La particulière, monsieur, est très petite, très brune, très pâle et très sage. »

Pour le coup, je perdis l'envie de plaisanter, car la particulière était exactement tout cela.

« Et où se trouve-t-elle en ce moment ?

— Pas très loin d'ici. »

Je me rappelai, en effet, que c'était le jour de répétition au théâtre voisin. Oh ! alors, je revins complètement de mes préventions contre la sorcellerie en plein vent, et parodiant sans penser à mal une scène de *Henri III*, la pièce en vogue :

« Mon père, mon père, dis-je au Ruggieri déguenillé, j'ai là cinquante-quatre sous dans ma bourse ; tout cet or est à vous ! Mais, de grâce, encore un mot : dois-je espérer, ou mourir ? »

Il battit ses cartes, les retourna dans tous les sens, puis prononça ces paroles cabalistiques : *« Les cartes sont bonnes ; la dame de cœur a la tête en bas : espérez ! »*

Je jetai ma bourse au vieillard avec une grâce qu'eût enviée un Almaviva de la salle Chantereine. Mais le sphinx, ne quittant pas son piédestal :

« Monsieur, monsieur, me cria-t-il, en

jetant un dernier coup d'œil sur ses cartes, courez vite chez vous, quelqu'un vous attend.

— Ah! diable! pas de quiproquo, dis-je en revenant sur mes pas. Si ce sont des créanciers qui m'attendent, je ne vois pas la nécessité de courir si fort; à moins toutefois que je ne trouve en chemin quelques-uns de ces trésors que vous faites découvrir à vos amis, ou que vous ne me passiez à l'instant la bague qui rend invisible

— Ce ne sont pas des tailleurs ni des bottiers, monsieur. C'est une personne du sexe.

— Ma vieille blanchisseuse, je parie?

— Non, monsieur, *la dame de cœur a la tête en bas :* votre visite est une actrice. »

Je courus comme un fou du côté de la rue Saint-Jacques. « Comment, répétais-je dans le délire de la joie, elle! mon admiration et mes amours! elle! mon Ophélia, ma Paola, mon Chérubin! seule chez moi! chez moi qu'elle ne connaît que de ce matin par un madrigal (et quel madrigal, bon Dieu!). Oh! non! c'est impossible. »

Et pourtant j'espérais. Le magicien du Montparnasse m'avait ensorcelé comme il ensorcelle la jeunesse naïve et guerrière, à qui, dit-on, il promet, de temps immémorial, les sourires

d'une princesse à la parade. Et puis cette dame de cœur ne me sortait pas de la tête et me causait des éblouissements.

Je frappai en tremblant au carreau de ma portière, la respectable Mme Cruchon.

« Monsieur, me dit-elle avec un air mystérieux et avec un sourire, montez chez vous, on vous attend.

— Je sais..., je sais, répondis-je en balbutiant, foudroyé que j'étais par le bonheur.

— Tiens! vous le saviez! On m'avait pourtant dit que c'était une surprise qu'on vous ménageait. C'est moi qui lui ai porté à dîner, monsieur, après quoi je l'ai couchée sur votre lit. Elle est bien gentille, allez!

— Dieu de Dieu, à qui le dites-vous!

— Je ne l'ai pas déshabillée; j'ai bien fait, n'est-ce pas? j'ai pensé que vous aimeriez autant la déshabiller vous-même.

— Oh! vous avez une profonde expérience du cœur humain, madame Cruchon. »

Et, me hâtant d'échapper au bavardage de la bonne vieille, je m'élançai vers l'escalier. Je m'aperçus alors que la montée était bien rude, la rampe bien poudreuse, les corridors bien noirs! « Pauvre ange, dis-je en soupirant, puisque tu n'as pas d'ailes, si tu viens encore,

avertis-moi d'avance et je te porterai. » Enfin je grimpai jusqu'à ma porte et je m'arrêtai là, inquiet et palpitant.

Mon inexpérience d'écolier, de provincial (et de provincial champenois, qui pis est), me revint en mémoire, et j'eus peur : « Annibal, me disais-je, tu sais vaincre, mais sauras-tu bien profiter de ta victoire? » Il fallut pourtant me décider, et j'ouvris... Hélas! malédiction! damnation! enfer! j'avais été dupe d'une mystification : ma petite chambre était vide.

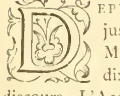
Un doux grognement répondit à mes jurements romantiques : c'était Mignonnette réveillée, qui, sautant à bas du lit, se dressait devant moi sur ses pattes de derrière, coiffée d'une toque de velours noir, vêtue d'une veste d'écarlate, sans manches, à la manière orientale, et remuant la queue sous une robe de soie et de paillettes. Une lettre qu'elle portait dans sa gueule m'expliqua tout le mystère. Cette lettre était d'un de mes amis, qui, connaissant ma passion pour les chiens et les spectacles, avait acheté, pour m'en faire cadeau, cette chienne artiste au directeur d'un théâtre forain. Mignonnette était bien une personne du sexe; Mignonnette était bien une actrice, et la prédiction du sorcier était accomplie; mais de

quelle manière, hélas! Le dépit me rendit injuste et cruel un instant, et je battis le pauvre animal. Puis, quoiqu'il fût bien tard, je courus à l'Odéon, où j'arrivai encore assez à temps pour voir tomber avec grâce, sous le poignard d'Othello, ma dame de cœur qui s'appelait, ce soir-là,... Desdémone.





M. SCRIBE A L'ACADÉMIE *



EPUIS le jour de son élection jusqu'à celui de son admission, M. Scribe a eu environ quinze ou dix-huit mois pour préparer son discours. L'Académie s'est mise sur le pied d'accorder ce délai oratoire à ses récipiendaires.

Jeudi dernier, donc, jour de la réception de M. Scribe, l'Académie avait vu affluer chez elle le public habituel des premières représentations. Les artistes dramatiques étaient là aussi en grand nombre. Ligier, Léontine, Volnys,

* Donné par *La Psyché*, n° du 28 janvier 1836.

M. et Mme Allan-Dorval, Mlle Mars, Samson, Mlle Noblet et tous ceux et toutes celles qui avaient été si souvent les interprètes du talent de Scribe, assistaient à son intronisation et battaient des mains à son immortalité.

Les tribunes regorgeaient de gens de lettres, de romanciers, d'auteurs, de journalistes, de poètes.

On voyait surgir, au milieu de la foule, la tête échevelée de M. de Balzac, la tête désordonnée de M. Gustave Planche, la tête mélancolique de M. Ballanche, la tête blonde de M. Alfred de Musset, la tête brune de M. Alexandre Dumas, la tête grise de M. Bayard, la tête boursouflée de M. Janin, la tête osseuse de M. Alphonse Karr, la tête massive de M. Eugène Suë, la tête pâle de M. Victor Hugo, la tête expressive de M. Méry, la tête aiguë de M. Mélesville, la tête élégante de M. Roger de Beauvoir, la tête épigrammatique de M. Paul de Vermond, la tête jaune de M. Antony Deschamps, la tête chiffonnée de M. Paul Foucher, la tête chauve de M. Étienne Bequet, la tête rêveuse de M. Alfred de Vigny, la tête vigoureuse de M. Frédéric Soulié, la tête critique de M. Sainte-Beuve, et autres têtes célèbres qui se couronneront à leur tour de l'auréole de l'Académie.

La curiosité la plus vive se manifestait de toutes parts pour le récipiendaire et son discours. M. Scribe n'a pas répondu à ce qu'on attendait de lui. Il a débuté humblement; puis, après quelques paragraphes d'éloges à la mémoire de son prédécesseur Arnault, il est arrivé, par une brusque transition, à la partie principale et féconde de son sujet.

M. Scribe, se considérant comme l'élu du couplet, a fait l'éloge de la chanson. Ce texte si rabattu n'a pas été traité d'une manière neuve par le vaudevilliste; il a été commun et faible. Quand il a eu dit, le public a été tenté de demander le nom des auteurs.

D'abord M. Scribe s'est trompé, s'il a cru que l'Académie voulait introniser en lui la chanson; M. Scribe n'est pas chansonnier, il est vaudevilliste, voilà tout, et coupletier au plus. La chanson est représentée en France par un nommé Béranger, dont M. Scribe a dit à peine deux mots dans sa longue dissertation sur les chansonniers français.

On a blâmé surtout la surabondance de strophes indiscrètement citées, dont M. Scribe a saupoudré sa prose; un homme d'esprit disait à ce sujet que M. Scribe avait oublié d'amener les violons. Il est certain que son

discours était de ceux qui ne peuvent guère se débiter sans accompagnement.

M. Scribe aurait dû être plus digne, plus grave, et songer qu'il était à l'Académie, non pour les vaudevilles et les pointes qu'il a faits en nombreuse compagnie, non pour *L'Ours et le Pacha,* mais pour *Bertrand et Raton.*

Le second acte de la cérémonie appartenait à M. Villemain, qui a répondu au récipiendaire avec sa faconde ordinaire; puis le rideau s'est baissé.

Incessamment, la représentation de M. de Salvandy.





JEANNE D'ARC *



LES progrès de l'invasion anglaise au XVe siècle furent chez nous rapides et terribles. L'invasion, ma sœur, si vous ne comprenez pas ce mot, interrogez vos sœurs aînées, elles vous diront les figures étranges qu'elles virent passer deux fois devant leur berceau, l'incendie à l'horizon, le bruit du canon dans l'air, les hommes qui partaient beaux et fiers, puis revenaient sanglants et pâles, et les pauvres mères qui pleuraient : tout cela, c'est l'invasion !

* Cette étude fut publiée par *Le Journal des Demoiselles*, le 15 mai 1836. Elle appartenait à la *Galerie des femmes célèbres* éditée par ce journal.

En 1420, Isabeau de Bavière, femme alors et bientôt veuve de Charles VI, appuyant je ne sais quels droits qu'Henri V, roi d'Angleterre, réclamait sur le royaume de France, attira les Anglais à Paris. Le souverain légitime, appelé par dérision *le roi de Bourges,* parce que le Berry seul lui restait fidèle, fuyait, déshérité, volé, poursuivi par sa mère..., par sa mère! car tous les historiens sont là qui déposent de ce fait inouï, et il faut bien se résigner à le croire...

« Que faire et espérer maintenant ? » se disait, à part lui, Robert de Baudricourt, gouverneur de Vaucouleurs en Champagne, qui, par une blessure exilé des camps dans son château, gémissait de ne pouvoir plus combattre pour son pays et pour son roi... Assis en ce moment dans un grand fauteuil seigneurial, il venait de lire et froissait en sa main un passage qui confirmait la nouvelle de nos derniers désastres : « C'en est fait du beau royaume de France! soupirait-il, à moins qu'un ange du ciel n'en tombe exprès pour nous sauver, mais quand viendra-t-il? où est-il?

— Tout près de vous, Monseigneur, » dit un jeune page qui se tenait appuyé derrière le fauteuil du sire de Baudricourt.

Il se retourna, et vit une belle jeune fille qui venait d'entrer accompagnée d'un pauvre vieillard.

« Messieurs, je suis Jeanne, bergère à Domrémy. Or, sachez que Dieu m'a fait savoir et commander que j'allasse devant le gentil Dauphin, qui doit être et est vrai roi de France, et qu'il me baillast des gens d'armes, et que je lèverais le siège d'Orléans, et que je le mènerais sacrer à Reims. Peut-être n'aurez-vous cure de moi ni de mes paroles, et pourtant il faut que je sois devant le roi avant la mi-carême, dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux pour m'y rendre; car personne, ni roi, ni duc, ni fille de roi, ne peut relever le royaume de France. Il n'y a de secours qu'en moi, — si pourtant aimerais mieux rester à filer près de ma pauvre mère, car ce n'est pas là mon ouvrage; mais il faut que j'aille et que je le fasse, car mon Seigneur le veut.

— Et quel est votre seigneur? dit le gentilhomme.

— C'est Dieu, » répliqua-t-elle.

Robert de Baudricourt examina la jeune fille avec attention, interrogea, et parut émerveillé de la justesse et de la candeur de ses réponses.

Quelques jours après, Jeanne, sous un habit

et un chaperon d'homme, accompagnée de Louis Imerguet, jeune gentilhomme qu'on lui avait donné pour la servir, faisait piaffer avec tant d'adresse et de grâce son cheval dans la cour du château, qu'on ne pouvait distinguer qu'avec peine lequel des deux cavaliers était le page ou la bergère.

Pour aller de Vaucouleurs à Chinon, où se trouvait alors le roi Charles VII, il fallait traverser une longue étendue de pays occupée par les Anglais; mais Dieu bénit ce voyage aventureux, et bientôt la bergère fut en présence du roi. Pour mettre à l'épreuve le don de prophétie qu'elle prétendait avoir reçu, Charles VII s'était confondu au milieu de ses gentilshommes; mais, écartant la foule, Jeanne alla droit à lui sans hésiter, lui répéta ce qu'elle avait annoncé au sire de Baudricourt, et, pour persuader le roi de sa mission, elle envoya chercher une épée qui était dans le tombeau d'un chevalier derrière le grand autel de l'église Sainte-Catherine de Frébois. « Sur la lame de cette épée, dit-elle, il doit y avoir des croix et des fleurs de lis gravées. » Et le roi publia qu'elle avait deviné ce grand secret, qui n'était connu que de lui seul.

Les théologiens, les légistes lui firent subir, à

Chinon d'abord, puis à Poitiers et à Blois, où elle fut conduite quelque temps après, de longs interrogatoires sur l'authenticité de sa mission divine. Tous l'abordaient pleins de doute et de défiance, et la quittaient touchés et convaincus. Un carme lui demandait un signe de sa mission : « Vous l'aurez bientôt, dit-elle, par la levée du siège d'Orléans. » Ce qui contribuait beaucoup à inspirer de la confiance dans les paroles de Jeanne, c'est que, suivant une prophétie de l'enchanteur Merlin, le royaume de France devait être sauvé par une bergère sortie, dit le texte magique, du *Bois Chevelu;* or il existe une forêt de ce nom auprès de Domrémy.

Le siège d'Orléans par les Anglais attirait alors tous les regards. Cet épisode de la guerre avait soulevé dans les cœurs français quelque chose de plus amer que l'indignation naturelle aux victimes d'une invasion. Le duc de la ville assiégée avait été fait prisonnier par les Turcs à la bataille de Nicopolis. Livré par les vainqueurs aux Anglais, et prisonnier à Londres depuis cette époque, il avait fait observer au duc de Glocester, régent d'Angleterre, qu'il y aurait lâcheté et félonie à attaquer des domaines dont le seigneur n'était pas là pour les défendre.

A cette réclamation naturelle, suivant les idées chevaleresques de l'époque, le régent répondit par la promesse solennelle de faire respecter les États du captif; et cependant les Anglais pressaient le siège d'Orléans, d'après les ordres de Bedfort, régent de France pour l'Angleterre, et sous le commandement immédiat de Talbot, l'un des plus braves et des plus habiles capitaines de l'armée anglaise. Ce manque de foi avait fait bondir d'indignation le duc de Bourgogne lui-même, et se jeter dans les rangs français, où le repentir le ramena plus tard. Orléans se défendait bien. Les habitants, pour concentrer leurs forces et leur désespoir dans les murs, et pour ne pas laisser à l'ennemi des bivouacs à leurs portes, avaient abattu les faubourgs, si grands alors, que, liés en un faisceau au lieu de s'éparpiller dans la campagne, ils eussent présenté une masse aussi imposante que la ville même.

Vingt-six églises avaient disparu, enveloppées dans cette large destruction, et entre autres celle de Saint-Aignan, monument remarquable de l'art gothique récemment transplanté dans le Nord par les croisés; mais les assiégeants avaient dans les murs un terrible auxiliaire..., la famine!

Ce fut alors, et pendant les préparatifs d'un

convoi de vivres qu'on voulait, par ruse ou par force, jeter dans la place aux abois, que Jeanne écrivit et envoya, par un héraut, aux chefs anglais, une lettre que nous reproduisons fidèlement :

« Jésus ! Maria !

« Roi d'Angleterre, rendez à Jeanne les clefs de toutes les bonnes villes que vous avez enfoncées ; car elle est venue de la part de Dieu ! Archers, compagnons d'armes gentils et vaillants qui êtes devant Orléans, allez-vous-en en votre pays, de par Dieu ! et si ne faites, donnez-vous garde de la bergère. Ne prenez mie votre opinion que vous tiendrez France du roi du ciel, fils de sainte Marie ; mais la tiendra le roi Charles, vrai héritier, qui entrera à Paris en belle compagnie. Si vous ne croyez les nouvelles de Dieu, en quelque lieu que vous trouverons, nous férirons dedans à horions, et si verrez lesquels auront meilleurs droits de Dieu ou de vous. Jeanne vous requiert que vous ne fassiez mie détruire. Si vous ne lui faites raison, elle fera tant que les Français feront le plus beau fait qui oncques fut fait en la chrétienté.

« Écrit le mardi de la grande semaine. »

Le message portait cette suscription :
« *Entendez les nouvelles de Dieu!* — Au duc de Bedfort, qui se dit régent du royaume de France pour le roi d'Angleterre. »

Quelques jours après, Jeanne d'Arc parut donner un gage de sa mission et de sa puissance en faisant pénétrer à travers les lignes anglaises le convoi dans la ville affamée, et, chose merveilleuse! elle y fit son entrée solennelle, sans que les ennemis qui, retranchés dans leurs bastilles, cernaient la ville sur presque tous les points, eussent le pouvoir ou l'envie de s'opposer à son passage. Dans toutes les églises debout encore, les cloches sonnèrent à grande volée; las d'avoir pleuré si longtemps à la lueur de l'incendie, le pauvre peuple dansa devant des feux de joie.

Les premiers exploits de Jeanne inspiraient tant de confiance dans l'avenir que la ville, disent les chroniques du temps, se regardait déjà comme désassiégée.

C'était surtout dans la rue où la bergère devait passer qu'il y avait grand bruit et grande foule. Attention! voici une lourde avant-garde à cheval qui fend à grand'peine, et à la nage, les vagues noires du populaire; puis deux hé-

rauts d'armes proclamant d'une voix sonore les nouvelles de Dieu ; puis enfin, Jeanne!... On peut la contempler à loisir, car elle n'a ni casque ni visière, mais seulement un chapeau sur lequel se balance une petite plume. Elle porte une cotte de mailles et s'avance lentement, ses yeux levés au ciel, comme pour y renvoyer les bruyantes acclamations qui la saluent. A sa droite est Jean d'Orléans, comte de Dunois et de Longueville, grand chambellan de France, surnommé depuis *le Victorieux* et *le Triomphateur,* qui, aidé de Jeanne, remit en sa splendeur le royaume de France, et dont Valentine de Milan, sa belle-mère, avait coutume de dire que, de tous ses enfants, il n'y avait que Dunois qui fût capable de venger la mort du duc d'Orléans. En ce moment, la joie du brave Dunois était grande, car cette ville qui le recevait avec des acclamations, il avait médité de la réduire en cendres plutôt que de l'abandonner aux Anglais. A sa gauche est Lahire ; et c'est ainsi que Jeanne marcha depuis dans les combats qu'elle eut à traverser. Alors, dès qu'un danger se présentait, deux larges boucliers se déployaient sur sa tête, comme, quand vient l'orage, se déploient les ailes de l'oiseau sur sa couvée ; et en même

temps deux longues épées s'allongeaient pour repousser l'épée anglaise, et lorsque Jeanne se retournait pour reconnaître et bénir ses sauveurs, elle était sûre de rencontrer derrière elle la belle et pâle figure de Dunois et la grosse face insouciante et rieuse de Lahire.

Et pourtant, dit-on, elle se prit plus d'une fois de querelle avec eux ; quand le courage de Dunois l'égarait dans les périls plus en avant qu'il ne convient à un prince et à un chef d'armée : « Monseigneur, Monseigneur, lui disait-elle en souriant, prenez-y garde, si cela vous arrive, je vous ferai couper la tête. » Les différends avec Lahire étaient plus graves ; cet homme de guerre, rude et inculte, mâchait toujours, par habitude et presque malgré lui, quelque juron entre ses dents. *Je renie Dieu,* surtout, revenait dans chacune de ses phrases, ce dont Jeanne s'indignait et s'attristait jusqu'aux larmes. Pour se venger des remontrances de la pieuse jeune fille, le brave Lahire, dont l'esprit n'était pas à beaucoup près aussi fin que l'acier de son épée, répétait souvent, tandis qu'il chevauchait à côté d'elle, son bâton de commandement à la main : « Jeanne…, je *renie mon bâton !* » Ce qui ne l'empêchait pas d'être au fond un excellent chrétien, témoin sa

prière au moment de charger l'ennemi à la bataille de Verneuil : « Mon Dieu, fais aujourd'hui pour Lahire ce que tu voudrais qu'il fît pour toi si tu étais Lahire et qu'il fût Dieu ! » *Et il cuidait fort bien prier et dire,* ajoute le naïf chroniqueur. Ce troisième personnage en froc et capuchon qui vient derrière eux sur un mulet à l'amble, et abandonnant les pans de sa robe au peuple qui la baise avec respect, c'est l'aumônier de Jeanne d'Arc, frère Pâquerel ; à ses côtés est un carme de la province de Bretagne appelé Thomas Commecte, célèbre par sa vie austère et ses prédications contre les *hennins,* « bonnets de la longueur d'une aune, aigus comme clochers, desquels dépendent par derrière de longs crêpes à riches franges comme étendards, » coiffures monstrueuses, d'invention nouvelle, que les nobles dames portaient pour se distinguer des femmes du petit état, signe d'orgueil et de coquetterie que le saint homme condamnait au feu sans pitié et dont il faisait un auto-da-fé dans toutes les villes où il prêchait. « Mais après son partement, dit le chroniqueur, les dames relèvent leurs pointes et font comme les limaçons, lesquels, quand ils entendent quelque bruit, retirent tout bonnement leurs cornes,

ensuite le bruit passé, soudain ils les relèvent plus grandes que devant. » Derrière Jeanne, flotte son étendard, dont les plis retombent sur son chaperon et jouent avec son panache.

Cette bannière, portée par Imerguet, est blanche, semée de fleurs de lis ; on y voit figuré le Christ assis en son tribunal dans les nuées du ciel, et tenant un globe à la main. Deux anges, dont l'un porte une branche de lis, sont à ses pieds en adoration, et de l'autre côté brillent, brodés en or, les noms de *Jhésus, Maria.*

Le cortège se dirige ainsi lentement, à travers la foule et les acclamations, vers l'église, où retentit bientôt un *Te Deum.*

Dès le lendemain, Jeanne voulut répéter de vive voix aux ennemis les avertissements qu'elle leur avait donnés dans sa lettre. Montant sur un des boulevards des assiégés, en face de la bastille anglaise des Tournelles, elle leur commanda de s'en aller, « sinon, ajouta-t-elle, il vous adviendra honte et malheur. » Guillaume Gladesdale, qui commandait en ce lieu, ne répondit à Jeanne que par de vilaines injures ; et quelques jours après, suivant la menace prophétique, il advint malheur à l'Anglais. D'abord, un nouveau convoi, sous la

conduite de Jeanne, passa devant Gladesdale, sans qu'il pût s'y opposer; plus tard le pied lui glissa sur un pont qu'il défendait, et, comme poussé par une main invisible, le blasphémateur se noya dans la Loire.

Quelque temps après, un soir, encouragés par leurs premiers succès, des hommes d'armes, sans avoir consulté leurs chefs, firent une sortie contre une bastille; Jeanne, qui dormait alors, accablée de fatigue, s'éveilla en sursaut sans qu'on l'eût avertie.

« Ah! méchant garçon, dit-elle à son page qu'elle trouva jouant sur la porte, vous ne me disiez pas que le sang français est répandu! Allons, vite, mon cheval! »

Aussitôt qu'elle parut, la victoire se décida pour les Français; une foule d'Anglais périrent, et ceux qui échappèrent à la mort ne le durent qu'à la protection de Jeanne. Chaque boulevard fut pris ainsi tour à tour, et partout elle eut une large part dans le succès; partout elle s'exposa comme un homme dans le combat, ne redevenant femme qu'après la victoire, pour prier, sauver les prisonniers et panser leurs blessures. A la deuxième affaire, qui fut la plus chaude et la plus sanglante, elle eut le cou percé d'une flèche, et pleurait, la pauvre

fille : « Monseigneur, dit-elle à Dunois, sauriez-vous pas des paroles pour adoucir les blessures? — Oui, répondit-il, j'en sais qui en ont guéri de plus profondes. » En parlant ainsi, le guerrier indiquait de la main sa poitrine, puis, se penchant sur son cheval, il souffla ces trois mots à l'oreille de Jeanne : *Dieu, honneur et patrie.* « Oh! vous êtes un grand clerc, dit-elle; il me semble que je n'ai plus de mal! » Et bientôt elle put entendre le cri des chariots de l'armée anglaise qui s'en allait : le siège d'Orléans était levé!

Nous ne dirons rien de la bataille de Patay, de la prise de Jargeau et de Troyes, grands événements militaires qui précédèrent le sacre de Reims, et où Jeanne, comme partout, veilla et conduisit les Français sous son étendard. La répétition de tous les coups d'épée qu'on échange, de tous les flots de sang qui coulent, n'aurait pas été pour vous, ma sœur, un spectacle attrayant, et Jeanne d'Arc elle-même avait hâte d'en détourner les yeux.

Plus tard, comme elle insistait auprès du roi Charles VII pour qu'il allât se faire sacrer à Reims, s'apercevant qu'il hésitait à suivre ses conseils : « Je ne durerai qu'un an ou guère plus, dit-elle, il me faut donc bien l'employer. »

Pendant la cérémonie, elle se tint près de l'autel, sa bannière à la main; après le sacre, elle se jeta à genoux devant le roi et lui baisa les pieds en pleurant :

« Gentil roi, dit-elle, il est exécuté, le plaisir de Dieu qui voulait que vous vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre pour montrer que vous êtes vrai roi de France. »

Par reconnaissance, le roi anoblit Jeanne d'Arc, son père, ses trois frères et tous leurs descendants, même par filles, changea le nom de leur race qui était d'Arc en celui de Lis, et leur donna pour armes un écu d'azur à l'épée mise en pal, ayant la croisée et le pommeau d'or, accostée de deux fleurs de lis soutenant une couronne de même sur sa pointe.

« J'ai accompli, disait-elle à Dunois, ce que Dieu m'a ordonné; je voudrais bien maintenant retourner auprès de mes père et mère qui auraient tant de joie à me revoir. Je garderais leurs brebis et leur bétail, et ferais ce que j'avais coutume de faire. » Et, dans le dessein de retourner bientôt à Vaucouleurs, elle suspendit son armure blanche au tombeau de saint Denis.

Cependant, les seigneurs dont elle marchait environnée firent auprès d'elle tant d'instances

qu'elle consentit enfin à ne pas quitter l'armée; mais, depuis ce moment, de tristes pressentiments la poursuivirent. Un jour même, dit-on, après avoir communié à l'église Saint-Jacques de Compiègne, elle s'appuya tristement contre un des piliers et dit à plusieurs habitants et à un grand nombre d'enfants qui se trouvaient là :

« Ah ! mes bons amis et chers enfants, je vous le dis avec assurance, je serai bientôt livrée à la mort... Priez Dieu pour moi, je vous en supplie, car je ne pourrai plus servir mon roi, ni le noble royaume de France. »

Ces tristes prévisions ne furent que trop tôt justifiées. En effet, Jeanne d'Arc ayant rempli la mission que Dieu lui avait confiée, Dieu ne pouvait plus rien pour elle, et quelques jours après, au siège de Compiègne par les Bourguignons, Jeanne fut prise dans une sortie, puis vendue aux Anglais qui la conduisirent à Rouen, où leur jeune roi Henri VI tenait sa cour. Là, on fit forger une cage de fer dans la grande tour du château, et on y mit la sainte fille avec des chaînes aux pieds. Pour se venger de celle qui avait annoncé et consommé leur ruine, et pour décrier la cause du roi, en montrant au peuple que la victoire de Charles VII

était l'œuvre de la sorcellerie, les Anglais pressèrent l'Inquisition de mettre Jeanne en jugement. Or, promesses, menaces, ils n'épargnèrent rien pour atteindre leur but et réussirent. Nous n'entrerons pas dans les détails de ce hideux procès, où furent violées toutes les formes et où le bon sens eut à gémir autant que la justice. Ceux qui trempèrent le plus avant dans cette iniquité furent Estévet, chanoine de Rouen, Cauchon, évêque de Beauvais, deux noms voués pour toujours à l'exécration des siècles. On ne rougit pas de donner à l'accusée pour confesseur dans sa prison un mauvais prêtre, qui, pendant les interrogatoires qu'elle eut à subir, souffla constamment à cette pauvre fille ignorante et simple des réponses qui devaient la perdre. Plusieurs fois cependant sa parole naïve et touchante faillit renverser des accusations laborieusement combinées.

« Vous croyez en la grâce de Dieu? lui demandait-on.

— C'est une grande chose que de répondre à cette question; si je n'y suis, Dieu veuille m'y recevoir! et si j'y suis, Dieu veuille m'y garder!

— Pourquoi portiez-vous un étendard aux combats?

— Je le portais en guise de lance pour éviter de tuer quelqu'un : je n'ai jamais tué personne.

— Quelle vertu supposiez-vous en cette bannière pour expliquer vos succès ?

— Je disais aux soldats : « Entrez hardiment « parmi les Anglais, » et j'y entrais moi-même.

— Pourquoi la portiez-vous au sacre de Reims ?

— Elle avait été à l'épreuve, c'était raison qu'elle fût à l'honneur. »

Comme un prédicateur, qui la sommait d'avouer ses crimes, se répandait en invectives contre le roi Charles VII : « Parlez-moi, non pas du roi, dit-elle en l'interrompant, car j'ose bien dire et jurer sous peine de la vie que c'est le plus noble d'entre les chrétiens. » Enfin on la força, par menace et par violence, à signer une abjuration dont elle ignorait le contenu, et alors les inquisiteurs prononcèrent une sentence par laquelle ils la condamnaient à passer le reste de ses jours au pain de douleurs et à l'eau d'angoisse. Et comme les Anglais, indignés de cette sentence qui leur semblait trop douce, tiraient leurs épées et menaçaient les juges : « N'ayez pas de souci, dit l'un d'eux, nous la retrouverons bien. » Et, en effet, une nouvelle condamnation ne tarda pas à rem-

placer la première. Voici sous quel prétexte. Jeanne avait repris l'habit de femme, car on lui imputait à crime l'habitude, contractée dans les camps, de se vêtir en chevalier. Pour lui faire violer sa promesse, on lui enleva pendant son sommeil les vêtements de son sexe, et on y substitua des habits d'homme. Quand elle voulut se lever, il lui fallut bien se vêtir de ces habits. Elle fut surprise par des espions apostés, jugée de nouveau sur leur témoignage, et condamnée au feu comme sorcière, séductrice, hérétique et ayant forfait à son honneur.

Le 30 mai 1431, Jeanne monta dans la charrette du bourreau : huit cents Anglais armés de toutes pièces lui servaient d'escorte. Tout à coup, un homme s'élança vers elle à travers la foule et lui baisa les pieds en pleurant : c'était son faux confesseur, qui, repentant de sa perfidie, venait lui en demander pardon. Arrivée au pied du bûcher, elle recommanda son âme à Dieu et à la sainte Vierge, et demanda une croix. Un spectateur en fit une de deux bâtons et la lui donna. Mais bientôt un cri d'impatience se fit entendre parmi les Anglais. Alors, interrompant les prières de la victime, le bourreau la saisit et l'entraîna sur le bûcher.

Quand elle vit le feu s'allumer : « Tenez-vous en bas, dit-elle à son confesseur, levez la croix devant moi, que je la voie en mourant, et dites-moi de pieuses paroles jusqu'à la fin. »

On l'entendit prier longtemps encore à travers les flammes, et le dernier mot qu'on put distinguer fut : « Jésus ! »

« Nous sommes perdus, s'écriaient les Anglais : on vient de brûler une sainte ! »

On trouva son cœur tout entier dans les cendres. Et quelqu'un prétendit même avoir vu l'âme de Jeanne d'Arc s'envoler vers le ciel sous la forme d'une colombe.

Il y allait de l'honneur de la France et du roi de justifier la mémoire de cette fille héroïque. Charles VII voulut que ses parents demandassent des juges. Le pape Calixte III fit assembler les évêques à Rouen ; l'innocence de Jeanne fut reconnue, et le procès lacéré et brûlé. Il ne fut pas besoin de rien ordonnancer contre les faux juges : la plupart périrent d'une mort subite ou infâme : juste jugement de Dieu !



APPENDICE



APPENDICE

Les lettres de Moreau qui sont contenues dans l'Introduction, nous les avons collationnées soit sur quelques pièces originales, soit sur des copies qui offraient un caractère d'authenticité absolue. Ni à Provins, qui est le point de concentration des renseignements sur Moreau, ni dans les notices publiées en tête du *Myosotis* (et parmi ces notices il faut citer à part, comme les plus complètes et les plus précises, celles de Sainte-Beuve, de

M. Octave Lacroix et de M. Ratisbonne), nous n'avons découvert la moindre allusion à la lettre suivante, extraite des *Menus Propos*, par René de Rovigo et Philibert Audebrand, brochure parue en 1851. M. Paul Cottin, sous-bibliothécaire de l'Arsenal, nous l'a signalée, avec un affectueux empressement. Les auteurs ne disent pas à qui la lettre de Moreau était adressée. Elle est datée de l'année la plus sombre, la plus terrible pour le poète qui, au milieu de tant de souffrances, retrouvait encore une éclaircie de gaieté.

« ..... *1835*.

« Vous me demandez où je loge en ce moment. — Où l'oiseau de Dieu pend-il son nid, si ce n'est au fond des bois ? Mon ami, j'habite un vieux chêne des environs de la mare d'Auteuil, et je vais vous dire comment cela s'est fait.

« Il y a huit jours, je veux rentrer à mon hôtel garni de la rue des Maçons-Sorbonne. Une femme m'arrête au passage : « Monsieur, « vous n'aurez pas la clé. — Pour quelle raison ?

« — Madame n'entend plus que vous restiez
« ici, parce que vous ne payez, dit-elle, ni en
« or, ni en argent, mais seulement en belles
« paroles. — Eh mais, les belles paroles sont
« bien déjà quelque chose : cela aide à attendre.
« — Madame n'attendra plus. Au surplus, en-
« tendez-vous avec elle. Tenez, la voilà qui
« descend. » En effet, la chambrière n'avait
pas plutôt fini que l'hôtesse parut, un bougeoir
à la main, le nez en l'air, le bonnet hérissé.
« Ah ! c'est vous, mon petit Monsieur ? — Pour
« vous servir, Madame. — Bien obligée. On a
« déjà dû vous dire que vous n'aviez plus à
« compter sur votre gîte. Depuis trois mois
« que vous êtes ici, il ne nous a pas encore été
« possible de voir la couleur de votre argent.
« Vous irez à la belle étoile, si vous voulez,
« mais vous ne coucherez plus chez moi, à
« moins que vous ne montriez vos finances. »
A ce mot, je me mets à rire. « Mes finances !
« ma chère dame, il ne me serait pas moins
« difficile de vous donner un sou que de vous
« offrir le diamant qui orne la tête du shah de
« Perse ! »

« L'hôtesse s'imagine que je me moque
d'elle ; de fâchée qu'elle était, elle devient fé-

roce. « Pourquoi n'arrête-t-on pas, ajoute-t-elle, « tous les aigrefins qui encombrent le pavé de « Paris? J'ai grande envie d'aller me plaindre « au commissaire. »

« Mais je la calme. Sur la foi de je ne sais quelles chimères, je lui dis que, si mon présent est noir, mon avenir s'éclaircira et sera plein d'or et de lumière. Dans le pays Latin, ces sortes de prodiges se voient souvent. Voilà ma mégère qui s'adoucit, tant il est vrai que toute femme a bon cœur, — il ne faut que trouver l'endroit vulnérable.

— « Eh bien, Monsieur, partez en paix; vous « me paierez plus tard. » Tout n'était pas fini. Je ne refusais point de partir, mais des vers se trouvaient enfermés dans un tiroir. Je les réclame : « Ah! vos paperasses! Reprenez-les, « Monsieur, ça nous débarrassera. » Et je suis parti.

« Me voilà, comme je vous le disais, dans un vieux chêne, près de la mare d'Auteuil. Pareille chose est arrivée à Olivier Goldsmith et à Lantara. Tant que durera la belle saison, je n'aurai pas d'autre domicile. Aux approches de l'hiver, il me faudra bien rentrer en ville. J'y trouverai du travail, et je pourrai dès lors

retourner, la tête haute, à ma chambrette de la rue des Maçons-Sorbonne. En attendant, je vis heureux. On m'a payé une romance vingt francs, c'est l'opulence. Trois sous de pain, deux sous de lait, telles sont mes dépenses de chaque jour. Mais quel luxe il y a autour de moi ! De grands arbres verts, un tapis de mousse, parsemé de marguerites, de bruyères et de violettes de Parme. Les nids de pinsons et de bouvreuils abondent dans mon canton. Quand la nuit étend sa mantille de dentelle noire sur le bois, mille vers luisants s'accrochent aux épines des buissons, comme autant de lanternes. S'il y a clair de lune, je m'enfonce dans les massifs, et je me mets alors en communication avec les héros de mes rêves et de mes romans...

« HÉGÉSIPPE MOREAU. »





TABLE



TABLE



Achevé d'imprimer

le trois novembre mil huit cent quatre-vingt-dix

PAR

ALPHONSE LEMERRE

(Bancel, *conducteur*)

25, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 25

A PARIS

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

(AUTEURS CONTEMPORAINS)

Volumes petit in-12 (format des Elzévirs)
imprimés sur papier vélin teinté
Chaque volume : 5 francs ou 6 francs

Chaque œuvre est ornée d'un portrait gravé à l'eau-forte

ANDRÉ LEMOYNE. Poésies (1855-1870). *Les Charmeuses. — Les Roses d'Antan.* 1 vol. . . 6 fr.
— Poésies (1871-1883). *Légendes des Bois et Chansons marines. — Paysages de Mer et Fleurs des Prés. — Soirs d'Hiver et de Printemps.* 1 vol. . . . . 6 fr.
— Poésies (1884-1890). *Fleurs et Ruines. — Oiseaux chanteurs.* 1 vol. . . . . 6 fr.
— Prose : *Une Idylle normande. — Le Moulin des Prés. — Alise d'Evran.* 1 vol. . . . 6 fr.

LEOPARDI. *Poésies et œuvres morales.* Première traduction complète précédée d'un essai sur Leopardi, par F.-A. AULARD, 3 vol. Chaque vol. . . . . 6 fr.

LE LIVRE DES SONNETS, avec préface par CH. ASSELINEAU. 1 vol. . . . . 6 fr.

EPHRAÏM MIKHAËL. *Poésie. — Poèmes en prose.* 1 v. 6 fr.

XAVIER DE MAISTRE. *Voyage autour de ma chambre. — La jeune Sibérienne. — Le Lépreux.* 1 vol. . 6 fr
— Fragments ; correspondance inédite, avec une notice et des notes, par M. EUG. RÉAUME. 2 volumes . . . . 12 fr.

F. MISTRAL. *Mireille* (texte et traduction). 1 vol. . 6 fr.
— *Calendal* (texte et traduction). 1 vol. . . . 6 fr
— *Les Iles d'or* (texte et traduction). 1 vol. . 6 fr.

HÉGÉSIPPE MOREAU. *Correspondance. — Contes.* Avec une introduction de R. Vallery-Radot. 1 vol.. . . . . 6 fr.
— *Le Myosotis. — Poésies inédites.* 1 vol. . 6 fr.

ALFRED DE MUSSET. Œuvres. 10 vol. Chaque vol. 6 fr.

PAUL DE MUSSET. Biographie d'Alfred de Musset. 1 v. 6 fr.
— *Originaux du XVIIe siècle.* 2 vol. . . . . . 12 fr.
— *Lui et Elle.* 1 vol. . . . . 5 fr.

PARIS. — Imp. A. LEMERRE, 25, rue des Grands-Augustins.

